







**BIBLIOTHÈQUE**  
**CHRÉTIENNE,**  
**MORALE ET HISTORIQUE.**

---

IMPRIMERIE DE PLASSAN,  
RUE DE VAUGIRARD, n° 15.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



*Que vous ai-je fait pour que vous  
vieilliez, ne quitter.*

BEAUTÉS  
DU  
Christianisme  
ou  
Recueil de belles actions  
inspirées par cette Religion  
Par A. CAILLOT,  
Auteur de plusieurs Ouvrages d'Éducation.



Page 106.

*Si coupe au Cosaque, on donne la moitié à ce pauvre.*

a Paris,

Boiste fils aîné, Libraire, rue de Sorbonne, N<sup>o</sup> 12,  
Lafour & C<sup>ie</sup> Libraires rue du Mouin, N<sup>o</sup> 1,  
Mequignon-Havard & C<sup>ie</sup> rue des S<sup>rs</sup> Pères, N<sup>o</sup> 10.

1825.



BEAUTÉS  
DU  
CHRISTIANISME,

OU RECUEIL DE BELLES ACTIONS INSPIRÉES  
PAR CETTE RELIGION,

PAR

A. CAILLOT,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.



PARIS,

DUFOUR ET COMPAGNIE, RUE DU PAON, N° 13;

BOISTE, FILS AÎNÉ, RUE DE SORBONNE, N° 12;

MÉQUIGNON-HAVARD ET COMP., RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

BRUXELLES,

AVRANSARD, G. GASTÉBOIS ET COMPAGNIE.

—  
1825.



# INTRODUCTION.

---

Tout est beau dans le christianisme. Quel que soit l'aspect sous lequel on le considère, on n'y voit rien qui ne doive exciter l'admiration. Ouvrage de Dieu même, il ne participe, en aucune manière, aux défauts de ceux des hommes, qui, tout parfaits que souvent ils nous paraissent, recèlent sous les plus belles apparences, une foule d'imperfections ; effets nécessaires de l'intelligence bornée qui les produit. Soit que nous considérions cette religion divine dans ses mystères, dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses promesses et ses menaces, dans ses sacremens, dans son ministère, dans la société formée par son auteur, enfin dans les exemples aussi nombreux que sublimes

\*

dont ses sectateurs ont donné, dans tous les temps, le spectacle à l'univers, nous n'y découvrons que des beautés, devant lesquelles toutes les autres beautés disparaissent, comme les plus brillans flambeaux de la terre devant la splendeur de l'astre du jour.

Ce serait une tâche au-dessus de nos forces, que d'en entreprendre un examen détaillé, et nous craindrions de succomber sous ce poids immense de gloire, si nous osions le soulever, pour l'exposer tout entier à l'esprit des lecteurs. A peine vingt volumes suffiraient pour leur faire connaître, même imparfaitement, quelques-unes de ces merveilles de la puissance et de la bonté de Dieu.

Le seul genre de beautés du christianisme, qui consiste dans les vertus de ses sectateurs, et dans les

grandes actions qu'il leur inspire, est celui que nous nous sommes proposé de présenter dans cet ouvrage. Quel héroïsme que celui d'une infinité de chrétiens, depuis l'origine de leur religion jusqu'à nos jours! Quelle charité envers leurs frères! Quelle courageuse abnégation d'eux-mêmes, et de tous les plaisirs de ce monde! Quelle estime des biens d'une autre vie! Quel homme, quel héros que le vrai chrétien! Tout en Dieu, il ne soupire que pour le ciel où il doit se réunir à l'éternel objet de son amour; tout pour ses semblables, son cœur brûle incessamment pour eux de la plus vive et en même temps de la plus tendre charité; leurs afflictions sont les siennes; il compatit à tous leurs maux, et partage toutes leurs souffrances, par la conformité qu'il s'applique à acquérir avec cet Homme-Dieu qui

a porté toutes nos infirmités et toutes nos langueurs. En aimant Dieu plus que lui-même et par dessus toutes choses, et le prochain comme lui-même, il réunit dans son vaste amour le Créateur et la créature, l'infini et le fini, c'est-à-dire tous les sentimens nobles et généreux, qui peuvent entrer dans le cœur humain.

Bien différente de cette philosophie qui ne s'occupe que de l'homme, que d'une morale toute humaine, que d'un bonheur peu durable, résultat d'une vaine sagesse, la philosophie chrétienne fait de Dieu seul l'objet principal de ses hautes leçons; elle ne fonde que sur Dieu les maximes de la morale, ne nous montre dans cette vie qu'un bonheur fantastique, que de vaines illusions qui se dissipent à la mort. Devons-nous donc nous étonner

qu'elle ait produit un si grand nombre de beaux modèles de la plus haute sagesse , des plus sublimes vertus dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions; et que des enfans, de jeunes vierges, des femmes et des hommes placés dans les rangs les plus élevés, aient offert et offrent encore des exemples, tels que les sages de l'antiquité, les plus fameux, n'en ont jamais donné?

Indépendamment des merveilles qui ont accompagné sa naissance, et qui en prouvent victorieusement la céleste origine, le christianisme reçoit de ces exemples une preuve, non moins incontestable, de sa divinité. Comment donc serait-il arrivé, je ne dis pas, que des nations entières, mais qu'un seul individu renonçât à des préjugés et à des vices qui lui étaient chers, si cette

religion n'eût porté avec elle l'influence d'un caractère tout divin? Quels prodiges, en effet, que la conversion d'un voluptueux qui renonce à tous les plaisirs pour embrasser les saintes rigueurs de la pénitence; qu'un adorateur de l'impudique Vénus se prosterne devant la croix de Jésus-Christ; qu'un avare se détermine à répandre ses richesses dans le sein des pauvres; que celui qui ne soupirait qu'après le plaisir de se venger, non seulement pardonne à son ennemi, mais encore le comble de ses bienfaits; que celui qui se livrait habituellement aux transports de la colère, devienne, pour ainsi dire, un ange de douceur; enfin, que l'orgueilleux qui s'élevait dans ses vaines pensées au-dessus de ses semblables, se regarde comme le dernier des hommes, et soit changé en un modèle

d'humilité! Quels prodiges, dirons-nous encore, que de tels changemens! Eh bien, c'est le christianisme qui les 'a tous offerts au monde: toutes ces vertus, il les a inspirées et les inspirera jusqu'à la consommation des siècles. Qu'on lise son histoire, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, et l'on ne pourra se défendre d'un sentiment d'admiration pour tant de belles actions, tant d'exemples de charité, de dévouement, et d'autres sublimes vertus dont elle se compose.

Plusieurs de ces exemples et de ces vertus sont la matière de ce livre, destiné à l'édification de tous les âges, depuis l'enfant que la raison commence à éclairer jusqu'au vieillard qui s'avance à grands pas vers la tombe. Nous aurions pu remplir plusieurs volumes, que nous n'en aurions encore rapporté qu'u-

ne bien faible partie. Cent mille peut-être ne pourraient contenir tout ce que les héros chrétiens ont fait de glorieux à la religion, et d'utile aux autres hommes. Si nous n'avons tiré que quelques traits de ce vaste recueil de perfections et de grandeur, c'est que nous avons pensé qu'ils suffiraient, pour donner aux lecteurs une assez juste idée de l'importance de ceux qu'il nous a été impossible d'offrir à leur admiration.

# PRINCIPALES BEAUTÉS

DU

# CHRISTIANISME.

---

SUCCÈS PRODIGIEUX

DE LA PRÉDICATION DES APÔTRES.

Les Apôtres ayant reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, commencèrent à parler plusieurs langues, en publiant les merveilles dont ils avaient été témoins : la ville de Jérusalem était alors remplie de Juifs de tous les pays. Une foule immense, rassemblée autour d'eux, ne pouvait revenir de sa surprise, en les entendant s'énoncer, quoiqu'ils fussent Galiléens, de manière à être compris de tous ceux qui parlaient d'autres langages que le leur. « Ils sont ivres, » disait-on ; comme si l'ivresse eût pu leur donner la connaissance des langues qu'ils n'avaient pas apprises. « Non, répondit Pierre, non ; ceux que vous entendez ne sont pas ivres, mais,

suivant ce que le prophète Joël a prédit, ils sont pleins du Saint-Esprit. » Ce même Apôtre, devenu un homme bien différent de ce qu'il était lorsqu'il renia son maître, se met alors à leur annoncer Jésus de Nazareth qu'ils ont crucifié, leur déclare qu'il est le Seigneur et le Christ, et les exhorte à se faire tous baptiser en son nom. Vivement et profondément touchés de ses paroles qu'anime l'esprit saint dont il est rempli, trois mille Juifs ouvrent les yeux à la lumière de l'Évangile, se font baptiser, persévèrent dans ce miraculeux changement, et reçoivent avec une parfaite docilité les instructions des disciples de Jésus ! Spectacle digne de l'admiration de tous les siècles ! Ces hommes, auparavant animés d'une haine violente contre le Fils de l'homme, dans le nombre desquels il se trouvait peut-être plusieurs de ceux qui avaient crié : « Crucifiez-le ! » sont devenus, dans un instant, les humbles adorateurs de celui qu'ils avaient blasphémé ; ces hommes, livrés aux calculs de la plus sordide avarice, depuis long-temps enfoncés dans les honteux

détours de la mauvaise foi et de la fraude, mettent tous leurs biens en commun, vendent leurs héritages, et distribuent aux plus pauvres d'entre eux, non seulement leur superflu, mais encore jusqu'à une partie de leur nécessaire.

A leur prédication les apôtres ajoutaient, pour la soutenir, un grand nombre de miracles. Pierre et Jean, ce disciple bien-aimé du Sauveur, guérissent à la porte du temple un homme perclu, âgé de plus de quarante ans, qui n'avait jamais marché. Le peuple, étant accouru au bruit de ce miracle, Pierre saisit cette occasion pour lui prêcher Jésus-Christ. Cinq mille Juifs se convertirent à l'Évangile, et grossirent la nouvelle société chrétienne. Une persécution ne tarda pas à se déclarer contre les deux apôtres. Ils furent arrêtés et traduits au conseil des Juifs ; mais leur zèle et leur courage ne firent qu'augmenter par les menaces, la prison et la flagellation. « *Nous ne pouvons nous empêcher*, disaient-ils, *d'annoncer ce que nous avons vu et entendu.* » Joyeux d'être trouvés dignes de

souffrir pour la cause de leur divin maître, ils ne cessaient de s'exposer à de nouvelles persécutions, en enseignant sa doctrine, tous les jours, dans le temple ou dans les maisons. Leurs succès répondaient à l'intrépidité de leur zèle : le nombre des fidèles croissait à vue d'œil, et plusieurs prêtres juifs contribuaient à cet accroissement, en s'attachant aux apôtres.

De Jérusalem, la religion de Jésus-Christ s'étendit bientôt dans toute la Palestine, et ensuite dans d'autres pays. Le diacre saint Philippe vint la prêcher aux Samaritains, qui furent baptisés et reçurent de Pierre et de Jean le Saint-Esprit par l'imposition des mains. En quittant Samarie, Philippe se dirige, par l'ordre de Dieu, sur le chemin de Gaza; il y rencontre le trésorier de Candace, reine d'Éthiopie, qui s'en retournait après avoir adoré Dieu à Jérusalem; il s'approche de lui, et prend occasion d'un passage du prophète Isaïe, qu'il lisait, pour l'instruire de la foi en Jésus-Christ; le convaincre et ensuite le baptiser. Cet homme continua sa route, plein d'une sainte joie

de ce qu'il venait d'apprendre. Arrivé en Éthiopie, il y prêcha la foi, et convertit ce grand royaume à l'Évangile. Après son départ, Philippe, transporté de l'esprit de Dieu, se rendit à Azot, et de là à Césarée, en prêchant Jésus-Christ dans toutes les villes où il passait.

L'Évangile, après avoir été annoncé aux Juifs, devait l'être aux Gentils. Saint Paul, persécuteur des fidèles, ayant été converti sur le chemin de Damas, où il se rendait pour emmener prisonniers à Jérusalem ceux qu'il trouverait dans cette ville, fut choisi de Dieu pour être l'apôtre de la gentilité. Après avoir prêché dans les synagogues la divinité de Jésus crucifié, il commença l'exercice de son apostolat contre le paganisme, avec saint Barnabé, d'abord à Séleucie, ensuite à Salamine, dans l'île de Chypre. Quelques années auparavant, saint Pierre avait prélué à la conversion des Gentils par celle du centurion Corneille; il avait aussi prêché aux Juifs dispersés dans toute l'Asie mineure, et envoyé quelques-uns de ses disciples pour fonder diverses églises en Italie et

en Occident. Les autres apôtres s'étaient dispersés dans tout l'univers connu, pour y porter la bonne et admirable nouvelle du salut. On regarde comme certain que saint Thomas pénétra jusques dans les Indes.

Depuis long-temps l'île de Chypre était asservie au culte de Vénus; cependant le plus grand nombre de ses habitans ouvrirent les yeux à la divine lumière que saint Paul leur présentait. Le gouverneur Sergius Paulus leur en donna l'exemple, en se faisant lui-même disciple de ce grand apôtre. La Pisidie, la Pamphilie, la Lycaonie, deviennent tour à tour le théâtre de la prédication évangélique et de ses succès. Paul se rend à Jérusalem pour assister au premier concile; il se sépare ensuite de Barnabé, se met à parcourir la Phrygie, la Galatie, la Mysie, et vient à Troade, ville maritime, où il passe la mer pour entrer en Macédoine. Dans toutes ses courses, il annonce aux peuples païens le royaume de Dieu et l'Évangile de Jésus crucifié. Arrivé en Macédoine, il établit à Philippes une église ou société de

chrétiens, unis par les liens de la même foi et de la même charité. De là il se rend à Thessalonique, et y fonde une église qui bientôt, par les vertus de ses membres, devient le modèle de toutes les autres; il pénètre en Achaïe, arrive à Athènes, et dans cette antique et fameuse cité, il prêche devant l'aréopage, le dieu inconnu à qui les Athéniens avaient élevé un autel. Les juges de cet auguste tribunal l'écoutent avec autant de surprise que d'attention, et plusieurs d'entre eux, au nombre desquels est saint Denis, se dévouent au culte du vrai Dieu.

Tel fut le succès de la prédication des apôtres et de leurs disciples, qu'avant la fin du premier siècle on trouvait des chrétiens et des églises dans toutes les provinces de l'empire romain, et qu'au commencement du deuxième, ils étaient nombreux en Perse et en Éthiopie. Saint Jean avait établi plusieurs églises dans l'Asie mineure, entre autres celle d'Éphèse, qu'il gouverna ou par lui-même, ou par des évêques qu'il y plaça. Saint Paul, qui de son côté avait été conduit à Rome par

l'ordre d'un gouverneur romain, pour y être jugé par l'empereur, répandit la divine semence dans cette capitale de l'empire, devenue le centre de tous les vices, comme elle était depuis long-temps celui de toutes les idolâtries. Jusques dans le palais de l'affreux Néron, dont la force de son zèle lui ouvrit les portes, il fit briller aux yeux de plusieurs domestiques de ce prince la céleste lumière qui l'avait éclairé lui-même. Bientôt cette église fondée par saint Pierre, qui y avait établi le siège apostolique, et cimentée par le sang des deux apôtres, devient une des plus nombreuses de la vaste monarchie romaine. Ne pensons pas que Jésus crucifié ne trouve des adorateurs que dans les dernières classes du peuple : des personnages distingués s'empressent de se faire instruire et de s'agrèger par le baptême à la société chrétienne. De ce nombre sont Flavius Clémens, cousin germain de Domitien. Cet homme illustre avait à peine déposé les faisceaux consulaires, qu'il eut le bonheur de mériter la glorieuse couronne du martyr.

Quel prodige est venu étonner l'univers, et exciter l'admiration de tous les siècles ! Jésus expire par le supplice d'une croix ; douze pauvres disciples qu'il a choisis, hommes grossiers et ignorans, deviennent, après sa mort, plus savans que tous les philosophes, plus intrépides que tous les héros. Par la folie de la croix, ils renversent toutes les doctrines de la sagesse humaine ; et, précédés de cette enseigne sacrée, ils s'avancent contre toutes les fausses divinités ; à la face de tous les peuples ils attaquent tous les préjugés, toutes les passions, et sortent victorieux de tous les combats. Dans quelle école ont-ils pris des leçons de cette éloquence toute nouvelle, qui subjuge les esprits et dompte les cœurs ? Dans quelles armées ces timides pêcheurs du lac de Génézareth ont-ils fait l'apprentissage de cette intrépidité qui affronte tous les dangers ? Voyez et admirez l'imperturbable assurance avec laquelle ils se présentent devant les multitudes plus disposées à les maltraiter qu'à les écouter ; devant des tribunaux prévenus contre

eux, et résolus de donner gain de cause à leurs accusateurs. Représentons-nous le mouvement prodigieux que les nouvelles vérités qu'ils prêchaient, durent exciter dans tous les esprits. Prêtres, magistrats, peuples, tout s'agite partout où ils prêchent, de l'Orient à l'Occident. Les Juifs, les Éthiopiens, les Asiatiques, les Romains, prêtent l'oreille, s'étonnent, murmurent, se convertissent et se prosternent devant la croix de Jésus-Christ. Quelle devait donc être la force de leurs discours ! quel feu devait donc les animer ! combien leurs paroles durent être vives, pénétrantes, persuasives, pour convertir, je ne dis pas un peuple entier, mais seulement quelques personnes, en arrachant de leur esprit des préjugés qui y étaient enracinés depuis leur enfance, de leur cœur des passions et des goûts qui y régnaient comme dans un fort inattaquable !

Aujourd'hui que le christianisme est établi solidement, et règne en paix dans presque tout l'univers, nous ne nous fai-

sons qu'une faible idée du grand et divin phénomène de son établissement et de sa propagation, par la prédication des apôtres et de leurs disciples. Pour connaître tout ce qu'il offre de beau et de sublime, représentons-nous ce que le monde était à l'époque où ils entreprirent de dissiper les ténèbres dans lesquelles il était plongé depuis des milliers d'années. Dans la Judée, où la connaissance du vrai Dieu s'était conservée, les peuples attendaient encore un Messie, qui, revêtu d'une grande puissance temporelle, devait, après les avoir délivrés du joug des Romains, étendre son sceptre sur tous les peuples de la terre. Dans le même pays, à Jérusalem principalement, deux sectes ennemies l'une de l'autre, les Pharisiens et les Sadducéens, s'en partageaient la population presque entière. Ceux-ci niaient la résurrection des morts, l'immortalité de l'âme; ceux-là, étroitement attachés à la lettre de la loi de Moïse, se croyaient dispensés de l'accomplissement des plus saints devoirs de la morale, lorsqu'ils s'étaient ac-

quittés des pratiques extérieures du culte, et avaient payé la dîme de la menthe et du cumin.

Dans les autres provinces de l'empire romain, des temples d'idoles s'élevaient de tous côtés; sur tous les autels l'encens fumait pour honorer un Jupiter incestueux, un Mercure voleur, et une Vénus impudique, et à Rome s'élevait un temple magnifique en l'honneur de tous les dieux, tant on y craignait d'en avoir oublié un seul. En Égypte, de vils animaux et jusqu'aux légumes des jardins recevaient les hommages des aveugles mortels. *Tout était dieu*, suivant la belle expression du grand Bossuet, *excepté Dieu lui-même*. Tous les temples étaient desservis par un grand nombre de prêtres intéressés au maintien d'un culte qui leur procurait de grandes richesses avec la considération des princes et des peuples. Et quel était ce culte, particulièrement celui de Vénus et d'Adonis? le tableau que nous en tracerions ne pourrait que faire rougir le front de nos lecteurs.

Que dirons-nous de ceux qui se pi-

quaient de philosophie, de ces faux juges qui, par la force de leur raison, étaient parvenus à la connaissance de plusieurs vérités de l'ordre religieux et moral? Enflés d'orgueil, ils se regardaient comme les seuls dépositaires de la science, et, en même temps, timides et lâches, de peur de s'exposer au mécontentement des princes, des magistrats et des peuples, ils retenaient la vérité captive dans l'injustice. Vains discoureurs, méprisables sophistes, la morale n'était pour eux qu'une spéculation qui n'influaient que rarement sur leur conduite. La sagesse de leurs maximes et la licence de leurs mœurs offraient un contraste qui prouvait bien l'insuffisance de la raison humaine contre les penchans vicieux de la nature.

Lorsque les apôtres entreprirent de combattre par la prédication évangélique les combats du Seigneur, pour nous servir de l'expression de l'Écriture, ils eurent donc trois sortes d'ennemis à attaquer: les Pharisiens, dont Jésus-Christ avait dévoué l'hypocrisie à l'anathème; les Sadducéens, dont la doctrine était opposée

à la croyance de sa résurrection ; les prêtres et les innombrables adorateurs des fausses divinités, dont le culte était appuyé sur les lois de l'empire, et la science orgueilleuse des philosophes, Que d'obstacles à surmonter pour vaincre ! Cependant les Pharisiens et les Saducéens sont confondus, et plusieurs milliers de leurs sectateurs les abandonnent pour suivre les apôtres ; le culte des dieux de l'empire, soutenu par les efforts impuissans de leurs prêtres, tombe dans un grand nombre de villes, et leurs temples se changent peu à peu en solitude ; les philosophes ou se taisent, ou embrassent la sainte folie de la croix, et plusieurs d'entre eux deviennent d'éloquens apologistes de la nouvelle religion. Nous devons donc avouer qu'une entreprise dont le succès a été si prodigieux, malgré tant d'efforts réunis pour la faire échouer, a été conduite par l'Esprit saint qui animait les prédications des apôtres et de leurs successeurs.

---

BELLE DISCIPLINE ÉTABLIE PAR LES  
APÔTRES ; LEUR SYMBOLE.

La Société, autrement l'Église chrétienne, devait être réglée, et présenter une certaine forme de gouvernement. Les disciples qui en étaient les fondateurs, et comme les premiers magistrats, élus par Jésus-Christ, voulant remplir la place vacante par la trahison de Judas, s'étaient occupés, avant de recevoir le Saint-Esprit, de donner un nouveau collègue aux apôtres. Aucun membre de l'assemblée ne se présenta pour occuper cette place ; il n'y eut ni brigues, ni sollicitations, ni cabales ; l'élection fut abandonnée au sort, et la vocation divine se déclara en faveur de saint Mathias.

Pendant le séjour de saint Paul et de saint Barnabé dans la ville d'Antioche, quelques juifs convertis qui s'y rendirent de Judée, jetèrent le trouble au milieu des fidèles, en affirmant qu'ils ne pouvaient être sauvés sans la circoncision.

Comme cette question était de la plus haute importance, et qu'il était urgent de tranquilliser les esprits agités, les deux apôtres allèrent à Jérusalem consulter leurs collègues et les prêtres. On s'assembla pour examiner l'affaire. Il y avait dans ce concile, le premier qui se soit tenu dans l'Église, cinq apôtres, saint Pierre, saint Jean, saint Jacques, saint Paul et saint Barnabé. Saint Pierre prit la parole en faveur des Gentils, et saint Jacques ayant confirmé son avis par les témoignages des prophètes, il fut résolu à l'unanimité que Paul, Barnabé, Judas, surnommé Barsabas, et Silas, porteraient à Antioche une lettre qui contenait la décision du concile, laquelle était conçue en ces termes : Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous (les Gentils) imposer d'autre charge que de vous abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang des bêtes suffoquées, et de la fornication.

Dans ce premier concile, assemblée représentative de l'Église naissante, les apôtres ont donné un exemple que l'Église

catholique a suivi dans les conciles généraux, pour la décision des points de foi et de discipline.

Plusieurs prêtres avaient assisté au concile de Jérusalem. C'étaient des disciples qui avaient reçu l'imposition des mains, et dont l'ordination avait été précédée du jeûne et de la prière. Saint Paul voulait qu'on n'élevât au sacerdoce que des chefs de famille jouissant d'une excellente réputation, même chez les païens! «N'imposez légèrement les mains à personne, disait-il à son disciple Timothée; ne recevez aucune accusation contre un prêtre, qui ne soit accompagnée du témoignage de deux ou trois personnes.» Ce même apôtre voulait que ceux qui s'adonnaient au ministère de la parole obtinsent une double rétribution.

Les fidèles ne pouvant s'assembler dans un lieu public pour prier, se réunissaient le jour du Seigneur dans une maison particulière. On y lisait les saintes écritures; les apôtres ou les prêtres instruisaient les assistans sur les vérités du christianisme, et les exhortaient à en remplir fidèlement

les préceptes. Ils y consacraient le pain eucharistique, et le distribuèrent aux fidèles, qui faisaient ensuite tous ensemble un repas nommé *Agape*, ou repas de charité.

C'était pour les fidèles un devoir important, prescrit par saint Paul, de prier pour les empereurs et les magistrats. Ce grand apôtre recommandait aux évêques, ou chefs des églises qui venaient d'être établies, de conserver, avec beaucoup de soin, le dépôt de la doctrine, et de ne le confier qu'à des hommes fidèles et capables de le transmettre à d'autres dans toute sa pureté. Cette précieuse doctrine était renfermée sommairement dans le symbole, qui devait distinguer les fidèles des Juifs et des hérétiques. Avant de se séparer pour aller prêcher l'Évangile par toute la terre, les apôtres l'avaient composé, comme une marque à laquelle on devait connaître tous les vrais disciples de Jésus-Christ. Que de vérités, aussi sublimes qu'importantes, sont renfermées dans les articles de cette courte profession de foi? Où l'esprit humain, avec ses seules lumières, aurait-il trouvé une si

haute science, exprimée en si peu de paroles? Dans quels livres des philosophes les disciples de Jésus avaient-ils puisé un enseignement si beau, si utile aux hommes, et si nécessaire à leur salut? N'en doutons pas, c'est dans leurs entretiens avec le fils de Dieu qu'ils avaient reçu cette doctrine céleste, qu'ils n'auraient jamais pu imaginer eux-mêmes.

---

MARTYRE DE SAINT ÉTIENNE, SAINT JACQUES,  
SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Le diacre saint Étienne fut le premier disciple de Jésus-Christ, qui, lapidé par les Juifs, rendit témoignage à sa divinité, et commença cette nombreuse et glorieuse série de témoins, dont le sang a cimenté, pendant plusieurs siècles, cet édifice du christianisme, qui doit durer jusqu'à la dernière consommation. Après ce premier martyr, saint Jacques, parent du Sauveur, et premier évêque de Jérusalem, confirma, par son supplice,

la doctrine sainte qu'il expliquait aux fidèles de cette ville.

L'an 62 de Jésus-Christ, le grand-prêtre Ananus assembla un grand conseil devant lequel il fit amener cet apôtre. On parut d'abord vouloir le consulter au sujet de Jésus-Christ. Le peuple, lui dit-on, vous prend pour le Messie : c'est à vous à le détromper, puisque tout le monde est disposé à ajouter foi à vos paroles; et, en même temps, on le fit monter sur la terrasse du temple, afin que tout le peuple pût l'entendre. Lorsqu'il y fut monté les scribes et les pharisiens se mirent à lui crier : « O juste, nous devons croire tout ce que vous nous direz. Puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce que nous en devons penser. — Jésus, répondit saint Jacques d'une voix très-élevée, est maintenant assis, comme fils de Dieu, à la droite de sa majesté suprême, et doit venir un jour sur les nuées du ciel. A ces paroles, les scribes et les pharisiens se repentent d'avoir attiré ce témoignage à Jésus. « Allons, s'écrient-ils, précipitons

cet homme du haut de la terrasse. » A l'instant ils exécutent leur résolution, en criant au peuple de le lapider. L'apôtre ne mourut pas aussitôt de sa chute; il se releva sur ses genoux, et se mit à prier pour ses meurtriers. Pendant qu'on lui jetait des pierres, un prêtre de la famille des Réchabites, s'écria : « Que faites-vous? le juste prie pour vous. » Mais dans ce moment un foulon, qui se trouvait là, prit son maillet à fouler les draps, et lui en donna un grand coup sur la tête. Saint Jacques avait gouverné l'église de Jérusalem pendant vingt-neuf ans. Il fut enterré au même lieu où il avait achevé son martyre.

Saint Pierre et saint Paul répandirent, cinq ans après, dans la ville de Rome, leur sang pour la foi en celui qui les avait envoyés. La tradition porte que ces deux apôtres étaient gardés dans la prison souterraine de Mamertin, qui était située au pied du Capitole. Ils y demeurèrent neuf mois, pendant lesquels deux de leurs gardes se convertirent, et furent baptisés par saint Pierre avec quarante-sept au-

tres personnes qui se trouvaient dans la même prison. Les fidèles ayant engagé les deux apôtres à se retirer, saint Pierre suivit leur conseil ; mais comme il allait sortir de la ville, Jésus-Christ lui apparut. « Où allez-vous, Seigneur ? lui dit cet apôtre. Je vais à Rome, lui répondit Jésus, pour y être crucifié une seconde fois. » A ces paroles, Pierre se dit en lui-même que Jésus ne pouvant plus mourir, c'est en sa personne que Jésus doit être crucifié, et il retourne sur ses pas. Comme Néron se trouvait alors en Achaïe, ce furent les gouverneurs de Rome qui condamnèrent à mort les apôtres, et les firent exécuter tous deux le même jour. Saint Paul, qui était citoyen romain, eut la tête tranchée; saint Pierre, comme Juif, fut crucifié. Saint Paul fut exécuté à trois milles de Rome, dans un lieu appelé les eaux Salviennes. Lucine, dame romaine, l'ensevelit dans sa terre, sur le chemin d'Ostie. Saint Pierre fut conduit au-delà du Tibre, au quartier des Juifs, et crucifié sur le mont Janicule. On voulait le mettre en croix suivant l'usage ordinaire ;

mais il dit qu'il ne méritait pas d'être traité comme son maître, et voulut être crucifié la tête en bas. Son corps fut enterré au Vatican, dans la rue Triomphale, et près d'un temple d'Apollon. On croit que ces deux apôtres furent frappés de verges avant d'être exécutés, et l'on montre encore à Rome des colonnes où l'on dit qu'ils furent attachés.

Saint Marc, évangéliste et disciple de saint Pierre, avait été envoyé par cet apôtre en Égypte, où il avait fondé l'église d'Alexandrie, ville très-riche, très-peuplée, et où se rendaient des étrangers de tous les pays. Quoiqu'elle fût regardée comme le centre de l'idolâtrie, il parvint à y former une église très-nombreuse. Après l'avoir gouvernée, ainsi que plusieurs autres églises d'Égypte et des pays voisins qu'il avait fondées, il fut arrêté le 24 avril de l'an 68, et fut mis à mort le lendemain.

Ainsi commençaient à se vérifier ces paroles de Jésus-Christ : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive, » Par le glaive, nous devons en-

tendre celui des bourreaux sous lequel les premiers fidèles, et tant d'autres dans la suite, devaient s'attendre à mourir. Ainsi la religion chrétienne s'établissait, non-seulement par les miracles des apôtres, mais par le sang qu'ils versaient en témoignage de ce qu'ils avaient vu, et de ce qu'ils avaient entendu de la bouche même du fils de Dieu. Les vérités qu'ils annonçaient aux nations étaient appuyées sur des faits, dont ils avaient été témoins, et c'était pour prouver l'existence de ces faits, sur lesquels ils n'avaient pu se faire illusion, qu'ils faisaient avec joie le sacrifice de leur vie. Les fidèles qui, après eux, remportèrent la palme du martyre n'avaient point vu ces faits, n'avaient point conversé avec Jésus-Christ, mais ils avaient vu et entendu ces respectables et courageux témoins de la vérité; et ceux qui, successivement et long-temps après, méritèrent la même couronne, eurent tous pour appui de leur foi et pour motif de leur dévouement, la foi et le dévouement de ceux qui les avaient précédés dans la sanglante carrière des supplices.

---

ACTION CHARITABLE DE L'APÔTRE SAINT  
JEAN.

Cet apôtre, après être sorti de l'île de Patmos, dans laquelle il avait été relégué sous le règne de l'empereur Domitien, retourna à Éphèse où il passa le reste de ses jours, gouvernant de là toutes les églises d'Asie. Il allait dans les lieux voisins, soit pour y établir des évêques, soit pour choisir des hommes qui lui parussent dignes d'être élevés au sacerdoce, ou aux autres ordres de l'église, soit enfin pour régler les affaires des nouveaux chrétiens. Un jour qu'il s'était rendu à une église, située à une petite distance d'Éphèse, il jeta les yeux sur un jeune homme, bien fait de corps, d'un esprit vif, et le prit en affection. « Prenez soin de ce jeune homme, dit-il à l'évêque ; je vous le recommande en présence de l'église et de Jésus-Christ. » L'évêque s'en étant chargé, avec promesse de lui don-

ner tous ses soins, il retourna à Éphèse.

Cet évêque mit d'abord beaucoup d'application à former ce jeune homme à la vertu, et après l'avoir instruit des vérités chrétiennes, il lui administra le sacrement de baptême. Se persuadant ensuite que ce sacrement suffirait pour conserver et nourrir en lui les sentimens de piété qu'il lui avait inspirés, il s'accoutuma à moins veiller sur sa conduite et à lui laisser, de jour en jour, plus de liberté. Ce jeune homme, devenu trop tôt son maître, ne tarda pas à se livrer à la fréquentation des libertins de son âge. Après l'avoir d'abord attiré par des repas, ils l'emmenèrent avec eux pour dépouiller les passans pendant la nuit, et s'abandonnèrent à toutes sortes d'excès. Il s'accoutuma à ces désordres, finit par s'enfoncer dans l'abîme plus avant qu'aucun de ses complices, et forma avec eux une compagnie de voleurs dont il fut nommé le chef.

Après que quelques années se furent écoulées, Saint-Jean, ayant terminé les affaires de quelques églises, pour les-

quelles il avait été appelé, demanda compte à l'évêque du dépôt qu'il lui avait confié. Celui-ci, surpris de cette demande, s' imagine qu'il est question d'un dépôt d'argent. « C'est le jeune homme que je demande, dit l'apôtre, c'est l'âme de notre frère. » Le Vicillard, baissant alors les yeux et versant des larmes, dit à Saint-Jean : « Il est mort ! — Comment ? de quelle mort ? — Il est mort à Dieu ; ce n'est plus qu'un méchant et un voleur, il s'est retiré dans la montagne voisine avec une troupe de scélérats.—J'ai laissé un bon gardien à l'âme de notre frère ! s'écria l'apôtre en déchirant sa robe ; que l'on me donne un cheval et un guide. » On exécute ses ordres, et il part promptement de la ville où il était. A son arrivée au premier poste des brigands, il est arrêté par une sentinelle. « Menez-moi à votre chef, » dit-il sans se déconcerter. Celui-ci l'attendait les armes à la main ; mais quand il reconnut le saint apôtre, il prit aussitôt la fuite. Saint-Jean, malgré sa grande vieillesse, le suivit à toute bride, criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-

vous votre père, un vieillard faible et sans armes ? ne craignez rien, mon cher fils, il y a encore espoir de vous sauver, je rendrai compte pour vous à Jésus-Christ, et, s'il est nécessaire, je donnerai volontiers ma vie pour vous, comme il a donné la sienne pour nous tous. Arrêtez : croyez que c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé vers vous. » A ces mots, le jeune voleur s'arrête, baisse les yeux, jette ses armes et pleure amèrement. Quand l'apôtre est près de lui, il l'embrasse, le visage baigné de larmes, et en cachant sa main droite. Le saint vieillard ranima sa confiance dans la miséricorde divine, se prosterna contre terre et pria pour lui. Après lui avoir baisé la main droite, qu'il avait comme lavée par ses larmes, il le ramena à l'Église qu'il avait abandonnée, et ne le quitta que lorsqu'il l'eut rendu, par ses jeûnes et ses prières, un grand exemple de pénitence.

Cet apôtre, dont la charité la plus tendre formait principalement le caractère, étant parvenu jusqu'à une extrême vieillesse, ses disciples étaient obligés de le

porter à l'assemblée des fidèles. Comme il était trop faible pour parler long-temps, il leur répétait continuellement ces courtes paroles : « Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples lui demandèrent un jour pourquoi il leur disait toujours la même chose. « C'est, leur répondit-il, le commandement du Seigneur; si vous l'observez, c'est assez.

---

MARTYRE DE SAINT IGNACE ET DE SAINT POLYCARPE.

Les premiers chrétiens rendaient, dans toutes les occasions, témoignage de leur foi en Jésus-Christ. Ils y étaient puissamment encouragés par l'exemple de leurs premiers pasteurs, successeurs des apôtres, surtout par le martyre de saint Ignace et de saint Polycarpe. Le premier, qui avait été disciple de saint Pierre et de saint Jean, gouvernait l'église d'Antioche lorsqu'il fut conduit devant l'empereur Trajan qui allait faire la guerre aux Par-

thes. Après avoir été interrogé par ce prince, il fut condamné à être lié et transféré à Rome, sous la conduite de dix soldats, pour être livré aux bêtes. Comme il approchait de cette capitale du monde, les fidèles qui s'y trouvaient s'empressèrent d'aller au-devant de lui. Aussitôt qu'il y fut arrivé, on le conduisit à l'amphithéâtre, où il fut exposé à deux lions qui l'eurent mis en pièces dans un instant. Il ne resta de son corps que les plus gros ossemens. Recueillis par les chrétiens avec le plus grand respect, ils furent portés à Antioche, comme un trésor du plus grand prix. Les fidèles de cette grande ville, après les avoir enfermés dans une châsse, les déposèrent dans le cimetière qui avoisinait la porte de Daphné. Saint Ignace gagna la couronne du martyr l'an 107 de Jésus-Christ.

Pendant qu'il était à Smyrne, où il devait s'embarquer, il avait écrit aux fidèles de Rome une lettre par laquelle il les conjurait de la manière la plus touchante, de ne point solliciter pour faire changer son supplice, ou pour lui sauver

la vie. « Permettez-moi, leur dit-il, de servir de nourriture aux lions et aux ours : c'est un chemin fort court pour arriver au ciel. Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu pour donner un pain digne d'être offert à Jésus-Christ... En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes prêtes à me mettre en pièces : puissent-elles ne point me faire languir!..... Rien ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espérance de posséder Dieu. Que le feu me réduise en cendres; qu'une croix me fasse mourir d'une manière lente et cruelle; qu'on lâche sur moi des tigres furieux et des lions affamés; qu'on meurtrisse, qu'on broie mes membres; que tous les démons épuisent leur rage sur moi, je souffrirai tout avec joie, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. »

Saint Polycarpe avait été, avec saint Ignace, disciple de saint Jean, et ordonné par cet apôtre, évêque de Smyrne, vers la fin du premier siècle. Il gouvernait cette église depuis environ soixante-dix ans, lorsqu'il fut arrêté avec plusieurs fidèles de son église, dans une maison

peu éloignée de la ville, où il s'était retiré. Quand il fallut partir, on le plaça sur un âne pour le conduire à Smyrne. A son arrivée sur la place publique, où le peuple était assemblé, il fut présenté au proconsul qui, après lui avoir demandé son nom, l'exhorta à avoir pitié de lui-même et à obéir. « Maudis le Christ, lui dit-il, et je te laisserai aller. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais-je blasphémer contre celui qui m'a sauvé? — Jure par la fortune des Césars. — Si vous ne savez pas qui je suis, je le dirai librement; écoutez : je suis chrétien. Que si vous voulez savoir ce qu'est un chrétien, marquez-moi un jour, et je vous l'apprendrai. — Je t'exposerai aux bêtes féroces, si tu ne changes. — Faites-les venir, car je ne puis changer du bien au mal. — Si tu méprises les bêtes, et si tu n'obéis, je te ferai consumer par le feu. — Vous me menacez d'un feu qui ne brûle que pendant quelque temps, mais vous ne connaissez point le feu éternel qui est réservé aux impies. Au reste, pour-

quoi différez-vous? faites ce que vous voudrez. »

Le juge prononça aussitôt la sentence qui portait qu'il serait brûlé vif. A l'instant les païens et les juifs courent en foule dans les boutiques et dans les bains prendre le bois pour construire un bûcher. Lorsque tout est prêt, Polycarpe détache sa ceinture, se dépouille de tous ses vêtemens, et monte sur le bûcher comme sur un autel. On veut l'y clouer. «Laissez-moi ainsi, dit-il; celui qui me donne la force de souffrir le feu, m'y fera demeurer ferme, sans qu'il soit besoin de vos clous. » On se contenta donc de lui lier les mains derrière le dos. Après qu'il eut adressé à Dieu une fervente prière, on alluma le bûcher; on vit alors un miracle surprenant; les flammes, qui s'élevaient en tourbillons, formèrent une voûte autour du saint martyr, et il s'en exhala une odeur aussi agréable que celle des parfums les plus exquis. Les païens voyant que son corps ne brûlait point, lui firent donner un coup d'épée. Il sortit aussitôt, par un autre miracle, de la bles-

sure de ce saint vieillard une si grande quantité de sang que le feu en fut éteint.

Cette relation du martyre de Saint Polycarpe fut écrite par des témoins oculaires et envoyée aux chrétiens de la ville de Philoînèle dans la grande Phrygie, et à toutes les églises du monde, au nom de l'église de Smyrne; après avoir dit comment son corps fut brûlé, ils continuent ainsi :  
« Nous retirâmes les ossemens plus précieux que l'or le plus épuré, et nous les déposâmes dans un lieu convenable, où nous espérons nous assembler tous les ans pour célébrer avec joie la fête du martyre du Seigneur. » Saint Polycarpe consumma son sacrifice le 25 février de l'an 166.

---

#### MARTYRS DES GAULES.

Dans la troupe innombrable des chrétiens qui, pendant trois siècles, arrosèrent de leur sang les provinces de l'empire romain, les martyrs des Gaules sont ceux sur le généreux dévouement des-

quels nous trouvons de plus précieux détails dans une lettre que les fidèles de Vienne et de Lyon, témoins de leurs souffrances, écrivirent à leurs frères des provinces d'Asie et de Phrygie. Ce fut pendant une persécution des plus violentes, qui s'éleva contre les fidèles, sous l'empire du philosophe Marc-Aurèle, que Vettius Épagatus, jeune homme d'une rare sagesse, et d'un zèle admirable, s'étant présenté au gouverneur de Lyon pour prendre la défense des chrétiens, mérita, par son martyre, le titre de leur avocat; qu'une fille esclave, nommée Blandine, après avoir lassé les bourreaux par sa constance et enduré les plus cruels tourmens, reçut à la gorge un coup d'épée qui acheva son triomphe et que deux jeunes amis, Épipode et Alexandre, donnèrent aux autres chrétiens l'exemple de la plus héroïque fidélité aux saintes lois du christianisme.

Alexandre était Grec de nation, Épipode (1) natif de Lyon : tous deux nés

---

(1) On le nomme à Lyon, Saint-Épipôis. On

de parens qui portaient le titre de *Clarissimes*. Ils s'étaient liés dès leur enfance, dans les écoles, d'une étroite amitié. Animés des sentimens d'une piété aussi tendre que solide, ils se préparaient au martyre par la pratique de toutes les vertus et par les œuvres de miséricorde. Ils étaient dans la fleur de la jeunesse et vivaient dans une chasteté parfaite. Lorsque la persécution se fut allumée, ils sortirent de la ville secrètement, se retirèrent au bourg de Pierre-Encise, et se cachèrent dans la maison d'une pauvre veuve chrétienne comme eux. Ils furent quelque temps à couvert des poursuites; mais, enfin, on les chercha avec tant de soin et d'activité, qu'on les trouva. Comme ils tâchaient de se soustraire, par la fuite, à ceux qui venaient les arrêter, Épipode perdit un de ses souliers, qui fut

---

lui avait consacré au bas de la colline de Pierre-Encise, près de la porte de Bourgneuf, une petite chapelle sur l'emplacement de la maison de la veuve qui lui avait donné un asile, et à la proximité d'une fontaine.

trouvé et conservé précieusement par une femme chrétienne. Quand on les eut pris, on les jeta dans une prison; et, trois jours après, ils furent conduits, les mains derrière le dos, devant le tribunal du gouverneur. Le peuple, les ayant entendus confesser Jésus-Christ, jeta un grand cri, et le juge irrité s'écria : « A quoi donc ont servi les tourmens de ceux qui ont été exécutés s'il est encore question du Christ ? »

Épipode, séparé de son ami par l'ordre de ce juge, fit cette réponse aux exhortations par lesquelles il s'efforçait de lui faire changer de sentiment : « La cruelle  
» compassion que vous me témoignez, ne  
» me touche pas; vous ne savez pas que  
» notre seigneur Jésus-Christ est ressus-  
» cité après avoir été crucifié, lui qui, par  
» un mystère ineffable, étant Dieu et  
» homme tout ensemble, a ouvert à ses  
» disciples le chemin de l'immortalité.  
» Mais pour vous parler selon votre portée,  
» ignorez-vous que l'homme est composé  
» d'un corps et d'une âme? Eh bien! chez  
» nous l'âme commande et le corps obéit.

» Les infamies que vous commettez en  
» l'honneur de vos dieux, si elles donnent  
» du plaisir à votre corps, tuent votre  
» âme. Nous faisons la guerre au corps,  
» et le mortifions, mais c'est pour faire  
» vivre l'âme et lui conserver son empire.  
» Pour vous, après vous être plongés dans  
» la volupté, comme les bêtes, vous ne  
» trouvez qu'une triste mort; mais nous,  
» quand vous nous faites mourir, nous  
» entrons dans une vie éternelle. »

Furieux de cette réponse, le juge fit donner à Épipode des coups de poing sur la bouche. Ce courageux martyr, dont le sang ruisselait de ses dents brisées, eut alors assez de force pour s'écrier : « Je confesse que Jésus-Christ est Dieu avec le Père et le Saint-Esprit; il est juste que je rende mon âme à celui qui m'a créé et racheté. » A peine avait-il achevé ces mots, que le juge le fit suspendre à un chevalet, aux deux côtés duquel des licteurs vinrent le déchirer avec des ongles de fer. Mais comme le peuple, en fureur, demandait à grands cris qu'on le lui livrât pour le mettre en pièces, crai-

gnant qu'il ne perdît le respect dû à sa dignité, il lui fit trancher la tête.

Deux jours après, Alexandre fut tiré de sa prison. Le gouverneur, devant qui il fut amené, lui dit : « Tu peux encore » profiter de l'exemple des autres, et nous » avons tellement donné la chasse aux » chrétiens, que tu es peut-être le seul » qui en reste. Je rends grâce à Dieu, » répond Alexandre, de ce que vous m'en- » couragez par l'exemple des autres mar- » tyrs. Au reste vous vous trompez, le » nom chrétien ne peut périr : Dieu l'a » établi sur des fondemens si solides, » qu'il s'étend par la mort même de ceux » qui en sont honorés. Je suis chrétien, » je l'ai toujours été, et je le serai tou- » jours pour la gloire de Dieu. » Le gou- verneur, irrité de ces courageuses paro- les, le fit alors étendre par terre, les jambes écartées, et trois bourreaux se mirent à le frapper tour à tour et fort long-temps, sans que sa patience fût affaiblie par le supplice. Enfin, ce juge fé- roce, qui aurait dû admirer sa constance, le condamne à être mis en croix. Les

exécuteurs se saisissent aussitôt de lui, lui étendent les bras sur le bois fatal, et l'y attachent. Ses souffrances ne furent pas de longue durée : son corps était tellement déchiré, qu'à travers ses côtes toutes décharnées, on apercevait les parties les plus secrètes de ses entrailles. Ce fut ainsi qu'en invoquant Jésus-Christ par les derniers efforts d'une voix mourante, il rendit son âme à Dieu.

---

APOLOGISTES DE LA RELIGION  
CHRÉTIENNE.

Les écrivains qui, dans les premiers siècles du christianisme, ont eu le courage d'en faire l'apologie, n'ont pas rendu à cette religion un témoignage moins éclatant que celui des martyrs. Comme elle était, ainsi que ses sectateurs, l'objet des plus honteuses et des plus absurdes calomnies de la part du commun des païens, et même de la part des philosophes, défenseurs des dieux de l'empire, et qu'il y avait tout à risquer en la dé-

fendant par des écrits publics, les auteurs de ces apologies ont toujours été considérés comme des hommes non moins animés de l'esprit de Dieu, que ceux qui ont versé leur sang pour la foi qu'ils défendaient.

Saint Justin, philosophe platonicien, fut le premier qui parut dans une lice si dangereuse pour sa vie. Il avait trente ans lorsqu'il embrassa la religion chrétienne; depuis son baptême, il fit tous ses efforts pour mériter le nom de chrétien; après avoir parcouru l'Égypte et plusieurs provinces d'Asie, pour y répandre la connaissance de la véritable religion, il vint tenir à Rome une espèce d'école où il faisait des conférences sur le christianisme à ceux qui venaient l'entendre; il était très-habile dans les sciences profanes, comme dans celle de la religion. Il attaqua les Païens par l'autorité de leurs philosophes et de leurs poètes, et les Juifs, par celle des prophètes.

De tous les ouvrages qu'il composa contre les païens, le plus célèbre est l'*Exhortation aux Grecs*, il y examine

quels ont été les auteurs de la religion Païenne. Commencant par les poètes, il expose les honteuses idées qu'Homère et Hésiode donnent des dieux dont ils ont fondé le culte; quand il aborde les philosophes, il prouve que la diversité de leurs sentimens ne permet pas qu'en matière de religion on reconnaisse aucun d'eux pour maître, pas même Aristote ni Platon; il soutient que si les sages d'entre les Païens ont enseigné quelques vérités en parlant de Dieu et de son culte, ils les avaient puisées dans les écrits de Moïse et des prophètes.

Dans son *Discours aux Païens*, il leur expose les raisons qu'il a eues de renoncer au culte des faux dieux, pour n'adorer que le véritable; il n'avait rien vu dans les cérémonies du paganisme, qui approchât de la sainteté de celles des chrétiens; les poètes si vantés par les Païens, n'étaient remplis que de choses ridicules; dans les assemblées que les idolâtres tenaient en l'honneur de leurs divinités, tout présentait l'image du luxe et de la mollesse. Il termine son discours en les invitant à se

joindre à lui, à apprendre ce qu'il a appris, et à ne pas désespérer d'être ce qu'il est, puisqu'il a été ce qu'ils sont.

Dans une *Lettre à Diognète* qui lui est attribuée, Saint Justin dit que les chrétiens n'ont rien au dehors qui les distingue relativement à la vie civile; que partout où ils se trouvent, ils vivent soumis aux lois de l'état et aux coutumes des lieux; qu'ils aiment tout le monde quoiqu'on les persécute; qu'au milieu de l'indigence ils font tout le bien qu'ils peuvent et ne se plaignent jamais; que les opprobres font leur gloire, que les calomnies mêmes servent de témoignage à leur innocence, et qu'ils ne répondent aux injures et aux malédictions, que par des paroles pleines de respect et de charité; ils vivent en gens de bien et sont néanmoins punis comme méchants; les juifs et les païens les persécutent sans pouvoir donner aucune raison solide de la haine qu'ils leur ont vouée.

Celui des écrits de Saint Justin, qui renferme la plus belle apologie des chrétiens, est celui qu'il adressa à l'empereur

Antonin et à ses fils adoptifs Marc Aurèle et Lucius Vérus. « Si vous daignez, dit-il à ces princes, examiner nos principes et notre conduite, vous serez convaincus que l'empire n'a point de sujets plus propres à conserver la paix et la tranquillité publique. Pour quelle raison traiter d'impies et de gens sans dieu, des hommes comme nous, qui reconnaissons pour véritable Dieu, le Dieu éternel auteur de toutes choses, son fils Jésus-Christ qui a été crucifié sous Ponce Pilate, et l'esprit saint qui a parlé par les prophètes? les chrétiens ne sont pas des insensés, parce qu'ils adorent un crucifié, car le crucifié est la souveraine raison qui change entièrement ceux qui s'attachent à elle; autrefois nous ne trouvions du plaisir que dans d'infames débauches, aujourd'hui nous n'aimons que la pureté de l'âme et du corps; nous ne cherchions que les moyens de nous enrichir, aujourd'hui nous mettons nos biens en commun, ou nous en faisons part à ceux qui sont dans le besoin : l'esprit de vengeance qui nous animait, s'est

changé en un esprit d'amour pour nos ennemis mêmes.... Le succès de la morale de Jésus-Christ est tel, que parmi ceux qui, dès leur enfance, en ont été imbus, il s'en trouve un grand nombre de l'un et de l'autre sexe, âgés de soixante ans et au-delà, qui ont passé toute leur vie dans le célibat, et sans aucune atteinte de la plus légère corruption.... Nous n'adorons que Dieu seul; mais nous sommes disposés à vous obéir avec joie dans tout le reste, vous reconnaissant pour nos empereurs et les maîtres du monde, et demandant à Dieu avec instance qu'avec la souveraine puissance vous ayez un esprit droit et une conduite sage.»

Il ne paraît pas que cette apologie de Saint Justin ait eu aucun succès; il en adressa une seconde à Marc Aurèle et à Lucius Vérus, où il répondait à diverses objections des païens contre la foi chrétienne; ils prétendaient que ce que les chrétiens disaient des feux éternels, n'était que pour effrayer les méchants et les engager à bien vivre; mais le saint apologiste leur répond, que s'il n'y a point

d'enfer, il n'y a ni Dieu, ni vertu, ni vice, et que les lois ont également tort de récompenser les bonnes actions et de punir les mauvaises; il fait cette remarque importante que quoique le fameux Socrate ait eu un grand nombre de disciples, aucun d'eux n'était mort pour la doctrine de ce grand philosophe. « Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ, ajoute-t-il; les artisans et les gens du bas peuple, aussi bien que les philosophes et les savans, ont soutenu son enseignement jusqu'à la mort.

Saint Justin scella de son sang le témoignage éclatant qu'il avait rendu à la religion chrétienne. L'an 167, il fut battu de verges et décapité avec plusieurs autres chrétiens, par l'ordre de Rustique, préfet de Rome.

Le christianisme eut un autre apologiste dans la personne d'Athénagore; il était d'Athènes, et de philosophe païen, il devint un zélé défenseur de cette religion, sous l'empire de Marc Aurèle. Il termine son apologie, en faisant observer à l'empereur, que personne n'est

plus digne de son attention qu'un chrétien, qui, en le servant avec affection, offre à Dieu ses prières pour la prospérité de l'empire. On trouve dans ses ouvrages beaucoup d'esprit, d'érudition, d'éloquence, et une connaissance profonde des mystères de la religion ; ses raisonnemens sont soutenus et bien liés.

---

## SAINT IRÉNÉE.

La foi n'était pas seulement attaquée et persécutée par les païens, elle avait encore pour ennemis de mauvais chrétiens, nommés hérétiques, qui expliquant à leur fantaisie les paraboles de l'évangile et toute l'écriture, semaient d'ivraie le champ du père de famille, en répandant au milieu de l'église une foule d'erreurs qui corrompaient la croyance des fidèles.

Saint Irénée, disciple de Saint Polycarpe, et successeur du martyr Saint Pothin sur le siège de Lyon, entreprit de consacrer ses talens à la défense des vé-

rités catholiques et à l'extirpation des hérésies qui pullulaient de tous côtés. Après avoir enlevé aux hérétiques l'autorité des saintes écritures dont ils abusaient, et celle des faux prodiges sur lesquels ils appuyaient leurs erreurs, il prouve la doctrine de l'église catholique par l'écriture et la tradition, et établit la vérité de celle-ci par la succession des évêques.

« Les apôtres, dit-il, ont tout su et ont reçu tout le dépôt des vérités; il ont choisi les hommes les plus parfaits pour les placer à la tête des églises, et leur ont confié ce dépôt tout entier : ceux-ci en ont agi de même. Il serait trop long de marquer la succession de toutes les églises; contentons-nous d'exposer la tradition de la plus grande et de la plus ancienne, que tout le monde connaît, et qui a été fondée à Rome par les apôtres Saint Pierre et Saint Paul; c'est à cette église comme à la principale, que tous les fidèles doivent s'unir. » Ce saint docteur fait ensuite le dénombrement des évêques qui, depuis Saint Pierre jusqu'au pape Éleuthère, ont gouverné l'é-

glise de Rome. « Ce qu'il dit ailleurs de cette église, prouve l'intime persuasion où il était qu'il ne pouvait jamais être permis de se séparer de communion avec elle; il donne aussi de grands éloges aux églises d'Asie, qui toutes, dit-il, ont aussi conservé le précieux dépôt de la foi qu'elles ont reçu des apôtres, par écrit ou de vive voix.

Saint Irénée montre ensuite qu'il n'est aucun hérétique qui ne puisse être convaincu d'avoir innové et abandonné le fil de la tradition; avant Valentin il n'y avait point de valentiniens, point de marcionites avant Marcion. « Dès que l'homme spirituel, dit-il, entend une chose contraire à ce qu'il a toujours entendu dans les assemblées, cette chose est aussitôt réprouvée. C'est un grand crime, ajoute-t-il, que de rompre l'unité et de déchirer le corps de Jésus-Christ si grand et si glorieux; la seule église catholique a le privilège d'être partout, elle seule possède le vrai sens des écritures; elle seule a la charité qui est le plus précieux de tous les dons; c'est par la charité qu'en

tout temps et en tout lieu, elle envoie au père céleste une foule de martyrs; où est l'église, là est l'esprit de Dieu. Ceux qui s'en éloignent ne reçoivent point les mamelles de la mère commune, la nourriture de vie, ni l'eau pure dont le corps de Jésus-Christ est la source. »

---

PROGRÈS ADMIRABLES DU CHRISTIANISME  
PENDANT LE SECOND SIÈCLE.

Ces progrès prouvent avec la dernière évidence que la religion chrétienne est un ouvrage tout divin; comment serait-elle un ouvrage humain une religion dont les promesses sont toutes spirituelles, qui n'offre à ceux qui l'embrassent qu'une vie future, des biens invisibles; et dans ce monde, des mépris, des persécutions, des périls journaliers, et qui sans aucun secours de la part des hommes, malgré la résistance des païens et les efforts des persécuteurs pour la détruire, ne laisse pas de s'établir partout. Dès la fin

du second siècle, tout était plein d'églises nombreuses, conduites par des pasteurs, et unies par une correspondance mutuelle. D'où étaient sortis tous ces milliers de chrétiens? n'était-ce pas du sein de ce paganisme où depuis tant de siècles ils avaient croupi dans l'ignorance du vrai Dieu, et dans un culte dont faisaient partie les plus honteuses voluptés? comment ces païens avaient-ils changé tout-à-coup? comment étaient-ils parvenus à mépriser les coutumes de leurs pères, à abjurer des religions qui favorisaient tous leurs penchans, pour embrasser la vie la plus sérieuse, la plus pénible, la plus contraire à celle qu'ils avaient menée jusqu'alors? il fallait sans doute qu'ils eussent été vivement frappés des vertus et des miracles des prédicateurs de cette nouvelle religion; que l'esprit divin eût puissamment agi sur leur cœur, avec cette vertu qui tire les êtres du néant.

La lettre de Pline-le-Jeune à l'empereur Trajan est une preuve de l'étonnante propagation du christianisme, puisqu'elle allait jusqu'à rendre déserts les temples

des faux-dieux : « Un très-grand nombre de personnes, écrivait ce proconsul des provinces de Pont et de Bithynie qu'il était chargé de gouverner, de tout âge, de tout sexe, de toute profession, sont et seront toujours impliquées dans l'accusation d'être chrétiens. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. »

Il y avait un grand nombre de chrétiens jusques dans les armées romaines. L'empereur Marc-Aurèle, faisant la guerre aux Sarmates et autres peuples de la Germanie, se trouva engagé dans un pays fermé de bois et de montagnes, qui est aujourd'hui la Bohême. L'armée ne pouvant se retirer, était cruellement tourmentée de la chaleur et de la soif; les soldats chrétiens, qui s'y trouvaient en grand nombre, se mettent à genoux, et adressent à Dieu de ferventes prières : leurs vœux sont exaucés. Tout-à-coup il tombe une forte pluie qui fournit aux Romains, qui la reçoivent dans leurs casques, le moyen de se désaltérer et d'abreuver leurs chevaux. En même temps,

une grêle épouvantable se précipite sur les ennemis. Ce prodige ayant procuré à Marc-Aurèle une victoire complète, les soldats chrétiens furent nommés la Légion Fulminante, ou plutôt incorporés à celle qui déjà portait ce nom. Dieu se servait des soldats romains, comme de missionnaires qui portaient la religion dans les pays éloignés où l'empereur les envoyait pour combattre les ennemis de l'empire. Saint Irénée, qui vécut pendant une grande partie du deuxième siècle, assure qu'il y avait alors des chrétiens répandus par tout le monde, dans la Germanie, les Gaules, l'Espagne, l'Orient, l'Egypte, la Libye, etc.

On trouve, au commencement du troisième siècle, de grandes églises toutes formées, dont on ignore l'origine. Cela serait-il arrivé si la foi n'eût fait, pendant le deuxième, des progrès considérables?

Deux siècles s'étaient écoulés sans que les chrétiens eussent pu gagner la faveur d'aucun prince, ni même la liberté d'annoncer publiquement l'Évangile. Ils ne regardaient leur oppression que comme

un état d'où ils ne devaient jamais sortir. Les prédicateurs de ces temps-là ne songeaient qu'à gagner des âmes à Jésus-Christ, et non à se procurer des établissemens dans les pays où ils exerçaient leur saint ministère. C'étaient des hommes puissans en œuvres et en paroles, qui mettaient toute leur confiance dans la vertu secrète, mais très-efficace de la croix. Ils attiraient les infidèles par leur éminente sainteté et l'éclat de leurs miracles.

---

TERTULLIEN, SES PRESCRIPTIONS, ET SON  
APOLOGÉTIQUE.

Parmi les apologistes de la religion chrétienne, et dans le nombre de ceux qui ont le plus contribué à ses progrès, nous devons citer Tertullien. Il était né à Carthage, vers l'an 160, d'un centenier des troupes proconsulaires, avait été élevé dans le culte des idoles, et s'était rendu habile dans la connaissance du droit romain, de la langue latine, et même de

la grecque ; frappé de la constance des martyrs dans les tourmens , il se décida à embrasser la religion pour laquelle ils répandaient leur sang. C'était un génie vif, ardent et pénétrant. Dans le nombre des ouvrages qu'il composa pour l'éducation des fidèles et la défense du christianisme , il en est deux qui ont rendu son nom immortel : le premier est le livre des *Prescriptions*, et l'autre l'*Apolo-gétique*.

Il écrivit le premier contre les hérétiques qui , de son temps , déshonoraient le nom chrétien. « Il ne nous est permis , dit-il , ni d'inventer des doctrines autres que celle de l'Évangile , ni d'adopter les innovations de qui que ce soit. Nous avons pour maîtres les apôtres , qui ne nous ont enseigné que ce qu'ils ont appris de Jésus-Christ.... La philosophie humaine a fourni la matière des hérésies. Aristote leur a fourni la dialectique , l'art des disputes , plus propre à obscurcir la vérité , qu'à la montrer. C'est cette trompeuse philosophie , dont saint Paul nous avertit de nous garder. Qu'est-ce qu'un

christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien? Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherches après l'Évangile.

» Jésus-Christ, continue Tertullien, a confié le sacré dépôt des vérités à douze hommes, qu'il a envoyés par tout le monde après sa résurrection. Ils ont fondé des églises d'abord en Judée, ensuite chez les autres nations. Toutes ces églises ensemble ne forment qu'une même église par une communion fondée sur l'unité de doctrine. On ne doit donc recevoir que ce que les apôtres ont enseigné, et nous devons prouver la conformité de notre doctrine avec celle des apôtres, par la foi des églises que les apôtres ont instruites de vive voix et par leurs lettres. C'est aux hérétiques à montrer l'origine de leurs églises, l'ordre et la succession de leurs évêques. Les apôtres n'ont rien ignoré de la doctrine du salut, et n'ont rien caché à leurs disciples. Cette doctrine n'a point été altérée par les églises, puisqu'elle est partout uniforme. Ce qui a d'abord été enseigné, est vrai et divin; ce qui

a été ajouté depuis, est faux et étranger. Il faut que les hérétiques prouvent leur mission par des miracles, comme ont fait les apôtres. »

L'Apologétique de Tertullien est le plus important de tous ses ouvrages. Il y répond victorieusement aux préjugés des payens contre les chrétiens; pour leur donner une idée du christianisme, et montrer que les assemblées chrétiennes n'étaient nullement factieuses, il décrit ce qui s'y passait. « Nous formons, dit-il, un seul corps, parce que nous avons la même religion, la même morale, les mêmes espérances. Nous nous assemblons pour prier Dieu, comme si nous voulions le forcer à nous accorder nos demandes; nous le prions pour les empereurs, leurs ministres, les magistrats, pour la tranquillité de l'empire. Nous choisissons dans les divines écritures ce qui convient aux besoins des fidèles, soit pour les prémunir, soit pour les fortifier. Ceux qui président à nos assemblées sont des vieillards d'une vertu éprouvée, parvenus à cet honneur, non

\*

par argent, mais par le bon témoignage de leur vie. Dans l'église de Dieu, rien ne se fait par argent. S'il y a chez nous quelque sorte de trésor, la religion n'en rougit pas; ce que l'on y apporte n'est ni un tribut, ni un prix pour participer à sa sainteté. Chacun y contribue à la fin du mois, ou quand il veut, supposé qu'il en ait la volonté et le pouvoir; et personne n'est contraint d'apporter son offrande.

» Ce trésor est comme le dépôt de la charité des fidèles. Au lieu de le dissiper en festins, nous l'employons à la subsistance des pauvres, au soulagement des orphelins, des vieillards, des naufragés, de ceux qui travaillent dans les mines, qui sont exilés dans des îles, ou qui souffrent dans les prisons pour la cause de Dieu. Il est étrange que cette charité qui est entre nous, nous attire tant de reproches. Voyez, disent la plupart, comme ils s'aiment les uns les autres! Cela les étonne, parce que entre eux ils se haïssent. Voyez, disent-ils encore, comme ils sont prêts à mourir l'un pour l'autre.

Pour eux, ils sont plus disposés à s'entre-tuer. Comme nous ne faisons tous qu'un cœur et qu'un esprit, nous ne faisons pas difficulté de nous communiquer nos biens. Il ne faut donc pas s'étonner si une telle amitié donne lieu à des repas communs.»

Ces repas se nommaient *agapes*, mot grec qui signifie charité. Les pauvres y participaient avec les riches. Tout s'y passait selon les règles de la modestie et de la tempérance. Avant de se mettre à table, on faisait la prière; ensuite, chacun prenait sa réfection. On ne mangeait point jusqu'à oublier que, pendant la nuit, on devait vaquer à la prière, et l'on s'entretenait dans la pensée que Dieu était présent. Le repas finissait comme il avait commencé, c'est-à-dire par la prière, et l'on se séparait avec beaucoup de recueillement.

«Vous dites que nous sommes des gens inutiles. Pouvez-vous donc le dire, puisque nous naviguons, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous faisons le commerce avec vous? Nos mé-

tiers sont les mêmes; nous exécutons des ouvrages pour l'utilité publique. Si les revenus des temples diminuent parce que nous n'y contribuons pas, l'état y gagne, en ce que nous distribuons plus d'aumônes dans les rues que vous dans vos temples. Si vous considérez notre exactitude à payer les tributs, vous trouverez qu'ils augmentent autant par notre bonne foi, qu'ils diminuent par vos fraudes et vos fausses déclarations.

» L'innocence est pour nous une nécessité; c'est une suite de nos lois et de nos maximes. Elles sont si pures que, si vous y faisiez attention, vous en reconnaîtrez la divinité, au lieu de les confondre avec celles des philosophes. Si vous nous rendez assez peu de justice pour nous accuser d'être une nouvelle secte de philosophes, pourquoi ne nous traitez-vous pas comme eux? On ne les contraint pas de sacrifier, et on les laisse déclamer librement contre les superstitions. Cependant que présentent les philosophes qui approche de la grandeur du christianisme? Leurs opinions sur la divinité

sont pleines d'incertitudes, et leurs mœurs fort dérégées. Il est vrai qu'il s'en trouve quelques-uns parmi nous qui s'écartent de nos règles; mais alors nous cessons de les tenir pour chrétiens, au lieu que chez vous les philosophes retiennent le nom de sages, malgré leurs déréglemens. Vous nous reprochez les fagots qui servent à nous brûler, et les pieux où l'on nous attache; mais ces fagots et ces pieux sont les ornemens de notre triomphe. Au reste, votre cruauté n'y gagne rien; nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez, et le sang des martyrs est une semence féconde de chrétiens. »

---

ORIGÈNE. SON APOLOGIE POUR LA RELIGION  
CHRÉTIENNE.

Origène était natif de la ville d'Alexandrie en Égypte, il florissait au commencement du troisième siècle; dès sa plus tendre enfance, son père Léonide lui inspira le goût de l'Écriture-Sainte, en lui

faisant réciter chaque jour quelques passages, et mettait tous ses soins à l'empêcher de tomber dans les moindres défauts. Plein d'admiration pour l'excellence du naturel de ce cher fils, sans cesse il bénissait Dieu des précieuses faveurs dont il l'avait comblé. Souvent, pendant son sommeil, il lui découvrait la poitrine, il la lui baisait par respect, comme le temple du Saint-Esprit. Il n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il fut mis à la tête de l'école d'Alexandrie, emploi qui n'était confié ordinairement qu'aux personnages les plus consommés dans la science de l'église. Ses grands talens lui attirèrent de nombreux disciples, parmi lesquels on comptait des savans et des philosophes, et les payens mêmes vinrent assister à ses leçons. Chacun admirait la vaste étendue de son génie. Quoiqu'il possédât toutes les sciences, il avait le rare talent d'enseigner, avec une clarté, un ordre, une précision, qui faisaient comprendre aisément les choses les plus difficiles à ceux qui l'écoutaient. Il parlait avec une grâce et une douceur qui

inspirait l'amour des vérités qu'il enseignait.

De ses nombreux écrits, le plus célèbre est celui qu'il composa contre le philosophe Celse qui, sous l'empire d'Adrien, avait publié contre la religion chrétienne un livre sous le titre de *Discours de Vérité*. On le regarde comme l'apologie du christianisme, la plus complète et la mieux écrite que nous ait laissée l'antiquité chrétienne. Non content de détruire les objections du philosophe et de répondre à ses calomnies, il établit la divinité de la religion, non par des raisonnemens, mais par des faits qui ne peuvent être révoqués en doute ; savoir, par les prophéties qui concernent Jésus-Christ, par ses miracles et par les mœurs de ses disciples.

Lorsqu'il est arrivé à cette dernière preuve, « Le grand effet de la prédication de l'Évangile, dit ce grand docteur, est le changement des mœurs. Si quelqu'un avait guéri cent personnes de l'impureté, de l'injustice, de l'impiété, on croirait difficilement qu'il n'y eût rien en cela de

surnaturel. Que faut-il donc penser de cette grande multitude de chrétiens entièrement convertis depuis qu'ils ont reçu cette doctrine, que les payens prétendent n'être fondée que sur le mensonge?... Cette doctrine est si éloignée de la séduction, que son auteur a défendu à ses disciples d'employer d'autres armes que la patience, même à l'égard de leurs plus cruels ennemis. Il a voulu qu'ils se laissassent égorger comme des brebis, plutôt que d'opposer la moindre résistance à leurs persécuteurs.... Maintenant que dans la multitude de ceux qui se convertissent, il se trouve des riches, des personnes constituées en dignité, des femmes nobles, on dira peut-être qu'il y a quelque gloire à annoncer notre doctrine, mais ce soupçon ne pouvait avoir lieu au commencement, lorsque le danger était extrême, surtout pour ceux qui la prêchaient. A présent même, l'honneur que nous recevons des nôtres, est bien au-dessous des outrages que nous recevons des payens.... Qui ne reconnaît, que les fidèles les plus imparfaits, dont

le nombre est petit en comparaison de ceux qui sont parfaits, valent beaucoup mieux que ceux qui composent les assemblées des villes? L'église d'Athènes, par exemple, se fait remarquer par la paix et la charité qui y règnent. Au contraire, que voit-on dans les assemblées des payens de cette même ville, si ce n'est des troubles et des factions? Quiconque voudra examiner la chose sans prévention, s'étonnera qu'on ait entrepris et qu'on soit parvenu à former partout de ces divines assemblées. De même, si l'on compare le sénat de l'église avec celui de chaque ville, on trouvera que les sénateurs de l'église, sont dignes de gouverner la cité de Dieu, au lieu que les autres n'offrent rien dans leurs mœurs qui les place au-dessus du commun des citoyens. Que l'on compare encore celui qui gouverne une ville avec celui qui préside à l'assemblée des chrétiens, et l'on verra une différence infinie entre les évêques les plus imparfaits et les magistrats qui exercent la principale autorité dans les villes.

« Les maximes des chrétiens , continue le savant Origène , les mettent au-dessus des autres nations. Les payens adorent des créatures ; les chrétiens s'élèvent au-dessus de toutes les choses visibles et créées, et remontent jusqu'à celui de qui tout dépend. Ils sont disposés à tout souffrir plutôt que de manquer à ce qu'ils doivent à Dieu. Ils conservent très-exactement le lien de la société civile , qui est la justice ; ils sont pleins de bonté et de douceur. Ils domptent les plus violentes inclinations aux plaisirs des sens, dans la vue de plaire à Dieu , tandis que les payens se plongent dans les plus honteuses voluptés, et au lieu d'en rougir, prétendent conserver l'honnêteté. Les chrétiens les moins instruits sont infiniment plus éclairés sur l'excellence et l'étendue de la chasteté , que les philosophes, les vestales et les pontifes payens les plus réglés. Aucun chrétien n'est souillé de ces vices, et s'il s'en trouve quelqu'un qui les ait, il n'est pas du nombre de ceux qui viennent aux assemblées et participent aux prières , à moins qu'il ne se

cache dans la foule ; ce qui n'arrive que rarement. »

---

#### MARTYRE D'UN ENFANT NOMMÉ CYRILLE.

Durant les persécutions, on ne voyait pas seulement des hommes faits, mais encore des enfans, marcher gaîment au supplice, pour rendre témoignage de leur foi en Jésus-Christ. Pendant celle qui eut lieu sous l'empire de Valérien, l'enfant, que nous venons de nommer, montra, dans la ville de Césarée en Cappadoce, une constance extraordinaire. Il prononçait sans cesse le saint nom de Jésus-Christ, et ni les menaces, ni les coups ne pouvaient lui fermer la bouche. Son père le chassa de sa maison, l'abandonnant à toutes sortes de besoins. Le juge, informé de son obstination, se le fit amener, et voulut d'abord l'effrayer en le menaçant de la rigueur des châtimens ; mais le trouvant intrépide et disposé à braver les supplices dont il le me-

naçait, il crut qu'il réussirait mieux par la douceur. « Mon enfant, lui dit-il, je te pardonne ta faute; ton père te rendra ses bonnes grâces, et te fera héritier de ses biens, si tu veux être sage et renoncer à la superstition. — Je suis ravi de souffrir pour mon Dieu, répondit le courageux enfant, et d'être chassé de la maison de mon père. J'en habiterai bientôt une plus grande et plus agréable. Je ne crains point la mort qui me procurera une vie meilleure. » Comme il parlait ainsi, le juge le fit lier comme pour le conduire au supplice, mais seulement avec l'intention de l'épouvanter. Quand on lui rapporta qu'il n'avait versé aucune larme, ni fait paraître aucune crainte à la vue du bûcher où on le menaçait de le jeter, il le fit revenir et lui dit : « Mon enfant, tu as vu le feu; sois sage pour rentrer dans la maison de ton père, et jouir de ses biens. — Vous m'avez fait grand tort de me rappeler, répondit Cyrille. Votre feu ne m'effraie point. J'irai dans une maison infiniment plus grande que celle de mon père, et j'y posséderai

un bien plus riche héritage. » Les habitans versaient des larmes en l'entendant parler ainsi ; mais ce généreux enfant leur disait : « Vous devriez vous réjouir et me féliciter du bonheur dont je vais jouir. Sans doute vous ignorez l'étendue de mon espérance. » Ce fut dans ces beaux sentimens qu'il marcha au supplice, en excitant l'admiration de toute la ville de Césarée.

---

MARTYRE DE SAINT MAURICE ET DE LA LÉGION  
THÉBÉENNE.

Nous venons de voir un enfant braver les flammes d'un bûcher, maintenant ce sont de braves guerriers, au nombre de plus de six mille, qui se laissent égorger plus tôt que d'obéir à des ordres contraires à la loi de Jésus-Christ.

La légion Thébéenne était commandée par un chef, nommé Maurice, dont la piété égalait la valeur dans les combats. Il avait sous ses ordres plusieurs officiers recommandables par leur foi et par leur

courage. Les principaux d'entre eux se nommaient Exupère et Candide. Les soldats marchaient sur les traces de leurs chefs ; ils savaient tous allier les devoirs de leur profession avec la pratique des préceptes évangéliques. Cette légion avait reçu l'ordre de se joindre aux autres légions romaines , pour marcher dans les Gaules contre des rebelles , nommés Bagaudes. Lorsqu'elle eut passé les Alpes , l'empereur Maximien-Hercule fit entendre à son chef qu'il voulait l'employer contre les chrétiens des Gaules. Cette proposition fait horreur à Maurice et à ses soldats. Irrité de leur désobéissance , Maximien ordonne que la légion soit décimée , afin que la crainte oblige les autres à se soumettre. Cet ordre cruel est exécuté , sans qu'aucun des officiers et des soldats qui , tous avaient les armes à la main , fasse la moindre résistance. Ceux que le sort épargnait , loin de se plaindre de l'injuste traitement qu'on faisait aux autres , enviaient leur gloire et leur bonheur. Quand l'exécution fut achevée , tous ceux qui restaient , protestèrent qu'ils

souffriraient tous les tourmens plutôt que de rien faire contre leur religion. Maximien, informé de leur résolution, entra en fureur et ordonna qu'ils fussent décimés une seconde fois. On en fit donc mourir encore la dixième partie, ainsi que le sort l'avait décidé.

Cependant les autres s'exhortaient mutuellement à persévérer, encouragés par Maurice, Exupère et Candide. Ceux-ci couraient de rang en rang pour animer leurs soldats à suivre l'exemple de ceux qui venaient d'être immolés. Ils résolurent pourtant d'envoyer une remontrance à l'empereur, pour justifier leur désobéissance. « Nous sommes vos soldats, lui disaient-ils, seigneur ; mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu ; nous nous en faisons gloire, et nous en faisons volontiers l'aveu. Nous vous devons le service militaire, mais nous devons à Dieu l'innocence ; vous nous donnez la solde ; il nous a donné la vie : nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu, notre créateur, notre maître et le vôtre. Si vous ne nous demandez rien

qui l'offense, nous vous obéirons, comme nous avons fait jusqu'à présent; autrement, nous lui obéirons plutôt qu'à vous. Nous vous offrons nos mains contre quelque ennemi que ce soit, mais nous ne croyons pas qu'il nous soit permis de les tremper dans le sang des innocens. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire; vous devriez vous méfier de nous et de notre fidélité, si nous nous décidions à violer la promesse que nous avons faite d'être soumis à Dieu. Vous nous commandez de chercher des chrétiens pour les punir; nous voici : nous croyons en Dieu, auteur de tout, et en Jésus-Christ, son fils. Nous avons vu égorger nos camarades, sans les plaindre; nous nous sommes réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de souffrir pour leur Dieu et le nôtre. Ni les injustes traitemens exercés envers eux, ni les menaces qu'on nous a faites, n'ont pu nous exciter à la révolte. Nous avons encore les armes à la main; mais nous ne résisterons pas, et nous aimons mieux mourir innocens, que vivre coupables. »

Cette remontrance ne fit qu'irriter Maximien. Désespérant donc d'abattre le courage de ces généreux défenseurs de la foi chrétienne, il fit marcher des troupes pour les environner et les tailler en pièces. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arrivés, au lieu de se défendre, ils déposèrent leurs armes et se laissèrent égorger sans proférer aucune plainte.

Quel spectacle sublime qu'une légion entière de soldats dans une disposition si sainte ! Quels caractères de divinité ne porte point une religion qui forme des hommes si parfaits ! La requête de ces soldats à l'empereur doit faire sur tous les esprits raisonnables plus d'impression que tous les discours.

---

MARTYRE DE SAINT VICTOR DE  
MARSEILLE.

Parmi les nombreux martyrs qui versèrent leur sang pour Jésus - Christ , pendant la persécution de l'empereur

Maximien, on distingue saint Victor de Marseille. C'était un officier si zélé pour la propagation de la religion chrétienne, que, pendant la nuit, il allait visiter les fidèles dans leur prison, et les encourager à mourir pour la foi. Il fut arrêté et présenté aux préfets de l'empereur, qui l'exhortèrent à ne pas perdre la faveur dont il jouissait auprès de ce prince, pour s'attacher au culte d'un homme mort, nom qu'ils donnaient à Jésus-Christ. La liberté avec laquelle il leur répondit, lui attira les injures de tous les payens qui l'entouraient. Comme il était d'un rang distingué, les préfets crurent devoir le renvoyer au tribunal même de l'empereur. Il n'y montra pas moins de constance dans sa foi. Maximien, irrité de sa fermeté, ordonna qu'il fût traîné par toute la ville, lié par les bras et les pieds. Après avoir été exposé aux insultes et aux coups de la populace, il fut reconduit tout couvert de sang au tribunal des préfets qui, le croyant abattu par ce supplice, le pressèrent de nouveau de renoncer à Jésus-Christ. Encou-

ragé par sa première victoire, il leur répondit, en protestant tout à la fois de sa fidélité pour l'empereur et de son mépris pour les faux dieux. Après qu'il eut parlé, « Victor, lui disent ces préfets, ne cesseras-tu pas de philosopher? Choisis donc enfin ou d'appaiser les Dieux, ou de mourir. — Puisque vous me proposez ce que je dois faire, répond ce généreux officier, je méprise vos dieux, je crois en Jésus-Christ. Faites-moi souffrir la mort qu'il vous plaira. » A ces paroles, les préfets le soumettent à une cruelle torture.

Pendant qu'il souffrait, il levait les yeux au ciel, demandant la patience à celui qui peut seul la donner. Dans ce moment, Jésus-Christ lui apparaît, tenant sa croix entre les mains. « La paix soit avec toi, Victor, lui dit-il; je suis Jésus qui souffre dans mes saints; prends courage; je t'assiste dans le combat. » A ces paroles, la douleur des tourmens s'évanouit, et le martyr commence à louer Dieu avec un visage qui montre la joie dont son cœur est transporté. Enfin, un

préfet voyant les bourreaux se fatiguer inutilement, le fit détacher du chevalet, et enfermer dans un cachot. Au milieu de la nuit, Jésus-Christ lui envoya des anges, et la prison fut remplie d'une lumière plus vive que celle du jour. Trois soldats qui gardaient le saint martyr, frappés de cet éclat, se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent le baptême. Il les instruisit autant que le temps le lui permettait. Comme sa prison avait été ouverte, il les conduisit à la mer avec des prêtres qu'il avait appelés. Lorsqu'ils eurent été baptisés par immersion, il les tira lui-même de l'eau. Ces trois soldats se nommaient Alexandre, Longin et Félicien. Le lendemain, quand le bruit de leur conversion se fut répandu, le préfet les fit arrêter avec Victor, et conduire à la place publique. Ces trois généreux défenseurs de la foi, ne cessant de confesser Jésus-Christ, en présence de tout le peuple, Maximien ordonna qu'on leur tranchât la tête.

Pour ce qui est de Victor, il fut encore une fois suspendu au chevalet, et frappé

cruellement à coups de bâtons et de nerfs de bœuf. Après ce supplice, on le reconduisit en prison. Au bout de trois jours, pendant lesquels il n'avait cessé de prier Dieu de lui accorder le don de persévérance, l'empereur se le fit amener. Après l'avoir menacé, il donne ordre qu'on place devant lui un autel de Jupiter, auprès duquel était un sacrificateur. « Victor, brûle de l'encens, lui dit-il ; apaise Jupiter, et sois notre ami. » Le martyr s'approche comme pour sacrifier, repousse le sacrificateur, et d'un coup de pied il renverse l'autel. Maximien, transporté de fureur, lui fait aussitôt couper le pied, coupable de ce prétendu sacrilège, et ordonne ensuite qu'il soit étendu sous la meule d'un moulin à bras, que les bourreaux se mettent en devoir de tourner pour l'écraser et lui briser les os. La machine s'étant rompue par leurs efforts avant qu'il eût cessé de vivre, ils lui tranchèrent la tête.

L'empereur ayant fait jeter dans la mer les corps des martyrs, le flot les repoussa sur le rivage. Recueillis par les chrétiens,

ils furent ensévelis dans une grotte taillée dans le roc, où il s'opéra par la suite un grand nombre de miracles.

---

ÉTENDUE ET VIOLENCE DE LA PERSÉCUTION  
SOUS DIOCLÉTIEN.

L'édit le plus sanglant qui eût été publié contre les chrétiens, est celui de l'an 305 de Jésus-Christ, qui était le dixième du règne de Dioclétien. Jamais l'église ne triompha avec plus de gloire que quand on la vit, pendant plus de dix ans, combattre et vaincre ses ennemis, en perdant un nombre infini de ses soldats. On peut juger de la multitude des martyrs, par ceux qui versèrent leur sang à Nicomédie, où Dioclétien et le César Galère faisaient leur séjour. Les eunuques qui avaient le plus d'autorité dans le palais, souffrirent pour Jésus-Christ jusqu'à la mort. L'évêque Anthime fut décapité et accompagné dans son triomphe par les ministres de son église. Les fidèles furent

arrêtés en si grand nombre, que les bourreaux étaient obligés d'en former des pelotons, dont chacun était jeté dans un bûcher auquel ils mettaient ensuite le feu. Les esclaves étaient précipités dans la mer avec une pierre au cou. Ceux qu'on ne faisait pas mourir aussitôt qu'on les avait pris, étaient emprisonnés, et pour les tourmenter on inventait de nouveaux supplices. On compta dans Nicomédie, en une seule fois, plus de mille martyrs.

Après qu'eut été publié un édit particulier, par lequel devaient être jetés dans les prisons les chefs et les ministres de toutes les églises, ces lieux destinés aux scélérats furent bientôt tellement remplis d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs et d'exorcistes, qu'il n'y restait plus de place pour les criminels. Comme cet édit portait expressément que ceux qui refuseraient de sacrifier aux divinités de l'empire, fussent tourmentés par tous les supplices imaginables, on vit un nombre prodigieux d'évêques et d'ecclésiastiques, dans tout

l'empire, endurer avec le plus grand courage les plus affreux tourmens, et donner aux autres fidèles d'illustres exemples de la manière dont ils devaient combattre pour la vérité. Après eux, il n'y eut plus d'exception; et les persécuteurs, animés de l'esprit infernal, prirent de telles mesures pour le rétablissement de l'idolâtrie, qu'il sembla que tous les chrétiens dussent être enveloppés dans cette proscription, ou prendre part au culte des faux dieux. Les empereurs firent placer auprès des fontaines, dans les marchés et même dans toutes les rues, de petites idoles avec des factionnaires, qui forçaient tous ceux qui passaient à leur offrir de l'encens; de sorte qu'on ne pouvait ni vendre, ni acheter quoi que ce fût, ni même prendre de l'eau, sans sacrifier. Tout l'empire romain de l'orient à l'occident, si l'on excepte les Gaules, où régnait Constance Chlore, père de Constantin, se trouva dès-lors exposé à la fureur de Dioclétien, de Maximien et de Galère, qui, semblables aux bêtes féroces, déchiraient l'église de

toutes parts. Il est impossible de dire combien les ministres de leur cruauté mirent en usage de sortes de supplices pour tourmenter les innocens , afin de les rendre criminels , ou de compter le nombre des martyrs qui souffrirent dans toutes les provinces de l'empire.

Presque tout l'univers , dit Sulpice Sévère , fut témoin des glorieuses victoires des martyrs. On courait en foule à ces combats , et l'on recherchait une mort si précieuse , avec plus d'avidité même que l'ambition ne court après les dignités. Il semblait , dit un ancien auteur , que toute l'église se hâtât de quitter la terre pour aller au ciel. En un seul mois , dix-sept cents martyrs souffrirent la mort dans les diverses provinces de l'empire. La persécution s'étant répandue dans toute l'Afrique , n'épargna que ceux qui eurent le bonheur de s'y soustraire.

Dans quelques pays , on frappait les martyrs d'innombrables coups de fouet ; on les exposait ensuite à des léopards , des ours , des sangliers , que l'on irritait

avec le fer et le feu. Ces animaux se présentaient en poussant des cris furieux, et les martyrs les voyaient arriver avec la plus héroïque intrépidité. En d'autres lieux, on les déchirait avec des dents de fer, on leur faisait souffrir d'autres tortures non moins cruelles, puis on les brûlait. Les uns étaient jetés à la mer, et d'autres crucifiés. Ailleurs, au lieu d'ongles de fer, on se servait de morceaux de pots cassés, pour les déchirer par tout le corps, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. On attachait les femmes par un pied, et on les élevait ainsi en l'air avec des machines, de manière qu'elles demeurassent suspendues la tête en bas, et entièrement nues : spectacle aussi honteux que cruel. On liait quelquefois les hommes par les jambes aux grosses branches de deux arbres, qu'on avait rapprochées avec des machines; on les relâchait ensuite, et en reprenant leur situation naturelle, elles démembraient ces martyrs.

A plusieurs on coupait le nez, les oreilles et les mains, puis on mettait en

pièces le reste de leur corps. Dans quelques villes, on les faisait rôtir, pour qu'ils souffrissent plus long-temps. Dans d'autres, on leur enfonçait sous les ongles des roseaux pointus ; on leur versait sur le dos du plomb fondu. Plusieurs, à qui l'on avait crevé un œil et coupé le jarret gauche, étaient envoyés aux mines dans cette situation déplorable, pour y endurer un plus long martyre.

La puissance de la grâce divine paraissait visiblement dans tous ceux qui rendaient témoignage à Jésus-Christ au milieu de leurs tourmens ; mais il y en avait que l'on pouvait regarder comme ses chefs-d'œuvre. Des chambellans et des eunuques des empereurs ; un Vénustien , gouverneur de Toscane, qui avait fait une guerre cruelle aux Chrétiens ; un Boniface , qui s'était livré à toutes sortes de désordres ; une femme, nommée Afre , qui avait vécu dans une prostitution publique ; un Genès, comédien, qui avait tourné en ridicule sur le théâtre les mystères des Chrétiens ; des magiciens, coupables d'une infinité d'abominations ; de

telles gens, qui semblaient être les colonnes de l'idolâtrie, se convertissaient tout-à-coup, et leur changement était si entier, qu'ils souffraient les tourmens les plus affreux, avec une humilité et un courage dignes de l'admiration de tous les siècles.

---

#### CONDUITE DES CHRÉTIENS PENDANT LES PERSÉCUTIONS.

Quand on publiait un édit de persécution dans une province de l'empire, les évêques s'en donnaient aussitôt avis les uns aux autres, et s'exhortaient mutuellement à faire pénitence et à prier avec plus de ferveur. Plusieurs fidèles, selon les conseils de Jésus-Christ, prenaient alors la fuite. Les pasteurs et les prêtres se partageaient : les uns se retiraient ; les autres restaient pour secourir et encourager les fidèles. Ils prenaient tous les plus grandes précautions, parce que c'étaient eux qu'on recherchait avec

le plus de soin, et que leur perte pouvait causer la dispersion du troupeau. Quelques-uns changeaient de nom pour n'être pas reconnus; d'autres se rachetaient de la persécution avec de l'argent; mais s'ils achetaient des billets qui fissent croire qu'ils avaient obéi aux édits des empereurs, ils étaient mis au rang des apostats.

Les règles de l'église défendaient qu'on s'exposât de soi-même au martyre, et qu'on fît rien qui pût irriter les payens et donner plus de violence à la persécution. Quelques martyrs, poussés par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit, se présentaient sans être appelés; mais la maxime générale était de ne point tenter Dieu, et d'attendre patiemment que l'on fût pris et interrogé juridiquement sur la foi.

On pressait souvent les simples fidèles de dénoncer les évêques et les prêtres qui les instruisaient, les diacres qui les assistaient, et de livrer les Saintes-Écritures. Ce fut particulièrement pendant la persécution de Dioclétien, que les

payens s'attachèrent à la destruction des livres saints. Ils les recherchèrent avec le plus grand soin, et en brûlèrent autant qu'il leur fut possible d'en trouver; les chrétiens gardaient le secret à ce sujet, aussi religieusement que sur les mystères; ils ne nommaient jamais personne, disant que Dieu les avait assistés, et qu'ils portaient les Saintes-Écritures gravées dans leur cœur. Pendant qu'ils souffraient, les martyrs ne parlaient guère que pour louer Dieu et pour implorer son secours.

L'église avait un soin particulier des prisonniers. Les diacres les visitaient souvent pour leur donner tous les soulagemens nécessaires. Les autres fidèles allaient aussi les visiter et les encourager à souffrir. Ils baisaient leurs chaînes, pansaient leurs plaies, et leur apportaient des lits, des habits et des rafraîchissemens. Si un juge plus cruel que les autres les empêchait d'entrer dans les prisons, ils tâchaient de gagner par argent les gardes et les geôliers. Les mauvais traitemens ne les décourageaient

point; ils souffraient les injures et les coups, et demeuraient patiemment aux portes des prisons en attendant que l'occasion se présentât de satisfaire leur charité. Quand ils avaient pu entrer dans les prisons, ils les regardaient comme des temples consacrés par la présence des saints confesseurs. Ils y faisaient la prière, et les prêtres y célébraient le saint sacrifice, pour donner à ces illustres prisonniers la consolation de ne point sortir du monde sans la protection du corps et du sang de Jésus-Christ.

Si c'était un évêque ou un prêtre qui fût en prison, les fidèles s'y assemblaient pour y recevoir l'Eucharistie et l'emporter dans leurs maisons. Alors, on mettait tout en usage : des évêques, faute d'autel, consacraient sur les mains des diacres. Saint Lucien d'Antioche, étant attaché de telle sorte qu'il ne pouvait se mouvoir, consacra sur sa poitrine.

---

CROIX MIRACULEUSE APPARUE A CONSTANTIN. LE LABARUM. TRIOMPHE DU CHRISTIANISME.

Maxence, fils du tyran Maximien Hercule, avait déclaré la guerre à Constantin, son beau-frère, qui se trouvait dans les Gaules, devenues son partage par la mort de Constance Chlore, son père. Constantin se mit en marche vers l'Italie avec ses légions; passa les Alpes, et s'approcha de Rome avec toutes ses troupes, dans le dessein d'en venir à une bataille décisive. Comme ses forces étaient inférieures à celles de Maxence, il résolut d'implorer le secours du Dieu des Chrétiens, et le pria instamment de lui être favorable. Il le pria, quand après midi, le soleil commençant à baisser, et qu'il marchait au milieu des troupes, il vit dans le ciel une croix lumineuse avec cette inscription : *ce signe te fera vaincre*. Il fut extrêmement surpris de cette

vision, ainsi que son armée, qui vit la même chose. Long-temps après, il racontait cette merveille, et assurait avec serment l'avoir vue de ses yeux, en présence d'Eusèbe de Césarée, qui en a écrit l'histoire. Il désirait ardemment de savoir ce que signifiait cette vision. Dans la même nuit, pendant qu'il dormait, Jésus lui apparut avec le même signe, et lui ordonna d'en faire une représentation, dont il se servirait contre ses ennemis dans les combats. S'étant levé avant le jour, il déclara ce secret à ses amis; ensuite, il fit venir des orfèvres et des joailliers. S'étant assis au milieu d'eux, il leur expliqua la figure de l'enseigne qu'il voulait leur faire exécuter, et leur commanda d'y employer de l'or et des pierres précieuses.

Voici la forme de cette enseigne : une espèce de pique, revêtue d'or, avait une traverse qui en faisait une croix; à l'extrémité supérieure était attachée une couronne d'or et de pierreries qui enfermait le symbole du nom de Christ. A la traverse pendait un petit drapeau carré,

d'une étoffe très-précieuse, et au dessus duquel on voyait l'image de l'empereur et de ses enfans. Le nom de *labarum* fut donné à cette enseigne. Constantin en fit faire de semblables pour tous les corps de son armée. Lui-même portait la croix sur son casque, et les soldats sur leurs boucliers. Cinquante hommes des plus braves et des plus religieux de ses gardes, furent choisis pour porter le *Labarum* tour-à-tour.

Encouragé par la vision céleste qu'il avait eue, Constantin mit ses troupes en bataille, et marcha sur Rome. Maxence, qui s'y tenait enfermé, fit sortir les siennes, et l'on en vint aux mains. La victoire de Constantin fut complète; Maxence en prenant la fuite se noya dans le Tibre. Le vainqueur entra triomphant dans Rome, où, de concert avec Licinius, son beau-frère, il publia un édit en faveur des chrétiens.

Ce fut ainsi que l'an 313 de Jésus-Christ, le christianisme, si long-temps persécuté, commença à devenir la religion de l'empire en devenant celle de

l'empereur. Les Chrétiens, transportés de joie et d'admiration, en croyaient à peine leurs propres yeux, lorsqu'ils voyaient le signe auguste de la rédemption, cette croix, naguères si abhorrée des empereurs, représentée sur les enseignes de l'empire; les exilés rappelés, les biens confisqués rendus à leurs anciens maîtres; les églises ruinées, rebâties plus belles et plus commodes qu'auparavant, et de nouvelles, construites avec une plus grande magnificence. Les dédicaces de ces temples étaient des fêtes solennelles; les évêques s'assemblaient en grand nombre; les peuples y accouraient en foule; et les parens et amis qui s'y rencontraient, après une longue séparation, offraient par les transports de leur amitié et de leur joie le spectacle le plus attendrissant, même pour les payens, qui en étaient témoins.

---

ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION. INVENTION  
DE LA SAINTE-CROIX.

Les persécuteurs avaient fait tous leurs efforts pour abolir la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Après avoir comblé la grotte du Saint-Sépulcre, ils avaient élevé au-dessus une terrasse, sur laquelle ils avaient bâti un temple de Vénus, afin que les chrétiens parussent adorer cette impudique divinité, lorsqu'ils viendraient en ce lieu offrir leurs adorations à Jésus-Christ. Constantin fit abattre ce temple, ordonna d'élever à sa place une église magnifique, et écrivit à l'évêque Macaire, pour lui recommander de veiller à ce que cet édifice surpassât en beauté, non seulement les autres églises, mais encore tous ceux des autres villes.

Sainte Hélène, mère de ce prince, laquelle était alors âgée de quatre-vingts ans, et qui depuis plusieurs années vi-

vait dans l'exercice des œuvres de charité, voulut se charger de l'exécution de ce grand ouvrage. Son fils lui avait fait connaître la religion chrétienne, et lui avait donné le titre d'*Augusta*. Elle disposait de ses trésors, mais c'était pour répandre d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, et de ceux qui avaient le plus souffert pendant la persécution. En traversant les provinces d'Orient, elle fit des largesses incroyables à tous les chrétiens, et combla d'honneurs principalement les fidèles qui avaient souffert pour la religion.

Dès son arrivée à Jérusalem, elle fit abattre le temple et l'idole de Vénus. Après qu'on eut enlevé les terres et creusé profondément, on découvrit le Saint Sépulcre, et trois croix enterrées dans le voisinage. On ne savait laquelle était celle du Sauveur, parce que l'inscription qui y avait été mise, et les clous qui avaient percé les pieds et les mains de Jésus-Christ, étaient séparés des croix. Afin de connaître celle qui avait servi d'instrument au salut des hommes, l'évêque

Macaire conseilla à l'impératrice de les faire porter toutes trois chez une dame de la ville, qui était dangereusement malade. Ce conseil fut suivi; on les fit toucher à cette femme, en prononçant des prières; et quand on lui eut appliqué la dernière, elle fut complètement guérie. On assure, dit l'historien Sozomène, qu'un corps mort, à qui on l'appliqua, ressuscita au même instant. Saint Paulin et Sulpicc-Sévère ne parlent que de ce dernier miracle.

Hélène envoya à l'empereur son fils, une partie considérable de la croix avec les clous. Constantin fit mettre à son casque une partie de ces clous, et l'autre au frein de son cheval, comme une sauve garde dans les combats (1); l'autre partie de la vraie croix fut laissée à Jérusalem et placée dans une châsse d'argent. On la montrait tous les ans le vendredi saint; l'évêque après l'avoir a-

---

(1) On peut lire dans la *Vie de saint Charles Borromée* quelques détails sur un de ces clous.

dorée le premier , l'exposait ensuite à l'adoration du peuple.

L'église du saint sépulcre fut achevée au bout de six ans. Constantin en fit aussi bâtir une magnifique sur la montagne des oliviers, à l'endroit où Jésus-Christ était monté au ciel ; et une autre à Béthléem, pour honorer la grotte sanctifiée par sa naissance ; ces édifices furent enrichis de dons précieux et d'un grand nombre de vases d'or et d'argent. Hélène fit en Palestine un long séjour pendant lequel, elle donna de grandes preuves de sa piété, et rendit de grands honneurs aux vierges consacrées à Dieu ; un jour elle les rassembla toutes, et leur donna un repas où elle voulut elle-même les servir. Cette pieuse princesse vint mourir à Rome, en 528, entre les bras de Constantin son fils.

---

CONCILE GÉNÉRAL DE NICÉE. CARACTÈRE DES  
PRINCIPAUX ÉVÊQUES QUI S'Y RENDIRENT.  
RESPECT DE CONSTANTIN POUR LES PÈRES  
DE CE CONCILE.

Les conciles généraux sont comme les états de toute l'église. C'est là que les évêques, successeurs des apôtres, s'assemblent sous la présidence de celui de Rome, qui est le successeur de Saint Pierre, ou sous celle des légats qu'il a nommés pour le représenter. Le maintien de la pureté des dogmes et de la morale du christianisme, la condamnation des hérésies, des règlements relatifs à la discipline générale de l'église catholique, tels sont les grands objets sur lesquels ces saintes assemblées délibèrent et pronoucent, avec l'assistance du Saint-Esprit.

Depuis le concile de Jérusalem où se trouvèrent quelques apôtres et quelques prêtres, qui représentaient dans leurs

personnes l'église naissante, il avait été impossible aux évêques de s'assembler en assez grand nombre pour former un concile général, et ce ne fut que sous Constantin, qu'à l'occasion des erreurs d'un prêtre d'Alexandrie, nommé Arius qui niait la divinité de Jésus-Christ, ils purent se réunir à Nicée en assez grand nombre pour représenter toute la catholicité.

Constantin venait de réunir tout l'empire sous son sceptre, par la défaite de son collègue Licinius, qui s'était fait persécuteur des chrétiens; voulant rendre la paix à l'église, troublée par l'hérésie d'Arius, il convoqua dans la ville de Nicée en Bithynie, voisine de celle de Nicomédie, où il résidait depuis qu'il avait quitté Rome, un concile œcuménique des évêques de tous les pays soumis à sa vaste domination; il leur envoya à tous des lettres respectueuses, pour les inviter à s'y rendre le plutôt possible, et leur fournit les moyens nécessaires pour faire leur voyage avec toutes les commodités possibles.

Ces évêques se trouvèrent rassemblés au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres, les diacres, et autres ecclésiastiques des ordres inférieurs; plusieurs s'étaient distingués par l'éminence de leurs vertus, et portaient encore sur leur corps de glorieuses marques du témoignage qu'ils avaient rendu à Jésus-Christ pendant la persécution. Osius, évêque de Cordoue, âgé de cent ans, présidait cette auguste assemblée, en qualité de légat du pape saint Sylvestre, que son grand âge avait empêché de s'y rendre.

Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, était accompagné du diacre Athanase, encore jeune, qui lui fut d'un grand secours: il y avait encore deux évêques d'Égypte, fort célèbres, Potamon d'Héraclée sur le Nil et Paphnuce de la Haute-Thébaïde. Celui-ci avait eu pendant la persécution, l'œil droit crevé, et le jarret gauche coupé; pendant la tenue du concile, l'empereur le faisait souvent venir dans son palais, l'embrassait, et lui baisait l'œil qu'il avait perdu pour la foi.

Spyridion, évêque de Trimithonte dans l'île de Chypre, n'était pas moins admirable; il gardait des moutons tout évêque qu'il était; comme son diocèse était petit, et son peuple fort pauvre, il travaillait pour vivre, sans négliger le moindre de ses devoirs de pasteur.

Saint Jacques, évêque de Nisibe, ne se nourrissait que de fruits sauvages; sa tunique et son manteau étaient d'un poil de chèvre très-rude; il vécut à Nicée avec la même austérité, à laquelle il ajoutait le soin des pauvres, la prédication et d'autres devoirs de l'épiscopat.

Avant le jour de la séance publique, les évêques tinrent des conférences particulières. Arius qui y fut appelé, exposa toutes ses erreurs. Le jour de cette séance étant arrivé, tous les pères se rendirent dans la plus grande salle du palais impérial. Constantin entra après tous les autres, les yeux baissés, et marchant avec une modeste lenteur, et ne s'assit qu'après que les évêques l'en eurent prié par un signe. L'évêque qui était à sa droite prononça un petit discours,

dans lequel il lui adressa la parole et rendit à Dieu, pour lui, de touchantes actions de grâces; Constantin lui répondit avec beaucoup de modestie, et témoigna aux évêques la joie qu'il éprouvait de les voir tous rassemblés, ainsi que son désir de les voir tous réunis dans la même doctrine.

Ce prince voulut que ces prélats délibérassent en toute liberté, sur les questions qui intéressaient la foi; les pères commencèrent par examiner la doctrine d'Arius: on l'entendit lui-même, et il répéta ses blasphêmes en présence de l'empereur; le concile après avoir témoigné l'horreur qu'il en éprouvait, voulut établir la doctrine de l'église; il commença donc par déclarer que Jésus-Christ est vrai fils de Dieu, égal à son père, sa vertu, son image, subsistant en lui, enfin vrai Dieu. Comme les partisans d'Arius trouvaient toujours, par leurs subtilités, moyen de détourner ces expressions de leur vrai sens, le concile ne trouva pas de terme plus propre à exprimer l'unité indivisible de nature, que le mot *con-*

*substantiel*; quand on en fut convenu, ainsi que des autres qui exprimaient la foi catholique, Osius en dressa la solennelle profession, si connue sous le nom de *symbole du concile de Nicée*; tous les évêques, à l'exception d'un petit nombre d'Ariens, l'approuvèrent et y souscrivirent.

Quand le concile eut terminé ses travaux, Constantin voulut traiter magnifiquement les évêques avant leur départ; ce festin fut pour eux un spectacle aussi agréable que nouveau, ils croyaient voir plutôt un songe qu'une vérité. Après qu'ils se furent levés de table, l'empereur leur fit à tous de superbes présents, à proportion de leur dignité; quand ils furent sur le point de retourner à leurs églises, il leur parla pour prendre congé d'eux, les exhorter à la paix, à l'union, et se recommander à leurs prières.

---

FERMETÉ DE SAINT AMBROISE A L'ÉGARD DE  
L'EMPEREUR THÉODOSE. SOUMISSION ET PÉ-  
NITENCE DE CE PRINCE.

La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui perdit la vie dans cette sédition. Théodose prit la résolution d'en punir les habitans d'une manière éclatante; avant que Saint Ambroise, archevêque de Milan, fût informé de son dessein, sept mille personnes périrent dans le massacre qu'il ordonna. Quelque temps après cette horrible boucherie, il sort de son palais pour se rendre à l'église; Ambroise, informé de son approche, se hâte d'aller au-devant de lui, et lorsque ce prince est arrivé à la porte de la maison de Dieu, « Arrêtez-vous, lui crie-t-il, seigneur; gardez-vous d'entrer; il semble que vous ne comprenez pas toute l'étendue de votre crime; peut-être l'éclat de votre dignité vous éblouit, et vous dérobe la vue de

vos faiblesses; sachez que vous êtes un homme comme les autres. Comment osez-vous entrer dans le temple du Dieu que vous avez offensé? Oseriez-vous donc étendre vos mains teintes du sang d'un si grand nombre d'innocens, pour recevoir le corps de Jésus-Christ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable dans une bouche qui a ordonné tant de meurtres injustes? retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez commis.—Je reconnais mon crime, répondit l'empereur, en baissant les yeux; mais j'espère que Dieu me le pardonnera comme à David.—Puisque vous l'avez imité dans son péché, répliqua Ambroise, imitez-le dans sa pénitence.»

Théodose, au lieu d'insister, se retira dans son palais, les larmes aux yeux, et y demeura huit jours, éloigné des sacrements de l'église, et livré aux pratiques austères de la pénitence; le jour de la Nativité de Jésus-Christ, pénétré de douleur de ne point participer à la joie des fidèles, dans cette solennité, il se

leva de grand matin. Rufin, un des principaux officiers de son palais, touché de compassion pour son état, se chargea d'aller trouver Ambroise et de le prier d'user d'indulgence envers lui, en abrégant le temps de sa pénitence. « Il ne vous convient guère, dit le saint évêque à cet officier, de vous rendre le médiateur de l'absolution d'un crime, dont vous êtes le premier auteur, par vos funestes conseils. » Rufin, après bien des instances inutiles, « Eh bien ! dit-il, l'empereur va se présenter.—Je vous déclare, Rufin, reprend l'évêque, que je l'empêcherai d'entrer; s'il veut changer sa puissance en tyrannie, je me laisserai égorger avec beaucoup de joie. »

Théodose était déjà arrivé au milieu de la place de Milan, lorsque Rufin l'avertit de la résolution d'Ambroise, et lui conseilla de retourner à son palais. « Non, dit le prince, j'irai à l'église et je recevrai l'humiliation que je mérite. » Ambroise s'étant avancé vers lui, lui parla avec une magnanimité qui pénétra son cœur; à la généreuse liberté de ce grand pré-

lat, Théodose n'opposa qu'une profonde humilité. Après avoir été soumis hors de l'église à la pénitence publique, et avoir reçu ensuite l'absolution, il reçut la permission d'assister dans le temple à la célébration des offices divins; il s'était dépouillé de ses habits impériaux, et prosterné sur le pavé, en disant comme le psalmiste : *ma bouche est collée à la terre; rendez-moi la vie selon vos promesses.*

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer ici, ou de l'héroïque fermeté de Saint Ambroise, ou de la parfaite docilité de Théodose. Voilà donc les sublimes vertus que le christianisme inspirait aux chefs de l'église chrétienne et aux maîtres du monde, et dont le paganisme n'avait jamais montré la plus légère apparence! Quel prêtre des faux dieux eût osé parler, comme saint Ambroise, à un empereur, et quel empereur avant Constantin eût supporté ce langage? bassesse, servilité d'un côté, orgueil de l'autre, telles étaient les qualités qui distinguaient les pontifes et les empereurs payens.

\*

---

**CHARITÉ DE SAINT MARTIN.**

Ce grand saint, fils d'un officier, fut obligé de servir à l'âge de quinze ans dans les troupes romaines. Il tint une conduite admirable dans cette profession; chaque jour il donnait aux pauvres ce qui lui restait de sa paie, après avoir pris ce qui lui était absolument nécessaire. N'ayant un jour que ses armes et un simple habit de soldat, quoiqu'il fît un froid rigoureux, il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre tout nu. Il prend aussitôt son épée, coupe sa casaque, en donne la moitié à ce pauvre, et s'expose aux moqueries de ses camarades en paraissant devant eux avec l'autre moitié; la nuit suivante il vit en songe Jésus-Christ, revêtu de la moitié qu'il avait donnée au pauvre.

---

MONASTÈRES D'ÉGYPTE. VILLE D'OXYRINQUE.  
NOMBRE DES SOLITAIRES.

Il y avait, au quatrième siècle, des monastères dans toutes les parties de l'Égypte. Les plus anciens étaient dans la Thébaïde, vers le fond de la mer Rouge. Là était le mont Colzim, où mourut saint Antoine, et le mont Pisper qu'il avait aussi habité, et où demeurèrent la plupart de ses disciples, dont le nombre allait jusqu'à cinq mille. Il y avait un monastère de l'autre côté du Nil, près de la ville d'Hermopolis, où vivaient cinq cents moines, sous la conduite de saint Apollonius. Saint Isidore gouvernait aussi dans la Thébaïde une communauté de mille moines, qui gardaient une clôture très-exacte. Au-dedans de leur enclos, il y avait des puits, des jardins, et tout ce qui leur était nécessaire. Personne n'y entrait, que pour y passer tout le temps de sa vie. Un vieillard gardait la porte pour

répondre aux étrangers, et exercer l'hospitalité à leur égard. Près d'Antinopolis, il y avait environ deux mille solitaires, dont quelques-uns vivaient dans des cavernes.

Mais la grande merveille de la Basse-Thébaïde, était la ville d'Oxyrinque. Le nombre des moines y surpassait celui des autres habitans. Les édifices publics et les temples des faux dieux avaient été changés en monastères. Les moines logeaient jusque sur les portes et dans les tours. Il y avait douze églises pour les assemblées du peuple, sans compter les oratoires des monastères. Tous les habitans de cette ville, qui était grande et peuplée, étaient chrétiens catholiques. Elle renfermait vingt mille vierges et dix mille moines. De tous côtés y retentissaient, jour et nuit, les louanges de Dieu. Les magistrats avaient placé des sentinelles aux portes pour découvrir les étrangers et les pauvres, et l'on se disputait à qui les retiendrait le premier pour les loger et les nourrir.

Un monastère comprenait trente ou

quarante maisons, dont trois ou quatre réunies formaient une tribu dont les membres allaient ensemble au travail, ou servaient la même semaine. Chaque maison contenait trente ou quarante frères d'un même métier, et plusieurs cellules où ils logeaient trois à trois. Ils mangeaient dans un réfectoire commun. Chacune de ces maisons était marquée d'une lettre de l'alphabet, que les moines portaient sur leur capuce.

Dans une ville de la Haute-Thébaïde, il y avait un monastère de femmes, au nombre de plus de cent, très-renommées pour leurs vertus. Elles ne buvaient point de vin, ne mangeaient point de fruits, et jeûnaient souvent deux ou trois jours de la semaine. Un cilice les couvrait de la tête aux pieds : elles travaillaient tant qu'elles pouvaient, n'usaient d'aucun remède dans leurs maladies, et gardaient une rigoureuse clôture. La veuve d'un homme de grande qualité, nommée Euphrasie, leur ayant offert vingt ou trente livres d'or de revenu, la supérieure les refusa, et accepta seulement de l'huile

pour les lampes, et des parfums pour l'oratoire.

Près d'Antinoüs, il y avait douze monastères de femmes. Un, entre autres, était gouverné par une abbesse qui pratiquait depuis quatre-vingts ans, les austères devoirs de la vie monastique. Elle avait avec elle soixante jeunes vierges, qui lui étaient tendrement attachées, et recevaient d'elle de solides instructions. Elles sortaient le dimanche pour aller recevoir la communion à l'église; mais une d'entre elles, nommée Taor, dont les austérités n'avaient pu effacer la beauté, demeurait toujours dans le monastère, où elle travaillait couverte de haillons.

Dans l'Égypte, proprement dite, près d'Arsinoé, l'abbé Sérapion gouvernait environ dix mille moines. Cinquante monastères, dans le désert de Nitrie, en renfermaient cinq mille, qui avaient huit prêtres, dont un seul exerçait les fonctions du sacerdoce, dans une église qui leur était commune. Près de là, était le monastère de Celles, et le mont de Phermé, habité par cinq cents moines; le mo-

nastère de Scété, où vécurent les deux Macaires et saint Arsène. Dans les environs d'Alexandrie, il y avait près de deux mille moines en différens monastères. A Canope, à Peluse, et dans quelques autres endroits, le nombre de ces solitaires était plus ou moins considérable. Dans toute l'Égypte, celui des hommes s'élevait à soixante-seize mille, et celui des religieuses, à plus de vingt-sept mille, sans compter les monastères dont le nombre n'est pas mentionné.

---

#### MANIÈRE DE VIVRE DES SOLITAIRES.

Cassien qui visitait les moines à la fin du quatrième siècle, et fit chez eux un long séjour, nous a laissé des relations par lesquelles nous connaissons la vie toute céleste qu'ils menaient dans leurs déserts. Nous apprenons de lui que leur vêtement consistait dans une tunique de lin, qui ne descendait qu'au-dessous des genoux, et dont les manches ne passaient

pas les coudes, afin de leur laisser plus de liberté pour le travail : comme elle était large, ils l'arrêtaient par une ceinture. Un capuce, qui se terminait au haut des épaules, ne les quittait ni le jour ni la nuit; ils marchaient un bâton à la main, et pour l'ordinaire nu-pieds, excepté dans les grands froids. Ils portaient sur leur tunique un manteau de lin qui couvrait le cou et les épaules, et par-dessus une peau de mouton. Le pain et l'eau composaient toute leur nourriture; mais dans les grandes solennités, ils ajoutaient quelques prunes et quelques olives.

Ils s'assemblaient le soir et la nuit, pour prier; après avoir récité douze psaumes, ils faisaient une lecture de l'Ancien Testament et une autre du Nouveau. Après chaque psaume, ils priaient debout, les bras étendus, se prosternaient, et se relevaient bientôt, de peur de s'endormir. Une seule voix se faisait entendre, et c'était celle du moine qui prononçait le psaume, ou du prêtre qui faisait la prière. Celui qui chantait, se tenait debout; tous les autres étaient assis sur des sièges fort bas

parce que leurs jeûnes et leur travail continuel ne leur permettaient pas de rester sur leurs jambes. Ils partageaient les longs psaumes, ne cherchant pas à en dire beaucoup et promptement, mais à y donner une grande attention.

On ne voyait, dans leurs cellules, d'autres meubles qu'une natte sur laquelle ils s'étendaient pour dormir, et pour oreiller, un paquet de grosses feuilles de la plante nommée *papyrus*. Ce paquet leur servait aussi de siège pendant le jour. Ils travaillaient et priaient sans cesse dans leurs cellules. Afin que le travail fût compatible avec la prière, ils choisissaient des ouvrages qu'ils pussent exécuter facilement et sans se déranger, comme de fabriquer des nattes et des corbeilles. Ils ne voulaient rien recevoir de personne pour leur subsistance. Au contraire, leur travail les mettait en état d'exercer l'hospitalité envers ceux qui venaient les visiter, et d'envoyer de grandes aumônes, dans les lieux stériles de la Libye, et même dans les villes pour secourir les prisonniers.

---

SOLITAIRES LES PLUS CÉLÈBRES.  
RÉFLEXIONS.

Entre les plus illustres habitans des déserts, nous comptons saint Antoine, Macaire, saint Amon, saint Pacôme, saint Hilarion, les deux saints Macaires, saint Jean, prophète, saint Julien-Sabas, et saint Arsène.

Saint Antoine, l'un des fondateurs de la vie cénobitique, naquit, dans le troisième siècle, de parens nobles et riches qui lui donnèrent une excellente éducation chrétienne. A l'âge de dix-huit ans, il se retira dans le désert, pour ne s'occuper que de son salut. Le travail de ses mains lui fournit les moyens de subsister et d'assister les pauvres. Il priaient continuellement, et donnait une si grande attention à la lecture des livres saints, que dans la suite, sa mémoire le dispensa de s'en servir. Après avoir passé plus de vingt ans dans une caverne, il en sortit comme d'un

sanctuaire où il s'était consacré à Dieu, pour assembler des disciples en si grand nombre, que bientôt les déserts furent couverts de monastères, qui, nuit et jour, retentissaient des cantiques sacrés.

Constantin et ses enfans lui écrivirent des lettres respectueuses, et lui témoignèrent un grand désir de recevoir les siennes. Peu touché de cet honneur, il dit à ses disciples : « Mes enfans, ne vous étonnez pas si un empereur, qui n'est qu'un homme mortel, m'écrit des lettres; mais étonnez-vous de ce que Dieu a daigné nous parler par son propre fils. » La réponse qu'il fit à ces princes ne renfermait que des conseils relatifs à leur salut.

Sachant que sa fin était proche, il alla rendre visite à ses frères dans leurs différens monastères. Après leur avoir donné de charitables avis, et dit le dernier adieu, il s'en retourna sur la montagne, où étant tombé malade peu de temps après, il rendit l'esprit avec une joie qui paraissait encore sur son visage après sa mort. Il était âgé de cent cinq ans, et en avait passé plus de quatre - vingts dans

l'exercice des plus rigoureuses pratiques de la pénitence.

Macaire, qu'il ne faut pas confondre avec deux autres solitaires de ce nom, fut abbé du mont Pisper, où avait demeuré saint Antoine. Cinq mille solitaires vivaient sous sa conduite.

Saint Amon se maria à l'âge de vingt-deux ans, convertit sa femme le jour de ses noces, la laissa dans sa maison, où elle assembla un grand nombre de vierges, et se retira sur la montagne de Nitrie, où il eut un grand nombre de disciples. Il contribua beaucoup aux progrès de l'état monastique en Égypte.

Pacôme naquit à la fin du troisième siècle, dans la Haute-Thébaïde, de parens idolâtres. Soldat à l'âge de vingt ans, il fut conduit à Thèbes, où il eut le bonheur d'être logé dans une maison habitée par des Chrétiens. Gagné par leur charité et leurs autres vertus, il résolut d'embrasser leur religion. Après avoir obtenu son congé, il retourna dans son pays, et y reçut le baptême. Devenu chrétien, il

alla trouver un solitaire, nommé Palémon, s'associa avec lui pour la vie pénitente qu'il menait, et tous deux passèrent ensuite à Tabenne. Ils demeurèrent seuls quelques années dans ce lieu, avec un frère de Pacôme, qui s'était rendu auprès d'eux. Pacôme passa quinze années entières sans se coucher. Il ne dormait jamais qu'assis sur une pierre, et sans s'appuyer contre la muraille. Lorsqu'il eut assemblé un certain nombre de disciples, il leur prescrivit le jeûne et le travail des mains, à chacun selon ses forces. Il leur donnait l'exemple par la pratique des austérités. Quoiqu'il fût chargé du soin de tout le monastère, il servait à table, travaillait au jardin, répondait aux étrangers, et assistait les malades sans prendre aucun repos. Sa communauté étant devenue très-nombreuse, il se vit obligé de bâtir plusieurs monastères en divers lieux, et leur donna des supérieurs, formés par lui-même à la piété, et comme lui remplis de l'esprit de Dieu. Voyant dans son voisinage de pauvres gens occu-

pés à faire paître du bétail, il les rassemblait à de certaines heures, pour leur lire la Sainte-Ecriture.

Saint Athanase, évêque d'Alexandrie, étant venu visiter les églises de la Haute-Thébaïde, se rendit à Tabenne pour y voir notre solitaire, qu'il regardait comme un des plus grands serviteurs de Dieu. Pacôme, ayant appris l'arrivée de cet illustre défenseur de la foi contre l'hérésie d'Arius, se hâta d'aller au devant de lui avec tous ses moines, qui chantaient des hymnes et des psaumes; mais il se tint confondu dans la foule, de peur d'être remarqué par le saint prélat. Il mourut vers le milieu du quatrième siècle, d'une maladie contagieuse, qui avait affligé tous les monastères de sa congrégation.

Les parens de Saint-Hilarion étaient payens. Il embrassa le christianisme à l'âge de douze ans. Il était né près de Gaza en Palestine, vers la fin du 3<sup>e</sup> siècle; il n'avait que quinze ans lorsqu'il alla se mettre au nombre des disciples de saint Antoine. Il fut le premier qui

forma des solitaires dans la Palestine et la Syrie. Après la mort de son père et de sa mère, il distribua tout son bien aux pauvres, et se retira dans la vaste solitude qui s'étend entre Gaza et l'Égypte. Il passait quelquefois trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture. Un seul habit d'une étoffe commune le défendait des ardeurs du soleil et des injures de l'air. Depuis sa seizième année jusqu'à sa vingtième, il vécut dans une cabane couverte de joncs et d'épines. Il se construisit ensuite une petite cellule plus basse que sa taille, mais un peu plus longue. Il s'y appliquait à connaître le sens des divines écritures, qu'il avait apprises par cœur.

Hilarion passa vingt-deux ans dans cette solitude, pendant lesquels il eut un grand nombre de disciples. On vit bientôt la Palestine se couvrir de monastères. Comme la multitude de ceux qui se rendaient auprès de lui, troublait sa solitude, il partit avec quarante solitaires pour la montagne de saint Antoine, d'où il s'enfonça dans le désert. Au bout de

trois ans, pour éviter les honneurs qui poursuivaient sa vertu, il résolut de passer dans l'Oasis. Comme on le poursuivait partout, il s'embarqua pour l'île de Chypre, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Avant de mourir, il s'excitait à la confiance en Dieu, par ces paroles : « Sors, mon âme ; tu as eu le bonheur de servir Jésus - Christ pendant près de soixante-dix ans, pourquoi crains-tu la mort ? »

Saint Macaire d'Alexandrie naquit au commencement du quatrième siècle. Après avoir connu les dangers du monde, il alla se mettre en sûreté dans le voisinage de la montagne de Nitrie, dans un lieu nommé le désert des Cellules; ayant été ordonné prêtre dans la suite, il se trouva chargé de la conduite de la multitude des solitaires; ce qui ne l'empêcha point de se livrer à ses austérités accoutumées.

Ce Macaire était ami de saint Macaire d'Égypte, en qui l'on vit les mêmes vertus et les mêmes dons extraordinaires, et qui fut aussi contraint de se laisser

élever au sacerdoce, pour le bien spirituel des nombreux solitaires qui s'étaient mis sous sa conduite.

Ces deux saints solitaires eurent le bonheur de souffrir pour la foi dans la persécution des ariens, sous l'empire de Valens. Après être parvenus à une extrême vieillesse, ils s'endormirent dans le seigneur.

Saint Jean, prophète, naquit de parens fort pauvres, au commencement du quatrième siècle. A l'âge de vingt-cinq ans, il se retira dans la solitude, et y demeura environ douze ans, sous la conduite d'un solitaire expérimenté dans les voies du salut. Après sa mort, il parcourut pendant cinq ans différens monastères pour s'instruire à fond de la discipline monastique, et se retira ensuite seul, sur une montagne à une lieue de la ville de Lycople, dans la Thébaïde. Il y choisit l'endroit de l'accès le plus difficile, et y creusa trois grottes enfermées dans un même enclos, dont il ferma exactement l'entrée, afin que personne ne pût y aborder. Malgré toutes ses précautions, il fut

bientôt connu; on vint de tous les environs, et même des pays les plus éloignés, pour le voir et se recommander à ses prières; mais il ne se montrait que le samedi et le dimanche, et les hommes seuls pouvaient le voir. Alors, il s'approchait d'une petite fenêtre, d'où il instruisait ceux qui étaient venus le visiter. Lorsqu'il avait répondu aux questions qu'on lui avait adressées, il retournait à la prière. A cette sainte pratique il joignait une abstinence rigoureuse, il ne mangeait que le soir, et toujours fort peu.

Après qu'il eut passé trente ans dans cette vie admirable, Dieu lui accorda le don de prophétie. Dans ses vingt dernières années, il découvrait à ceux qui l'allaient voir les plus secrets mouvemens de leur cœur. Outre le don de prophétie, il avait aussi celui de guérir les maladies les plus incurables. Il mourut dans une extrême vieillesse, à la fin du quatrième siècle.

Saint Julien Sabas, solitaire des environs d'Edesse en Mésopotamie, était, au jugement de saint Jérôme, un des plus

parfaits modèles de l'état monastique. Une petite caverne fort humide lui servit d'abord de retraite. Il n'y mangeait qu'une fois la semaine du pain de millet avec du sel et un peu d'eau. Cette nourriture lui causa en peu de temps une telle maigreur, qu'il ressemblait à un véritable squelette. Sa réputation lui attira un grand nombre de disciples, dont l'occupation était d'aller dans le désert deux à deux ; pendant que l'un priait prosterné contre terre, l'autre récitait debout les saints cantiques de l'Écriture.

S'étant rendu au mont Sinaï pour y être inconnu, il y bâtit une église, et ne revint à sa retraite que long-temps après. Outre le don de guérir les malades, Dieu lui avait aussi accordé celui de prédire l'avenir. Il connut, par une révélation divine, la mort de Julien-l'Apostat, le jour même que cet empereur fut tué à plus de vingt journées de son monastère.

Il quitta sa retraite à la prière des orthodoxes pour venir à Antioche confondre les ariens, qui se vantaient de l'avoir dans leur parti. Lorsqu'il entra

dans les villes qui étaient sur sa route, il y avait pour le voir un concours plus nombreux que pour l'entrée des princes. Après avoir confondu les ariens, il rejoignit ses disciples et vécut encore assez long-temps avec eux.

Saint Arsène était d'une haute naissance, et fut instruit dans toutes les sciences humaines. L'empereur Théodose avait pour lui tant d'estime, qu'il le choisit pour lever des fonts baptismaux ses deux fils Arcadius et Honorius, et veiller à leur éducation. A l'âge de quarante ans il quitta le monde pour aller s'en-sevelir dans le désert de Scété. Il ne se distingua entre les solitaires que par ses vertus. Ses habits étaient très-pauvres. Il ne s'occupait qu'à fabriquer des nattes de palmier. Il travaillait assis, ayant un mouchoir dans son sein pour essuyer les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux. Il ne changeait qu'une fois par an l'eau où il trempait ses feuilles, se contentant d'en ajouter de nouvelle de temps en temps. « Pourquoi ne changez-vous pas cette eau puante? » lui deman-

dèrent un jour les anciens du monastère. — Je dois, répondit-il, souffrir cette mauvaise odeur, à cause des parfums dont j'ai usé dans le monde. » Quand la nature le forçait au sommeil, « Viens donc, lui disait-il, méchant serviteur. » Après en avoir pris un peu, il se relevait promptement. Il vécut ainsi jusqu'à sa quatre-vingt-quinzième année.

Comme il consultait lui-même un jour sur son intérieur un vieillard d'une grande simplicité, mais d'une éminente sainteté : « Père Arsène, lui dit un solitaire, pourquoi consultez-vous cet homme grossier, vous qui avez tant lu et tant étudié? — J'ai appris, répondit-il, il est vrai, beaucoup de choses, mais j'ignore encore l'alphabet de ce vieillard. »

Ces hommes si édifiants, qui peuplaient les déserts, marchent à la suite des martyrs; mais au lieu d'un supplice de quelques heures, de quelques jours ou de quelques mois, ils portaient constamment leur croix pendant cinquante ou soixante années. Quelle gloire pour le christianisme, d'avoir produit des justes

si parfaits et en si grand nombre! Ne dirait-on pas qu'ils étaient d'une autre nature que celle des autres hommes? Ensevelis tout vivans dans des cavernes et d'affreuses solitudes, ils ne trouvaient leurs délices que dans la contemplation des grandeurs et des bienfaits de Dieu; ils ne s'occupaient que de le prier, que de purifier leur âme, en mortifiant leur corps par les plus rigoureuses austerités. Après s'être retirés du monde pour n'avoir de communication qu'avec Dieu, ils évitaient encore avec soin tout ce qui pouvait les amuser et les distraire, comme les beaux paysages et les demeures dont leurs sens pouvaient être flattés. Ils avaient sans cesse devant les yeux le but auquel ils devaient atteindre, savoir un parfait détachement des richesses, des honneurs et des plaisirs. Ils combattaient l'avarice par leur extrême pauvreté et par leur exactitude à distribuer aux pauvres ce qui leur restait chaque jour du prix de leur travail, en sus de leurs besoins. Ces aumônes étaient si abondantes, que saint Augustin nous apprend, dans un

de ses ouvrages, qu'on en chargeait des vaisseaux.

---

#### SAINTE PAULE ET SA FAMILLE.

Sainte Paule était d'une des plus illustres maisons de Rome. Sa mère comptait parmi ses ancêtres les Scipions et les Gracques. Elle eut quatre filles : Blésilla, qui resta veuve à vingt ans, étudia l'Écriture-Sainte sous saint Jérôme, et mourut fort jeune; Pauline, qui épousa Pamachus, de l'ancienne famille consulaire Furia, et mourut avant lui; Eustoquie, qui embrassa l'état de virginité et ne quitta jamais sa mère; Rufine, qui fut mariée à Alethius, du rang des Clarissimes; enfin un fils, nommé Toxatius comme son père, qui convertit son beau-père Albin, prêtre des idoles.

Paule, accompagnée de sa fille Eustoquie, quitta Rome pour aller visiter les monastères les plus célèbres de l'Orient. Montée sur un âne, elle traversa la Syrie

et vint à Sidon. A Sarepta, elle entra dans la petite tour d'Elie; à Césarée, elle visita la maison du centenier Corneille, dont on avait fait une église. Le gouverneur de la Palestine, qui connaissait sa famille, envoya des officiers pour lui préparer un logement digne de sa naissance, mais elle le refusa, et voulut loger dans une pauvre cellule. Elle visita tous les saints lieux avec une piété si tendre et si active, qu'elle ne pouvait quitter les uns que par l'empressement de voir les autres. Prosternée devant la croix de Jésus-Christ, elle l'y adorait comme si elle l'y eût vu encore attaché. En entrant dans le saint sépulcre, elle baisa la pierre sur laquelle l'ange s'était assis, et surtout le lieu où le corps du sauveur avait été mis. Au mont de Sion, on lui montra la colonne à laquelle il avait été attaché pendant sa flagellation; elle était encore teinte de sang, et soutenait la galerie d'une église. On la mena dans le cénacle où, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres.

Après avoir distribué dans Jérusalem

d'abondantes aumônes, elle prit le chemin de Bethléem, et vit en passant le tombeau de Rachel. Etant entrée dans la grotte où le sauveur était né, elle croyait y voir l'enfant Jésus, adoré par les pasteurs et par les mages, entre les bras de Marie sa mère. A Bethphagé elle vit le sépulcre de Lazare, et la maison de Marthe et de Marie. A Sichar, elle entra dans l'église, bâtie sur l'emplacement du puits de Jacob, où Jésus adressa la parole à la Samaritaine. Elle vit à Samarie le tombeau du saint précurseur de Jésus-Christ.

Accompagnée de sa fille Eustoquie et de plusieurs autres vierges chrétiennes, cette illustre romaine passa en Égypte, après avoir visité les principaux lieux de la Palestine, devenus célèbres par les mystères de la vie du Sauveur. Quand elle arriva au désert de Nitrie, Isidore, évêque d'Hermopolis (1), vint à sa ren-

---

(1) Il y avait deux villes de ce nom, l'une en Égypte, et l'autre en Cilicie. La première est aujourd'hui un évêché *in partibus*.

contre, à la tête d'une multitude innombrable de solitaires. Elle visita les principaux monastères, entra dans les cellules, et se prosterna aux pieds des abbés et des autres moines, renommés par leur sainteté. A son retour dans la Terre-Sainte, elle s'établit à Bethléem, où elle passa trois ans dans une petite maison, jusqu'à ce qu'elle eut fait bâtir des cellules, des monastères et des hospices près du chemin, à l'usage des étrangers. Ce fut là que dans une application constante à l'étude des livres saints et à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, elle passa le reste de ses jours, qu'une mort heureuse termina le 26 janvier 404.

---

#### CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN.

Ce grand saint naquit à Tagaste, en Afrique, vers le milieu du quatrième siècle. Doué d'un esprit juste et élevé, d'une pénétration vive, d'une mémoire prodigieuse et d'un grand amour pour la vé-

rité, il fit de grands progrès dans ses études, et se rendit très-habile dans les langues latine et grecque, dans la rhétorique, et dans toutes les branches de la philosophie. Sainte Monique, sa mère, ne cessait cependant de demander à Dieu qu'il fit autant de progrès dans la piété que dans les sciences; mais Dieu permit que, depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à celui de vingt-huit, il fût livré aux erreurs des manichéens, et pendant la moitié de sa vie à de criminelles voluptés.

A l'âge de trente ans il obtint, par le crédit des manichéens, la chaire de rhétorique de Milan; il se rendit dans cette ville en 384. Saint Ambroise, qui en était évêque, le reçut avec une bonté qui le toucha. Ce saint docteur prêchait souvent à son peuple des sermons, remarquables par une éloquente simplicité et par beaucoup de solidité : il les trouva bien préférables aux discours de Fauste, célèbre docteur des manichéens, et convint que la doctrine catholique pouvait du moins se soutenir.

Augustin avait avec lui deux amis in-

times, Alipe et Nébride, qui s'étaient rendus à Milan pour y chercher la vérité. Dégoûté du manichéisme, il s'adressa à un vieux prêtre, nommé Simplicien, qui avait instruit saint Ambroise. En lui racontant toutes ses erreurs, il lui dit qu'il avait lu quelques livres des platoniciens. Simplicien, après l'en avoir félicité, lui fit l'histoire de la conversion d'un célèbre rhéteur, nommé Victorin, à laquelle il avait eu beaucoup de part. Augustin, sensiblement touché de ce récit, éprouva le désir d'imiter Victorin, et de renoncer à sa chaire de rhétorique. « Je soupirais, dit-il, après son bonheur, mais j'étais retenu, non par une chaîne extérieure, mais par ma volonté, plus dure même qu'une chaîne de fer. »

Un jour qu'il était à son logis avec Alipe, il reçut la visite d'un nommé Pontitien, qui avait un emploi considérable à la cour de l'empereur. Quand ils se furent assis pour s'entretenir, Pontitien prit un livre placé sur une table qui était devant eux, l'ouvrit, et fit éclater sa sur-

prise en voyant les Épîtres de saint Paul , au lieu d'un livre de littérature. Augustin lui ayant dit qu'il s'appliquait fort à cette lecture et à d'autres semblables, la conversation tomba sur saint Antoine, dont Pontitien raconta la vie comme très-connue des fidèles, mais dont les deux amis n'avaient jamais entendu parler ; en même temps il leur parla de la multitude des solitaires qui remplissaient les déserts, et dont ils n'avaient aucune connaissance ; enfin, il les instruisit de la conversion de deux officiers de l'empereur, qui, ayant trouvé chez des moines de la ville de Trèves, en se promenant avec lui, la vie de saint Antoine, en furent si vivement touchés, qu'ils embrassèrent sur-le-champ la vie cénobitique.

Augustin fut profondément ému du discours de Pontitien. A peine est-il parti, qu'il dit à Alipe, avec la plus vive émotion : « Qu'est-ce que nous venons d'entendre ? Quoi ! des ignorans ravissent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes assez malheureux pour de-

meurer plongés dans la chair et dans le sang ! Ne devrions-nous pas mourir de honte, de ne pas faire ce qu'ils ont fait ?

Alipe, étonné de ce changement, le suivit pas à pas dans le jardin, où l'emporta le mouvement qui l'agitait. Ils s'assirent le plus loin qu'ils purent de la maison. Augustin s'indignait de ne pouvoir se résoudre à ce qui semblait ne dépendre que de sa volonté ; il s'arrachait les cheveux, se frappait le front, s'embrassait les genoux des deux mains. Alipe attendait en silence le résultat de cette violente agitation. Augustin, se sentant pressé de répandre sa douleur par des cris et des pleurs, se leva, et le laissant à l'endroit où il était assis, il alla se coucher sous un figuier. « Jusqu'à quand, Seigneur ? s'écriait-il en versant un torrent de larmes, quand finira votre colère ? Pourquoi demain ? pourquoi pas maintenant ? » Comme il finissait cette exclamation, il entendit, comme d'une maison voisine, une voix qui répétait ces deux mots latins : *tolle, lege* (prenez, lisez). Il change de visage, et se persuade

que Dieu lui commande d'ouvrir le livre qu'il a laissé auprès d'Alipe, et de lire le premier article qui s'offrira à sa vue. Il retourne donc auprès de son ami, prend le livre de saint Paul, qu'il y a laissé, l'ouvre, et tombe sur ces paroles qu'il lit tout bas : *Ne vivez pas dans les festins et l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans les disputes et les rivalités ; mais revêtez-vous de notre seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter les désirs de votre chair.* Il n'en lit pas davantage, et toutes ses perplexités se dissipent. Il ferme le livre, après avoir marqué le passage, et d'un air tranquille il dit à Alipe ce qui vient de se passer. Celui-ci veut lire lui-même les paroles qui ont frappé son ami, et lui fait remarquer les suivantes : *Recevez celui qui est faible dans la foi,* en se les appliquant à lui-même. Ils rentrent dans la maison, et apprennent cette heureuse nouvelle à sainte Monique, qui en fut transportée de joie.

Quand Augustin eut rompu ses liens, il se retira à la campagne avec sa mère,

son ami Alipe et trois autres. Après les vacances, il manda aux habitans de Milan de se pourvoir d'un autre maître d'éloquence. Saint Ambroise, qu'il instruisit de ses égaremens passés et des nouvelles dispositions de son âme, lui conseilla de lire le prophète Isaïe. Quand fut venu le temps où il devait mêler son nom avec ceux qui se préparaient au baptême, il quitta la campagne, et retourna à Milan vers le carême de l'an 387. Alipe et lui furent tous deux baptisés la veille de Pâques, par saint Ambroise. Aussitôt après, Augustin voulut retourner en Afrique. Sa mère sainte Monique étant morte à Ostie, il s'arrêta dans ce port pour lui rendre les derniers devoirs, et continua ensuite son voyage.

---

ÉMINENTES VERTUS DE SAINTE GENEVIÈVE.

Saint Germain, évêque d'Auxerre, allant dans la Bretagne, en 450, avec saint

Loup, évêque de Troyes, passa par Nanterre, village situé près de Paris. Sur leur grande réputation, les habitans vinrent en foule à leur rencontre. Saint Germain, en faisant une exhortation à ce peuple qui l'entourait, aperçut de loin une petite fille, sur les traits de laquelle il remarqua quelque chose d'extraordinaire. Il la fit approcher, demanda son nom, et quels étaient ses parens; on lui répondit qu'elle s'appelait Geneviève, et en même temps son père et sa mère s'étant présentés, le saint prélat les félicita d'avoir une fille qui serait un jour un grand modèle de vertu. Il demanda ensuite à la petite Geneviève si elle voulait se consacrer au service de Dieu. Elle déclara qu'elle le désirait de tout son cœur, et pria saint Germain de lui donner la bénédiction solennelle des vierges. Après qu'on fut entré dans l'église, qu'on eut chanté des psaumes, et adressé à Dieu de longues prières, pendant lesquelles saint Germain tenait sa main droite sur la tête de la jeune paysanne, ce saint évêque

recommanda à ses parens de la lui amener le lendemain, et alla prendre son repas.

Le père et la mère de Geneviève ne manquèrent pas le jour suivant de faire ce qui leur avait été recommandé. « Vous souvenez-vous, dit saint Germain à la jeune fille, de ce que vous avez promis ? — Oui, répondit-elle, et j'espère accomplir ma promesse avec le secours de Dieu et de vos prières. » Dans ce moment l'évêque aperçoit à terre une pièce de monnaie de cuivre, marquée d'une croix. Il la ramasse et la donne à Geneviève, en disant : « Gardez-la, portez-la toujours suspendue à votre cou pour tout ornement, et laissez l'or et les pierreries à celles qui servent le monde. » Il la recommanda à ses parens, et se remit en route.

Sainte Geneviève pouvait alors avoir douze ou quatorze ans. Quelques jours après le départ de saint Germain, sa mère voulut l'empêcher d'aller à l'église un jour de fête, et ne pouvant la retenir, elle la frappa sur la joue ; elle perdit aussitôt

la vue, et resta aveugle pendant deux ans. Enfin, se souvenant de la prédiction de saint Germain, elle ordonna à sa fille de lui apporter de l'eau du puits, et de faire sur elle le signe de la croix. Après que Geneviève lui eut lavé les yeux, elle commença à voir un peu, et quand cette action eut été répétée deux ou trois fois, elle recouvra parfaitement la vision. Ce puits est encore aujourd'hui en grande vénération. Lorsque Geneviève eut été consacrée à Dieu par la bénédiction de saint Germain, elle ne mangea plus que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, et ces jours-là même elle ne prenait pour toute nourriture que du pain d'orge avec des fèves cuites depuis une semaine ou deux, et ne buvait que de l'eau. Elle continua un genre de vie si austère, jusqu'à l'âge de cinquante ans; alors, par le conseil des évêques, pour qui elle eut toujours le plus grand respect, elle usa d'un peu de lait et de chair de poisson.

Un jeûne si rigoureux était accompagné d'une prière fervente et presque con-

tinuelle. Elle y répandait une si grande abondance de larmes, que l'endroit où elle priait en était tout rempli. Elle se disposait à sanctifier le jour du Seigneur, en priant toute la nuit du samedi au dimanche; et pour se préparer à la fête de Pâque, elle se condamnait à une exacte retraite depuis l'Epiphanie jusqu'au jeudi saint. Sa vertu fut toujours éprouvée par des persécutions et par d'atroces calomnies; mais elle n'y répondait que par sa douceur et sa patience, et se contentait de prier pour ses ennemis et ses calomniateurs. Saint Germain prit soin lui-même de la justifier, et le respect que l'on portait à ce saint évêque, suspendit pour un temps la fureur de ses ennemis.

Attila, roi des Huns, surnommé par lui-même le fléau de Dieu, après avoir porté la désolation dans plusieurs provinces de l'empire romain, était entré en France avec une armée formidable. Les Parisiens, ne se croyant pas en sûreté dans leur ville, voulaient se retirer dans un place plus forte. Geneviève assembla

des personnes de son sexe, et les exhorta à détourner la colère de Dieu par des prières et des jeûnes. Elles suivirent ce conseil, et passèrent plusieurs jours à l'église; mais les hommes à qui elle voulut persuader les mêmes pratiques, ne furent point si dociles. En vain elle leur représentait qu'ils devaient mettre en Dieu toute leur confiance, et que leur ville serait conservée, ils la traitaient de fausse prophétesse, et voulaient même attenter à sa vie; mais Dieu changea tout-à-coup le cœur des plus emportés, à l'arrivée de l'archidiacre d'Auxerre, qui leur montra les présens bénits, qu'il apportait à Geneviève de la part de saint Germain. Quand ils virent ensuite que sa prédiction avait été accomplie par le parti que prit Attila de ne point marcher sur Paris, en se retirant de devant la ville d'Orléans pour se porter en Champagne, ils n'eurent plus pour elle, jusqu'à la fin de sa vie, que des sentimens de vénération et de confiance.

Sa sainteté fut récompensée par le don

des miracles. De tous côtés on venait implorer son intercession auprès de Dieu. Sa grande renommée pénétra jusque dans les pays les plus éloignés ; saint Siméon Stylite, illustre solitaire des environs d'Antioche, demandait de ses nouvelles aux marchands qui venaient des Gaules en Orient, les priait de la saluer humblement de sa part, et de le recommander à ses prières.

Geneviève, malgré ses grandes austérités, vécut environ quatre-vingt-dix ans, et mourut à Paris le 5 janvier de l'an 511. On bâtit d'abord sur son tombeau un oratoire en bois, ensuite on déposa son cercueil, qui était un grand coffre de pierre, dans l'église des apôtres saint Pierre et saint Paul, que Clovis avait commencée dès l'an 507. Dans la suite, cette église prit son nom, et fut desservie par des moines de l'ordre de saint Augustin, qui finirent par s'appeler chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, ou génovéfains.

Les reliques de cette sainte patronne de Paris, ayant été placées dans une ma-

gnifique châsse, enrichie de pierreries, qui fut suspendue derrière le grand autel de son église, devinrent l'objet d'un culte qui attirait constamment les fidèles de tous les environs de la capitale et des endroits les plus éloignés. Dans certaines circonstances critiques, comme pendant une épidémie, une longue sécheresse, une maladie dangereuse du roi, on descendait cette châsse, et on la portait en procession dans plusieurs rues de Paris; tout le clergé séculier et régulier, l'archevêque en tête, le parlement, les autres cours souveraines, le prévôt des marchands, et les échevins, assistaient à cette pompeuse solennité.

En 1793, la municipalité de Paris fit descendre le vénérable cercueil, le dépouilla de tous ses ornemens, et aux acclamations d'une nombreuse populace, le livra aux flammes sur la place de Grève, avec les ossemens, consacrés par la vénération de plus de douze siècles.

Un temple magnifique, élevé à cette sainte, à la proximité de son ancienne église, fut alors destiné, sous le nom de

*Panthéon* français, à recevoir la dépouille des prétendus grands hommes de la révolution. Déjà les restes de Voltaire, de J.-J. Rousseau, et du comte de Mirabeau, avaient été portés en triomphe, et déposés sous les voûtes de ce temple. Lorsqu'il fut entièrement achevé, Louis XVIII le rendit à sa destination primitive, et une relique de la sainte, heureusement sauvée de la destruction des autres, y fut exposée aux regards et au culte des fidèles, et l'antique solennité de ce culte reparut pour ainsi dire avec plus de majesté qu'autrefois.

---

JEUNESSE DE SAINT BENOIT. IL FONDE LE MONASTÈRE DU MONT CASSIN. RESPECT DE TOTILA, ROI DES GOTHES, POUR CE SAINT RELIGIEUX.

Saint Benoît naquit vers la fin du cinquième siècle, d'une famille illustre et opulente d'Italie. On l'avait envoyé étudier à Rome, mais voyant combien la

jeunesse y était corrompue, il se retira dans une caverne fort étroite à quarante milles de Rome. Il y demeura trois ans, sans être connu de personne, si ce n'est d'un moine du voisinage, nommé Romain, qui s'échappait quelquefois de son monastère, pour lui porter un morceau de pain de sa portion. Comme il n'y avait point, du côté du monastère, de chemin pour arriver à la caverne, et que le rocher était très-haut, le moine attachait le morceau de pain à une longue perche, et avec une sonnette, il avertissait Benoît de le venir prendre.

Romain, ayant été envoyé dans les Gaules, Benoît se vit abandonné dans sa grotte, sans savoir même quel jour il était. Un prêtre, d'un lieu assez éloigné, apprit enfin, par une révélation divine, où il était. Il le trouva mourant de faim, lui apprit que c'était le jour de Pâques, où il n'était pas permis de jeûner, et lui fit manger de ce qu'il avait apporté.

Il y avait entre Sublac, lieu où était sa caverne, et Tibur, une communauté qui, sur la renommée de ses vertus, le pria a-

près la mort de son abbé, de se charger de sa conduite. Ayant accepté cette charge à regret, il essaya d'introduire parmi les moines, une réforme qui leur déplut; les avertit de chercher un autre supérieur, et se retira dans sa chère solitude, où il devint de jour en jour, plus célèbre par ses vertus et ses miracles, qui lui attirèrent un si grand nombre de disciples, qu'il bâtit douze monastères, dans chacun desquels il établit douze religieux avec un supérieur, et ne retint avec lui que ceux qui avaient encore besoin d'instruction. Les personnages les plus illustres de Rome venaient le trouver, et le priaient de donner une éducation chrétienne à leurs enfans.

Il se rendit ensuite à Cassin, petite ville située sur le penchant d'une haute montagne dans l'ancien pays des Samnites. Il y avait un temple d'Apollon, très-ancien, divinité que les gens de la campagne adoraient encore, et à laquelle ils offraient des sacrifices dans des bois environnans, qui lui étaient consacrés. Dès qu'il fut arrivé dans ce lieu, il brisa l'i-

dole, renversa l'autel, et fit couper les bois. Il bâtit, dans l'enceinte même du temple, un oratoire à l'honneur de saint Jean, et un autre à l'honneur de saint Martin, et par de continuelles instructions, il attira au christianisme tous les peuples des environs. Pour consolider son œuvre, il bâtit sur la montagne un monastère, qui, depuis, fut le couvent, la source et le centre de son ordre.

Sa réputation devint si grande, que Totila, roi des Goths, voulut voir un homme dont on publiait des merveilles, et éprouver si, comme on le lui avait dit, il était doué du don de prophétie. S'étant donc arrêté à quelque distance du monastère, il fit prendre ses habits royaux à un de ses officiers, lui donna un nombreux cortège et l'envoya vers le saint abbé. « Mon fils, quittez l'habit que vous portez, lui crie Benoit d'aussi loin qu'il l'aperçoit : il ne vous appartient pas. » L'officier, épouvanté, se prosterne contre terre, et sans oser s'approcher du serviteur de Dieu, il retourne vers le roi.

Le fier Totila, frappé de ce qui était

arrivé à son envoyé, se rendit lui-même auprès de Benoit. Dès qu'il le vit, il se prosterna, et il fallut que l'humble religieux le relevât lui-même. « Vous avez fait beaucoup de mal, lui dit Benoit, et vous en faites encore; mettez donc un terme à vos injustices. Vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer, et après avoir régné neuf ans, vous mourrez le dixième. » Totila, effrayé de cette prédiction, qui se vérifia dans la suite, se recommanda à ses prières, se retira, et depuis se montra moins cruel envers ses ennemis.

---

ÉMINENTE PIÉTÉ DE SAINTE RADÉGONDE, REINE  
DE FRANCE.

Rien ne prouve mieux l'excellence du christianisme, que les sublimes vertus qu'il inspire aux personnes que leur rang et leurs richesses exposent à toutes les séductions d'un monde corrompu, au milieu duquel la Providence les a placées.

Radégonde était fille de Berhaire, roi de Thuringe : ayant été prise dans son enfance, par les Français, elle fut remise au roi Clotaire qui la fit élever, et l'épousa quand elle eut atteint l'âge de nubilité. Jeune et reine de France, elle ne se laissa point séduire par les plaisirs de la cour, ni par les vanités du siècle ; elle répandait d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, priaît et jeûnait souvent, et sous ses précieux vêtemens, elle portait un cilice, pendant tout le saint temps de carême. Le roi, son époux, disait qu'il avait épousé une religieuse et non une reine, et lui reprochait souvent ses pieux exercices. Après avoir fait mettre à mort injustement son frère, il se sépara d'elle, et l'envoya à Noyon pour y recevoir l'habit de religieuse de la main de saint Médard. Le saint évêque faisait difficulté de le lui donner, parce qu'elle était mariée, et les grands du royaume s'opposaient à ce changement d'état ; mais elle prit elle-même les saints vêtemens, et fit à saint Médard de si vives instances, qu'il finit par lui imposer les

maines et la consacrer diaconesse. Revêtue de ces nouveaux habits et de ce nouveau titre, elle se retira dans une terre que le roi lui avait donnée en Poitou. Elle y mena une vie très-austère, ne se nourrissant que de pain d'orge, d'herbes et de légumes, et n'ayant d'autre couche qu'un cilice étendu sur des cendres. Elle bâtit un monastère à Poitiers, et y assembla une nombreuse communauté. L'abbesse qu'elle y fit élire, reçut la bénédiction des mains de saint Germain, évêque de Paris.

Cette pieuse reine, informée que le roi avait dessein de la reprendre, écrivit à saint Germain pour le prier de l'en détourner. Ce vénérable prélat, ayant lu sa lettre, alla se jeter aux pieds du roi, et le supplia, en versant des larmes, de laisser la pieuse Radégonde dans sa retraite. Le monarque, de son côté, se prosterna devant le saint évêque, et le pria d'engager la reine à obtenir de Dieu le pardon de l'injure dont il s'était rendu coupable à son égard.

Justin, empereur de Constantinople,

envoya à Radégonde, sur sa demande, un morceau de la vraie croix. Après avoir reçu, avec beaucoup de joie, cette précieuse relique, elle donna à son monastère de Poitiers le nom de Sainte-Croix, et pria l'évêque Mérouée de l'y placer avec les honneurs convenables. Ce prélat n'avait point l'esprit de son état : au lieu de satisfaire la piété de l'illustre religieuse, il monta à cheval pour se rendre à sa maison de campagne. Affligée d'une conduite si inconvenante, Radégonde envoya prier le roi Sigebert d'ordonner que le premier évêque qui se trouverait, fît la translation de la sainte relique. Le monarque donna cette commission à Euphrone, évêque de Tours, qui s'en acquitta avec autant d'humilité que de dignité. Il y eut depuis cette solennité, un grand concours de peuple à l'église de Sainte-Croix de Poitiers : ce fut à cette occasion que le prêtre Fortunat composa le *Vexilla regis*.

Radégonde, après avoir plusieurs fois et inutilement essayé de regagner les bonnes grâces de l'évêque Mérouée, partit

pour Arles, avec son abbesse, pour y prendre la règle de saint Césaire. De retour à Poitiers, ne pouvant avoir la protection de son évêque, elle se mit sous celle du roi. Elle recommanda, en même temps, son monastère à tous les évêques, par une lettre où elle dit qu'elle l'a fondé par les libéralités du roi Clotaire, sous la règle de saint Césaire d'Arles, et y a établi, du consentement des évêques, l'abbesse Agnès qui a été bénie par saint Germain. Cette pieuse princesse mourut le 15 août 587. Elle fut enterrée, trois jours après, par Grégoire de Tours, qui, sur la nouvelle de sa mort, s'était rendu à Poitiers. Il la trouva dans le cercueil, environnée de ses religieuses, au nombre d'environ deux cents, parmi lesquelles il y avait, non-seulement des filles de sénateurs, mais des princesses du sang royal. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Marie, qui dans la suite prit son nom.

---

MISSION EN ANGLETERRE , VERS LA FIN DU  
SIXIÈME SIÈCLE.

Le pape Saint-Grégoire, informé du triste état de la religion chrétienne dans la Grande-Bretagne, depuis que les Anglo Saxons y dominaient, résolut d'y envoyer quarante missionnaires. Il mit à leur tête Augustin, supérieur du monastère de Saint-André de Rome. Ces missionnaires, découragés par ce qu'ils avaient ouï dire de la difficulté du voyage et de l'état de la nation chez laquelle ils allaient porter la foi, et dont ils n'entendaient pas même le langage, s'arrêtèrent après quelques journées de chemin, et prièrent Augustin d'aller supplier Saint-Grégoire de ne les pas exposer à un voyage si périlleux, et dont le succès était si incertain. Ce pontife renvoya Augustin avec une lettre, par laquelle il leur ordonnait d'exécuter avec zèle l'entreprise dont il les avait chargés.

Augustin, après avoir traversé la France, aborda aux côtes de la province de Kent, et prit terre dans l'île de Tanet. Les Angles et les Saxons, peuples de Germanie, s'étaient rendus maîtres, vers le milieu du siècle précédent, d'une grande partie de la Bretagne, et y avaient établi sept royaumes, entre autres celui de Kent, peu considérable, mais d'une situation avantageuse. Éthelbert, descendant d'Hengist, premier roi de ce pays, portait alors la couronne : il avait épousé la princesse Berthe, fille de Caribert ou Chérébert, roi de Paris, à condition qu'il conserverait le christianisme dont elle faisait profession.

Aussitôt après son débarquement dans l'île de Tanet, Augustin envoya au roi de Kent des interprètes français qu'il avait amenés avec lui, conformément aux ordres de saint Grégoire. Les Francs et les Anglais, qui étaient tous Germains, parlaient la même langue, mais Augustin ne connaissait que le latin. Ses envoyés, admis auprès du monarque, lui apprirent qu'Augustin venait de Rome pour lui ap-

porter une bonne nouvelle, la promesse d'un royaume éternel, avec la connaissance du vrai Dieu. Ethelbert, en attendant qu'il pût examiner la nature de leur mission, leur fit donner tout ce que l'hospitalité lui prescrivait à leur égard, et avec d'autant plus de bonne volonté, que la reine, sa femme, l'avait déjà entretenu de la foi chrétienne. Il les attendait en pleine campagne, dans la crainte qu'il avait de quelque opération magique. Ils arrivèrent en procession, précédés d'une croix d'argent et d'un tableau qui représentait Jésus-Christ, et chantant des litanies. Après que le roi les eut fait asseoir, « Je suis venu, lui dit Augustin, vous enseigner le moyen de régner après votre mort, comme vous réglez maintenant, mais avec plus de gloire, parce qu'ici bas vous pouvez perdre votre couronne et que vous avez des ennemis, au lieu que dans le ciel, vous n'aurez rien à craindre, et que vous jouirez d'un bonheur éternel. » — Voilà de beaux discours, répondit le roi, voilà des promesses magnifiques ; mais comme elles sont nou-

velles et incertaines, je ne puis m'y fier, ni renoncer à ce que j'observe depuis si long-temps, avec toute la nation anglaise. Cependant, comme vous êtes venus de fort loin, et qu'il me semble que vous désirez nous faire part de ce qui vous paraît le meilleur et le plus vrai, je ne vous empêcherai point d'attirer à votre religion ceux de mes sujets que vous pourrez persuader; et je veux que l'on vous fournisse tout ce qui vous est nécessaire. »

Les missionnaires, ainsi autorisés du consentement d'Éthelbert, s'appliquèrent à imiter la vie des apôtres et des chrétiens de l'église primitive : ils pratiquaient tout ce qu'ils enseignaient, disposés à tout souffrir pour les vérités qu'ils annonçaient. Ils entrèrent processionnellement dans la capitale du royaume, aujourd'hui Cantorbéry, en chantant ces paroles : « Nous vous prions, Seigneur, de délivrer cette ville des effets de votre colère; car nous avons péché. »

Plusieurs Anglais, touchés de la simplicité et des vertus de ces nouveaux apô-

tres, crurent à leurs paroles et demandèrent le baptême. Le roi, lui-même, se convertit et fut baptisé : exemple qui rendit les conversions aussi nombreuses que fréquentes. Ce prince, ayant appris des missionnaires que la foi en Jésus-Christ devait être volontaire, ne contraignait personne à l'imiter.

Pour que cette nouvelle église pût subsister, ce prince voulut qu'Augustin en fût le chef. Ce saint missionnaire se rendit donc en France pour se faire ordonner évêque dans la ville d'Arles, pour la nation des Anglais. Revêtu de l'épiscopat, il retourna en Angleterre, où il baptisa plus de dix mille personnes à la fête de Noël. Le pape Saint-Grégoire, en lui envoyant de nouveaux ouvriers pour aider les anciens, et en le félicitant de la conversion des Anglais, l'encourageait et lui conseillait, en même temps, de s'humilier à la vue des grands biens que Dieu faisait par son ministère.

Comme cette église naissante augmentait chaque jour, Augustin ordonna deux évêques en 604, et les envoya prêcher en

différentes parties de l'île. L'un d'eux, nommé Mellit, annonça l'évangile dans la province des Saxons-Orientaux, séparée de celle de Kent par la Tamise. Londres, qui en était la capitale, faisait dès lors un grand commerce. Éthelbert y fit bâtir l'église de Saint-Paul, pour en être la principale, comme elle l'est encore aujourd'hui. L'autre évêque se nommait Juste. Il établit son siège à Rochester, à vingt milles de Cantorbéry, vers le couchant. Le roi Éthelbert y fit aussi construire une église dédiée à Saint-André. Il donna de grands domaines à ces deux églises, ainsi qu'à celle de Doroverne ou de Cantorbéry. La cathédrale de Saint-Augustin était une espèce de monastère, où il vivait en communauté avec son clergé, composé de moines comme lui.

Ceux des anciens habitans de la Grande-Bretagne qui avaient autrefois embrassé le christianisme, étaient dans le schisme, et observaient plusieurs pratiques contraires à l'esprit de l'église. Augustin fit tous ses efforts pour les faire rentrer dans la bonne voie; mais les

voyant inflexibles, il leur prédit les maux dont les Anglais les accableraient : prédiction qui reçut son accomplissement dans la suite. Ce saint prélat, craignant qu'après sa mort l'état de son église ne fût ébranlé, si la métropole restait un moment sans pasteur, crut devoir se dispenser de la rigueur des canons, et il ordonna évêque de Cantorbéry Laurent, un des premiers compagnons de sa mission. On croit qu'il mourut le 26 mai de l'an 607.

Ainsi donc c'est à des missionnaires catholiques romains, que les Anglais sont redevables de l'inestimable bienfait du christianisme, et de la civilisation qu'il leur a procurée.

---

JEUNESSE, ÉPISCOPAT, TRAVAUX ET VERTUS  
DE SAINT ÉLOI.

Saint Éloi reçut le jour vers la fin du sixième siècle, dans le village de Cadail-lac, près de Limoges. Après l'avoir ins-

truit des vérités de la religion, ses parens, remarquant en lui beaucoup d'adresse pour les ouvrages des mains, le placèrent chez un orfèvre, qui lui apprit son art en peu de temps. A l'âge de trente ans, s'étant rendu à la cour de Clotaire II, qui était alors à Paris, il y fit connaissance avec le trésorier du roi, qui le fit travailler à la monnaie et aux autres ouvrages de sa profession. Dans ce temps-là, Clotaire ayant résolu de se faire fabriquer un siège, orné d'or et de pierres, ce trésorier lui indiqua son protégé, comme seul capable d'exécuter l'ouvrage dont il avait conçu l'idée.

Éloi, ayant reçu pour son travail la quantité d'or et de pierreries dont il avait besoin, en fabriqua deux sièges au lieu d'un seul. En voyant le premier, le roi ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté de l'ouvrier; mais il ne revient pas de sa surprise quand il voit le second. Frappé de la probité d'Éloi, il lui adresse plusieurs questions, et ne l'est pas moins du bon sens qui brille dans ses réponses. Le jugeant digne de toute sa confiance, il

crut pouvoir l'employer à des fonctions plus importantes.

Après la mort de Clotaire, Éloi fut dans un grand crédit auprès du roi Dagobert, sans qu'il cessât de travailler à des ouvrages d'orfèvrerie. En travaillant, il avait devant les yeux un livre ouvert, pour nourrir son âme des vérités du christianisme. On ne voyait dans son appartement d'autres tapisseries que des livres, rangés sur des planches, et parmi lesquels l'Écriture-Sainte tenait le premier rang. Quelques-uns de ses domestiques chantaient avec lui des psaumes, la nuit comme le jour. Au plafond de sa chambre étaient suspendues des reliques sous lesquelles il se prosternait pour prier, quelquefois pendant toute la nuit. Quand le roi le faisait appeler, il ne quittait point ses exercices de piété, qu'il ne les eût achevés. Jamais il ne sortait de sa chambre, sans prier Dieu et sans faire le signe de la croix; et en y rentrant, il ne manquait pas d'implorer le secours divin.

Dans les commencemens de sa faveur, il ne portait que de riches vêtemens,

souvent tous de soie, quoique la soie fût alors assez rare; il avait des ceintures et des bourses garnies d'or et de pierreries; mais quand il eut fait de plus grands progrès dans la vertu, il distribua tous ces ornemens aux pauvres, et se vêtit avec une telle simplicité, que souvent une corde lui servait de ceinture. Le roi le voyant en cet état, lui donnait quelquefois son propre habit et sa ceinture.

Les aumônes d'Éloi étaient immenses; il donnait aux indigens tout ce qu'il recevait de la libéralité du monarque, en nourrissait chaque jour un grand nombre, les servait de ses propres mains, et mangeait leurs restes; il s'abstenait de la viande, du vin et jeûnait souvent deux ou trois jours de suite. Animé d'une tendre compassion pour les captifs, il se rendait aux lieux où l'on vendait les esclaves, et il en achetait un grand nombre à la fois, surtout les Saxons qu'on vendoit par troupes; après leur avoir rendu la liberté, il leur laissait le choix de retourner chez eux, de demeurer avec lui, ou d'entrer dans des monastères.

Il employa son art à orner d'or, de pierres, les châsses de plusieurs saints, entre autres celles de Saint Germain de Paris, de Saint Martin de Tours, de Sainte Geneviève, de Saint Quentin, de Saint Lucien.

N'étant encore que laïc, il avait l'autorité et le zèle d'un évêque. Après la mort de Saint Acaire, évêque de Noyon, il fut élu pour lui succéder. Voyant qu'il ne pouvait éviter l'épiscopat, il voulut au moins observer les règles canoniques, en ne se laissant ordonner, qu'après avoir mené quelque temps la vie cléricale; alors parurent toutes ses vertus avec un nouvel éclat. Son zèle se signala surtout dans la conversion des infidèles. Il visitait avec soin les villes de son vaste diocèse, et les peuples qui n'avaient point encore reçu la lumière de l'Évangile: les Flamands, les habitans d'Anvers, les Frisons et les autres jusqu'à la mer; d'abord c'était comme des bêtes féroces qui voulaient le mettre en pièces; mais il ne souhaitait rien tant que le martyre. Enfin, les Barbares considérant sa bonté, sa douceur, sa vie

pauvre et frugale, commencèrent à l'admirer et à le prendre pour modèle. Plusieurs se convertirent. On abattait des temples; on renonçait aux cultes des idoles. Tous les ans le saint évêque baptisait un grand nombre de ces hommes grossiers; on voyait une foule d'enfants, des hommes et des femmes dans une extrême vieillesse, couverts de cheveux blancs, renaître dans les fonts sacrés et recevoir l'habit blanc des Néophytes; pour consolider les effets de son zèle, il s'appliqua à déraciner les vices dans lesquels ils croupissaient depuis l'enfance.

Un jour de Saint Pierre, qu'il prêchait dans une paroisse du voisinage de Noyon, contre les danses et autres divertissemens criminels ou dangereux, les habitans se mutinèrent et résolurent de le faire périr plutôt que de se voir troublés dans leurs plaisirs: Saint Eloi, informé de leurs desseins, loin d'en être effrayé retourna dans leur village et se mit à prêcher contre leurs désordres avec une nouvelle force: on paya son zèle par des

injures et des outrages; on ne parlait que de le massacrer et de le mettre en pièces; mais les plus échauffés étaient les domestiques du seigneur du lieu; le saint évêque voyant ses prédications sans succès, suivit l'exemple de saint Paul et les livra à Satan. Il y en eut cinquante dans lesquels on vit des marques sensibles de la vengeance divine, jusqu'à ce que devenus plus sages par ce châtiment, ils prièrent le saint pasteur de demander à Dieu la délivrance de leurs maux.

Saint Éloi mourut le 1<sup>er</sup>. décembre 659, âgé de soixante-dix ans.

---

TRAVAUX D'ALFRÈDE, ROI D'ANGLETERRE,  
POUR FAIRE FLEURIR LA RELIGION  
CHRÉTIENNE DANS CE ROYAUME.

Alfrède le grand régnait en Angleterre vers l'an 878 de l'ère chrétienne. Après avoir établi par des lois sages la tranquillité publique, il mit ses soins à relever les études, dans la persuasion où il

était que c'était un des principaux moyens de faire fleurir partout la religion et la piété. A cet effet il fit venir de France deux prêtres célèbres par leur science et leur vertu, qui amenèrent avec eux quelques autres savans. Il profita beaucoup de leurs instructions, leur donna des biens considérables et leur rendit de grands honneurs ; ce fut avec leur secours qu'il rétablit les études, qui étaient tombées en Angleterre dans une telle décadence, qu'à peine y trouvait-on quelques personnes qui entendissent le latin. Comme on ne voyait plus, dans le même temps, aucune trace de la discipline monastique dans ce royaume, et que les Anglais n'avaient que du mépris pour cette vie pauvre et laborieuse, Alfrède appela de jeunes étrangers, surtout des Français pour repeupler les monastères.

Alfrède ne se contenta pas de favoriser les études, il composa lui-même des cantiques, pleins d'une solide instruction ; en faveur de ceux qui n'entendaient pas la langue latine, et dont le nombre était

considérable, il traduisit avec le secours des savans qui étaient auprès de lui, les livres qu'il croyait leur être les plus utiles, tels que le Pastoral de saint Grégoire, l'Histoire de Paul Orose et celle du vénérable Bède.

Ce prince si zélé pour l'instruction de ses sujets, envoyait à Rome de temps en temps d'abondantes aumônes, il faisait deux portions de son revenu et en consacrait la moitié à des œuvres de religion; cette portion se subdivisait en quatre autres : la première était pour toutes sortes de pauvres, la seconde pour des monastères, non seulement d'Angleterre, mais encore des autres pays. Il faisait aussi deux divisions de son temps; la moitié de la journée était consacrée aux pratiques religieuses, et l'autre aux affaires et aux besoins corporels; il entendait tous les jours la messe, célébrait l'office divin à toutes les heures, et se rendait même la nuit dans son oratoire pour prier; il faisait chaque jour de saintes lectures, et méditait ensuite les vérités qu'il y avait apprises; il avait toujours

sur lui un psautier, un livre d'heures et un cahier de papier blanc où il écrivait les sentences de l'Écriture qui l'avaient le plus touché; il en fit un manuel qu'il relisait sans cesse, avec un plaisir singulier.

Comme il n'avait point encore d'horloge, il fit fabriquer six cierges d'un certain poids, dont chacun durait quatre heures; ses chapelains l'avertissaient tour-à-tour quand il y en avait un de brûlé; pour les garantir de l'agitation de l'air, il les fit mettre dans des lanternes de corne de son invention. La piété dont il avait fait profession, dès son enfance, ne fit qu'augmenter pendant toute sa vie, et les guerres mêmes qu'il eut à soutenir pendant sa jeunesse, ne purent l'affaiblir; il profitait de tous les momens où les affaires lui permettaient de respirer, pour méditer sur ce qui pouvait le faire avancer dans la vertu, ainsi que ceux qui approchaient de sa personne.

Ce grand prince laissa un grand nombre d'écrits, dix entre autres de sa composition, dont les principaux sont un re-

cueil des lois des différens peuples, les lois des Saxons occidentaux, un traité contre les mauvais juges, des sentences des sages, des paraboles, les diverses fortunes des rois. Jamais l'Angleterre ne fut mieux gouvernée; jamais elle n'eut à aucun de ses princes de plus grandes obligations, et ce sage gouvernement elle le devait à la religion du monarque, et celui-ci devait toute sa sagesse au christianisme qui l'avait guidé au milieu des dangers de son enfance et de sa jeunesse.

---

PIÉTÉ ET AUTRES GRANDES QUALITÉS DE  
ROBERT, ROI DE FRANCE.

Robert, fils de Hugues-Capet, régnait en France au commencement du onzième siècle, il avait pour la sainte eucharistie une dévotion telle, qu'il croyait y voir Dieu dans sa gloire, plutôt que sous des symboles; aussi était il extrêmement attentif à fournir des vases et des ornemens pour la célébration du saint sacri-

fiée, il se plaisait encore à orner magnifiquement les reliques des saints, dont sous son règne on découvrit un grand nombre surtout dans la ville de Sens. La découverte la plus célèbre fut celle des corps des martyrs Savinien et Potentien, apôtres de cette ville. Le roi et la reine Constance firent enfermer celui de Savinien dans une châsse de vermeil, enrichie de pierreries, que Robert porta lui-même sur ses épaules, avec le prince Robert, son fils.

Ce monarque était très-assidu aux offices de l'église, récitait tous les jours le psautier, et enseignait aux gens de sa cour les leçons et les hymnes. Il passait sans se coucher les nuits qui précédaient les grandes fêtes; depuis la septuagésime jusqu'à pâques, il couchait sur la terre, et faisait des pèlerinages pendant le carême. Chaque jour il nourrissait trois cents pauvres, et quelquefois mille; le jeudi saint il en servait à l'heure de tierce au moins trois cents, un genou en terre, et leur donnait à chacun du pain, des légumes, du poisson et un denier; il en faisait

autant à sexte. Il servait ensuite cent pauvres clercs, donnait à chacun douze deniers, et chantait les psaumes pendant cette pieuse cérémonie; après son repas il se dépouillait de ses vêtemens, ne gardait qu'un cilice, et lavait les pieds à près de deux cents pauvres, à chacun desquels il donnait deux sous, les sous et les deniers étaient des pièces de monnaie d'argent. En l'honneur des douze apôtres il menait partout douze pauvres, qui marchaient devant lui, montés sur des ânes, et chantant les louanges de Dieu.

Ce bon roi avait la simplicité de laisser prendre en sa présence l'argenterie de sa chapelle, et souffrait que des voleurs coupassent les ornemens d'or qu'il portait sur lui.

Voulant faire par dévotion le voyage de Rome, il fit chercher dans tout son royaume, pour l'accompagner, les ecclésiastiques les plus vertueux et les plus savans. Huit ou neuf ans après ce voyage, l'an 1029, il fit célébrer avec beaucoup de solennité la dédicace de l'église de

Saint Aignan d'Orléans, où il se trouva plusieurs archevêques et d'autres personnes de mérite avec lesquelles il aimait à s'entretenir; il porta sur ses épaules la châsse du saint. Après la cérémonie il se mit à genoux devant le grand autel, se dépouilla de ses habits royaux, et fit publiquement une prière d'action de grace. Pendant sa vie, il enrichit cette église de plusieurs dons, et en mourant il lui laissa sa chapelle : ce présent était composé de dix-huit belles chapes, de livres d'évangile garnis d'or, de douze reliquaires d'or, d'un autel orné d'or et d'argent avec une pierre précieuse au milieu, de trois croix d'or, de cinq cloches, dont l'une pesait six mille six cents livres, qu'il avait fait baptiser solennellement et nommée Robert.

Il faut avouer que la piété de ce monarque le porta à quelques actions peu conformes aux règles de la prudence, et à sa propre dignité, si nous en jugeons par l'esprit du siècle où nous vivons; mais si nous nous reportons au sien nous trouverons peut-être que son zèle religieux avait pour but d'engager les

grands de sa cour et les seigneurs du royaume, à montrer plus de douceur et d'humanité envers les peuples qui leur étaient soumis, à les vêtir au lieu de les dépouiller, et à leur donner l'exemple de plusieurs vertus chrétiennes, qu'ils étaient loin de pratiquer.

---

## FONDATION DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

## VIE AUSTÈRE DE CES RELIGIEUX.

Bruno, chanoine de l'église de Reims, frappé des dangers auxquels sont exposées dans le monde les personnes qui veulent travailler à leur salut, s'en entretenait un jour avec quelques-uns de ses amis; il leur en fit une peinture si vive et si fidèle, qu'ils prirent unanimement la résolution de tout quitter pour consacrer à la pénitence le reste de leurs jours. Saint Hugues, évêque de Grenoble, à qui ils en firent part, les conduisit lui-même dans une affreuse solitude, nommée Chartreuse, située à quel-

ques lieues de cette ville; ils y bâtirent des cellules séparées les unes des autres, et se condamnèrent à un régime de vie d'une grande austérité; bientôt après la réputation de ces nouveaux solitaires, s'étant répandue dans tous les environs, plusieurs personnes renoncèrent au monde à leur exemple et se réunirent à eux.

Pendant toute la semaine ces premiers habitans de la chartreuse ne sortaient point de leurs cellules, dont chacune était accompagnée d'un petit jardin qu'ils cultivaient eux-mêmes; mais ils passaient le dimanche ensemble; en se séparant, chacun emportait un pain et des légumes pour se nourrir jusqu'au dimanche suivant. Chez eux tout annonçait la pauvreté, même dans leur église, où l'on ne voyait ni or ni argent, excepté un calice de vermeil; ils n'entendaient la messe que les fêtes et les dimanches; le silence qu'ils gardaient, était si profond, qu'ils ne demandaient que par signes les choses dont ils avaient absolument besoin. Ils portaient toujours sur la chair un cilice, et leurs vêtemens étaient d'une étoffe

grossière et fort commune; ils étaient riches en livres, et leur travail ordinaire consistait à les copier. Comme l'imprimerie n'était point alors inventée, un grand nombre de personnes subsistaient de cette occupation. Les chartreux voulaient ainsi contribuer à l'instruction des peuples, et éviter le reproche d'être inutiles à l'église.

L'évêque de Grenoble, charmé de voir s'établir auprès de lui ce nouveau peuple de saints, allait souvent les visiter, sans être rebuté par la difficulté des chemins. Il avait pour ces admirables solitaires une vénération singulière, et vivait avec eux moins comme leur évêque que comme leur confrère; il ressentait au fond de son cœur une joie indicible lorsqu'il apprenait que quelqu'un était venu se joindre à ces nouveaux disciples de la croix; cette joie se renouvelait souvent; on vit des hommes de tout âge attirés par l'odeur de sainteté que répandaient les habitans de la Chartreuse, des enfans même de douze ans, courir au désert et se faire les imitateurs de leurs vertus.

Bientôt de nombreux monastères de Chartreux se formèrent en différens pays. Le comte de Nevers, seigneur d'une exemplaire piété, accourut comme les autres à cet asile de la pénitence ; après un assez long séjour, il en sortit plein d'admiration pour les sublimes vertus qu'il y avait vu pratiquer. De retour à son château , et pensant à l'extrême pauvreté des solitaires, il leur envoya beaucoup de vaisselle d'argent. Bruno et ses disciples ne purent souffrir que le trésor de la pauvreté où ils vivaient leur fût enlevé; ils s'assemblèrent et convinrent que cette argenterie serait renvoyée au comte, parce qu'ils ne faisaient usage de ce métal, ni dans l'église ni dans le monastère.

Ce seigneur admira leur désintéressement et leur fit passer une grande quantité de cuir et de parchemin pour servir à leurs ouvrages.

Il y avait à peine six ans que Bruno gouvernait cette société de saints dont il était le modèle, lorsque le pape Urbain l'appela à Rome pour qu'il l'aidât de ses

conseils dans le gouvernement de l'église. Ses religieux croyant ne pouvoir vivre sans lui, allèrent le trouver dans cette capitale de l'univers chrétien. Urbain leur donna un logement où ils tâchèrent d'être fidèles à leurs exercices de la Chartreuse; mais comme ils ne tardèrent pas à être troublés dans leur retraite par les visites qu'ils y recevaient, Bruno n'eut pas de peine à leur persuader de retourner dans leur solitude et leur donna un autre supérieur. Le pape étant parti pour la France, il prit le parti de se retirer dans la Calabre emmenant avec lui quelques personnes qui voulaient vivre et mourir dans la retraite et la pénitence; Royer, comte de Calabre, lui ayant donné une forêt très-écartée, une église et quelques revenus, il passa avec ses nouveaux disciples le reste de sa vie, dans les exercices de la vie solitaire.

Lorsqu'il mourut, l'ordre des Chartreux avait déjà fait de grands progrès; quelque temps après, il se répandit en Italie, en France, en Espagne, et dans tous les autres pays catholiques. Ses

deux plus beaux établissemens en France furent à Paris dans la rue d'enfer et à Lyon, sur la colline de la croix rousse, du côté de la Saône : cette dernière chartreuse était remarquable par le maître-autel de son église, un des plus beaux qu'il y eût dans les autres églises du Royaume.

Le vêtement des chartreux était une robe blanche d'une étoffe grossière, au-dessus de laquelle était un long scapulaire de la même couleur, et d'où pendait un gros chapelet; ils avaient la tête rasée. Tous les jours ils se levaient à onze heures du soir pour aller chanter l'office à l'église jusqu'à deux heures du matin; de retour dans leurs cellules, ils se couchaient, et à six heures ils se levaient pour retourner à l'église. Les jours de la semaine ils prenaient seuls leur repas; mais les dimanches et fêtes, ils dinaient tous ensemble au réfectoire. Le mercredi ou le jeudi, ils allaient se promener dans leur enclos; pendant cette promenade, nommée *spaciment*, le père prieur ou le père vicaire leur adressait

un discours, ou l'un d'eux leur faisait une lecture de piété; ils gardaient un silence profond, la tête couverte de leur capuce, en traversant leur dortoir, et ne regardaient ni à droite ni à gauche. Les hommes qui allaient les visiter dans leurs cellules, devaient aussitôt qu'ils y étaient entrés, se mettre à genoux devant un crucifix, et réciter une prière; après qu'ils s'étaient relevés la conversation commençait sur des sujets de piété, et continuait ainsi jusqu'à la fin de la visite.

Ces religieux n'étaient jamais sans occupation; outre les offices de l'église auxquels ils consacraient la plus grande partie de la journée, ils en avaient d'autres dans leurs cellules, qui les empêchaient de se livrer à l'oisiveté; tantôt ils s'appliquaient à la lecture d'un des livres qui, au nombre d'environ trois cents, composaient leur bibliothèque; tantôt ils cultivaient et nettoyaient leur petit jardin, en émondaient les arbres fruitiers et en taillaient la vigne, qui s'étendait le long d'un mur en forme de treille; avec le fruit d'une plante nommé *larmes de*

*Job* ils faisaient des chapelets. Munis d'un tour, ils fabriquaient des tabatières de buis, ou avec de la cire blanche ils représentaient les traits de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints.

Leur lit consistait en une pailleasse piquée, enfermée entre deux planches.

Quoique ces religieux eussent conservé l'esprit et l'austérité de leur institut, ils étaient généralement polis avec les personnes qui les visitaient, et plusieurs d'entre eux se distinguaient par la plus aimable simplicité de langage et de manières.

---

#### VIE ADMIRABLE DES PREMIERS HABITANS DU DÉSERT DE CITEAUX.

Citeaux était au douzième siècle un désert dont la vue seule faisait horreur, et qui n'était habité que par des bêtes sauvages; cette solitude était située à cinq lieues de Dijon. Vingt-un religieux de l'abbaye de Molesme, effrayés du re-

lâchement qui s'était introduit dans leur communauté, prirent le parti de s'y retirer, avec la permission de Hugues, archevêque de Lyon et légat du saint siège. Ils ne furent point effrayés de l'horrible aspect de ce désert, ils s'appliquèrent d'abord à défricher la terre, et à bâtir des cellules pour se loger; ils s'établirent dans cet amas de cabanes le jour de Saint Benoit de l'an 1098. Eudes, duc de Bourgogne, fit terminer à ses frais le monastère en bois qu'ils avaient commencé, et fournit tout ce qui était nécessaire à leurs usages. Ces solitaires menaient une vie toute céleste; ils avaient un tel amour pour la pauvreté et une telle crainte de perdre ce trésor, qu'ils prirent le parti de ne recevoir aucun présent, et de prier le duc de Bourgogne, fils de leur bienfaiteur, de ne leur rendre aucune visite; ils se défirent ensuite de l'argenterie de leur église, à l'exception des calices, et ne voulurent avoir que des croix de bois, des encensoirs de cuivre ou de fer, et un seul chandelier de ce dernier métal; cet amour de la pauvreté les porta en même

temps à se priver de l'usage des chapes, des dalmatiques et des tuniques, pour n'avoir que des ornemens de laine ou de fil qui servaient aux prêtres pour célébrer le Saint Sacrifice. C'est, disaient-ils, non par l'or et les pierreries que Jésus-Christ est honoré, mais par la pureté du cœur et la sainteté de la vie; ses habits n'étaient pas de soie, et la croix sur laquelle il nous a sauvés, n'était que de bois.

Etienne, leur deuxième abbé et leur modèle, voulant conserver et entretenir parmi eux cet esprit de pauvreté, leur recommanda la lecture des livres saints; il leur fit copier en conséquence, un exemplaire entier de la bible le plus correctement qu'il était possible; ce travail achevé, ils firent leurs délices de la divine parole.

Depuis qu'ils avaient renoncé à tout commerce avec les personnes du dehors, surtout avec le duc de Bourgogne, ils ne recevaient plus rien, et le travail de leurs mains ne suffisait pas toujours pour leur procurer le nécessaire: dans cette indigence ils bénissaient Dieu et leur saint

abbé les consolait. Dieu exerça la patience d'Étienne d'une manière qui lui fut beaucoup plus sensible que la privation du pain le plus commun où il voyait souvent sa communauté.

Dans les années 1111 et 1112, la mort lui enleva un si grand nombre de ses religieux, qu'il perdit presque toute espérance de laisser des successeurs de sa pauvreté et de sa pénitence; il gémissait avec ses frères de leur petit nombre, lorsque Dieu lui envoya tout-à-coup trente novices, à la tête desquels était Saint Bernard, âgé de vingt-deux ans.

Depuis ce temps, le monastère de Cîteaux s'agrandit considérablement, et l'ordre de ce nom devint bientôt célèbre, nombreux, et très-utile à l'église et à l'état, par les grands hommes qu'il produisit, et par les travaux importans auxquels ses membres se livrèrent.

---

MONASTÈRE DE CLAIRVAUX. SUBLIMES VERTUS  
DES RELIGIEUX DE CETTE MAISON.

La terre de Clairvaux fut donnée aux solitaires de Citeaux par Hugues, comte de Troyes. C'était auparavant une retraite de voleurs, et elle se nommait la vallée d'Absinthe, sans doute parce que cette plante y croissait en abondance : l'abbé Étienne y envoya plusieurs de ses religieux sous la conduite du jeune Bernard, qui n'avait encore qu'une année de profession.

Ce nouveau monastère était réduit à une si grande pauvreté, que les moines étaient souvent obligés de faire leur potage avec des feuilles de hêtre et de se nourrir d'un pain mêlé d'orge, de millet et de vesce. Un religieux étranger à qui l'on avait servi un de ces pains dans la chambre des hôtes, en fut touché jusqu'aux larmes, et l'emporta secrètement pour le montrer partout sur sa route. Comme l'hiver ap-





*Cette femme se jette à ses pieds et lui offre la somme de 12 livres.*

prochait, Gérard, frère du jeune abbé Bernard, qui remplissait les fonctions de cellerier, se plaignit d'un manque absolu des choses les plus nécessaires à la maison, et de n'avoir aucun moyen de se les procurer. Des paroles de consolation ne le satisfaisaient point.

« Combien vous faudrait-il pour fournir aux besoins les plus pressans?—Environ douze livres, répondit Gérard. » C'était alors une somme qui équivaldrait à plus de cent cinquante francs de notre monnaie actuelle. Bernard se met en prières, et, peu de temps après, Gérard vient l'avertir qu'une femme de Châtillon demande à lui parler. Il sort; cette femme se jette à ses pieds, et lui offre la somme de douze livres, en lui demandant des prières pour son mari dangereusement malade. « Allez, lui dit Bernard en recevant son offrande, vous trouverez votre mari en bonne santé. » Cette femme, à son retour, trouva effectivement son époux parfaitement guéri.

On voyait à Clairvaux des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le

monde, se glorifiaient de la pauvreté évangélique qu'ils avaient embrassée, se livraient aux travaux les plus pénibles, et supportaient, avec une admirable patience, la faim, la soif, les persécutions et les outrages. En descendant de la montagne pour entrer à Clairvaux, on comprenait aussitôt, en voyant la simplicité des bâtimens, que Dieu y habitait. Dans cette vallée, pleine d'hommes dont chacun se livrait au travail qui lui était prescrit, on trouvait, au milieu du jour, le silence de la nuit, silence qui n'était interrompu que par le bruit des travaux, ou par le chant de l'office divin. Ce silence imprimait un tel respect aux gens du monde, qu'ils n'osaient tenir, en ce lieu, aucun discours qui ne fût convenable.

Malgré leur multitude, les moines ne cessaient point d'être solitaires, parce que la loi du silence maintenait chacun d'eux dans la solitude de l'esprit et du cœur. A peine, pouvaient-ils, par le travail le plus opiniâtre et le plus rude, tirer de cette terre stérile, une insipide nourriture. Cependant ils la trouvaient bonne, et

leur singulière ferveur, l'esprit de pénitence dont ils étaient pénétrés, leur faisaient regarder comme un dangereux poison, tout ce qui pouvait flatter leur goût. Par les soins et les exemples de leur abbé, ils s'élevèrent à un si haut degré de perfection, qu'ils souffraient non-seulement sans murmure, mais même avec joie, ce qui auparavant leur eût paru insupportable. Ce plaisir même qu'ils trouvaient dans leurs peines leur causait quelque inquiétude. Pour les en délivrer, Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, se réunit à saint Bernard pour leur faire comprendre que cette joie spirituelle était un don de Dieu, pour lequel ils lui devaient rendre des actions de grâces.

---

## CONVERSION D'UN SEIGNEUR

## LANGUEDOCIEN.

Un gentilhomme de Languedoc donna dans le douzième siècle, un exemple mémorable de pénitence. Il se nommait

Pons, et était seigneur de Laraze, château fortifié dans le diocèse de Lodève. Il n'était pas moins distingué par son esprit et sa valeur, que par sa noblesse et son opulence; mais n'ayant d'autre règle de conduite que ses passions, il se livra à toutes sortes de désordres. Tous ses voisins avaient à se plaindre de lui; il trompait les uns par des discours artificieux, dépouillait les autres de leurs biens par violence, et ne s'occupait, le jour comme la nuit, que du plus honteux brigandage. Les lois les plus sacrées n'avaient aucun empire sur lui, et la religion même était l'objet de ses outrages. Dieu fit enfin éclater sa puissance sur ce pécheur endurci; il le pénétra d'une crainte qui lui fit prendre la résolution de renoncer à ses criminelles habitudes et de se dévouer aux pratiques d'une pénitence rigoureuse. Sa femme à qui il en fit part, se réjouit de son changement, et se retira avec sa fille dans le monastère de Drinone. Pour lui, il plaça son fils à Saint-Sauveur de Lodève.

Surpris d'une conversion à laquelle ils

étaient loin de s'attendre, les voisins et les amis de Pons se rendent auprès de lui pour l'en féliciter. Ils sont bien plus étonnés encore lorsqu'ils entendent ses discours sur la vanité des biens, des honneurs et des plaisirs de ce monde, sur les avantages de la pénitence, et le prix inestimable de la véritable piété. Dans l'instant, six d'entre eux se joignent à lui, et jurent de ne s'en séparer ni pendant la vie, ni à la mort.

Ferme dans sa résolution, Pons de Lazare prit de sages mesures pour restituer tous les biens qu'il avait usurpés, et rendre à chacun les mêmes objets qu'il avait enlevés. Se jetant aux pieds de tous ceux qui avaient à se plaindre de quelque tort, il leur demandait humblement pardon, et leur rendait ce qui leur était dû. Le dimanche des Rameaux, pendant la procession, il se présenta à l'évêque de Lodève, avec ses six compagnons. Il était en chemise, nus pieds, et avait au cou une corde, par laquelle un homme le menait comme un criminel, en le frappant de verges, ainsi qu'il le lui

avait ordonné : après s'être mis à genoux devant l'évêque, il le conjura de faire lire devant tout le monde la confession de tous ses crimes. Il arrosait, en même temps, la terre de ses larmes : spectacle qui pénétrait d'admiration tous les assistans, dont plusieurs touchés de cette confession, se déterminèrent à vaincre la mauvaise honte qui les avait empêchés jusqu'alors de s'approcher du tribunal de la pénitence.

Pons, après avoir fait ensuite avec ses compagnons plusieurs pèlerinages, résolut de se retirer avec eux dans un désert, et d'y vivre du travail de ses mains. Il choisit Salvanès, lieu situé dans le diocèse de Lavaur, et commença à y bâtir avec eux plusieurs cabanes, et à défricher la terre. Le pays ayant été, quelque temps après, affligé d'une grande famine, une multitude innombrable de pauvres accourut à Salvanès, parce que ces pieux solitaires y faisaient l'aumône, exerçaient une généreuse hospitalité à l'égard de tous ceux qui les venaient visiter, et pratiquaient toutes les œuvres de

miséricorde qui dépendaient d'eux. « Vendons nos biens, dit Pons, tout ce que nous avons pour assister nos frères, et mourons ensuite avec eux, si c'est la volonté de Dieu. » Touchés de l'exemple de ces solitaires, les riches de la contrée ouvrirent leurs greniers, et les pauvres furent secourus. L'habitation de Salvanès devint si considérable, que l'on crut pouvoir l'ériger en abbaye. On délibéra si l'on choisirait l'institut de la Chartreuse ou celui de Citeaux, et l'on résolut de s'en rapporter au jugement des Chartreux, que Pons fut chargé d'aller consulter dans leur solitude. Ces religieux furent d'avis qu'il devait embrasser la règle de Citeaux, et lui conseillèrent de s'adresser à la maison de Mazan, du diocèse de Viviers. Pons suivit ce conseil et donna la maison de Salvanès à celle de Mazan, dont l'abbé imposa un an de noviciat à ses compagnons, en leur donnant l'habit et la règle de son ordre, ainsi qu'un abbé pour les conduire. Pons, dont l'humilité était une des principales vertus, chercha toujours la dernière

place, quoiqu'il eût pu remplir la première, et afin de pourvoir plus facilement à la subsistance de la maison, il ne voulut jamais prendre les ordres sacrés, et se dévoua pour toujours aux fonctions des frères lais. L'abbaye de Salvanès devint si célèbre, que Thibaud, comte de Champagne, Roger, roi de Sicile, et même l'empereur de Constantinople, lui envoyèrent des présens.

---

#### PIÉTÉ DE SAINT LOUIS.

Ce saint roi, avant d'entreprendre la seconde croisade, s'y préparait par de fréquens exercices de piété. Il assistait tous les jours à l'office canonial, et lorsqu'il était en voyage à cheval, il le récitait avec Guillaume de Chartres, son chapelain. Il disait aussi, chaque jour, l'office des morts à neuf leçons, même dans les plus grandes solennités; il ne manquait jamais d'entendre deux messes, et souvent il assistait à trois ou quatre. Il aimait à entendre prêcher, et quand les

sermons lui plaisaient, il les retenait et les répétait fidèlement aux autres. Ayant appris que quelques seigneurs de sa cour murmuraient de ce qu'il entendait tant de messes et de sermons, « Si je passais, dit-il, deux fois plus de temps au jeu ou à la chasse, personne ne s'en plaindrait, »

Pendant quelque temps, il se leva à minuit pour assister aux matines qu'on chantait dans sa chapelle, et priaient ensuite devant son lit, avant de se coucher, aussi long-temps que les matines avaient duré. Comme les affaires l'obligeaient de se lever matin, et que les veilles pouvaient l'affaiblir, il se rendit aux conseils de plusieurs hommes sages, et remit ses matines et ses prières à son lever. Pendant qu'il assistait à l'office, il ne souffrait point qu'on lui adressât la parole, si ce n'était pour une affaire qui pressait, et qui pouvait être expliquée en peu de mots. Tous les jours, après son souper, il faisait chanter complies dans sa chapelle; il se retirait ensuite dans sa chambre, autour de laquelle un prêtre venait faire l'aspersion de l'eau bénite, et sur-

tout sur son lit. Ayant vu, dans quelques monastères, que les religieux s'inclinaient à ces paroles du symbole *et il s'est fait homme*, cet usage lui plut si fort, qu'il l'introduisit dans sa chapelle et dans plusieurs autres églises, avec une gèneflexion au lieu d'une simple inclination. Il imita de même ce qui se pratiquait, dans quelques autres monastères, à la lecture de la passion, pendant la semaine sainte, de se prosterner et demeurer quelques instans en prières, à ces paroles *et il expira*. De là nous viennent ces deux saintes coutumes. Il rappela l'usage de bénir les images des Saints, avant de les exposer à la vénération publique.

L'abstinence de ce saint roi était rigoureuse. Il jeûnait tous les vendredis, se privait de viande les mercredis, et pendant quelque temps il s'en abstint même le lundi. Les vendredis du carême et de l'avant, il ne paraissait sur sa table ni fruits ni poissons. Il ne buvait jamais de vin, sans y mêler de l'eau. Le vendredi saint et dans quelques autres jours de l'année, il jeûnait au pain et à l'eau. Tous

les vendredis il se confessait dans un lieu secret, qu'il avait fait pratiquer dans chacun de ses palais. Quand il était assis pour cet acte de pénitence, comme c'était l'usage de son temps, s'il voulait qu'une porte ou une fenêtre fût fermée, il se levait promptement et la fermait, pour en épargner la peine à son confesseur.

Le vendredi saint, après avoir assisté aux matines commencées à minuit, il revenait à sa chambre, et seul, avec un chapelain ; il y récitait tout le psautier. Ensuite, sans se remettre au lit ni dormir, il sortait au lever du soleil, nu-pieds et simplement vêtu, et parcourait ainsi en marchant sur des pierres et dans la boue, les rues de la ville où il se trouvait, et entraît dans les églises pour prier, suivi d'un aumônier qui assistait tous les pauvres qu'il rencontrait sur son passage. De retour à son logis, il entendait le sermon de la passion, assistait ensuite à l'office, et quand le moment d'adorer la croix était venu, il se levait nu-tête et nu-pieds, pauvrement vêtu, et s'avancait à

genoux, suivi de ses enfans, avec une humilité qui attendrissait tous les assistans. L'office divin achevé, il se mettait à table et faisait son repas d'un peu de pain et d'eau.

Le jeudi saint, il lavait les pieds aux pauvres, et exhortait les seigneurs de sa cour à suivre son exemple. De plus, tous les samedis, il les lavait à trois pauvres vieillards, leur donnait de l'argent et les servait lui-même à table. Ses aumônes étaient immenses. Tous les jours, en quelque lieu qu'il fût, plus de cent vingt pauvres étaient nourris dans son palais, de pain, de vin et de viande. Ce nombre était plus considérable dans l'avent, le carême et les autres jours consacrés à la pénitence. Le monarque les servait souvent de ses propres mains, et la veille des grandes fêtes, il remplissait cette charitable fonction auprès de deux cents de ces indigens, avant de se mettre à table. Chaque jour, à dîner et à souper, il faisait manger près de lui trois pauvres vieillards, et leur envoyait des mets qui lui étaient servis. Il se plaisait surtout à

répandre ses bienfaits sur les pauvres maisons d'hommes et de filles, et sur les hôpitaux. Tous les ans, au commencement de l'hiver, il envoyait une certaine somme aux Franciscains et aux Dominicains pour les récompenser de leur zèle à répandre partout la science du salut. Il augmenta les revenus de l'Hôtel-Dieu de Paris, de Pontoise, de Compiègne et de Vernon ; il fonda aussi à Paris les *Quinze-Vingts* pour plus de trois cent cinquante aveugles, et fit entrer aux *Filles-Dieu* plusieurs femmes de mauvaise vie, ou en danger de se perdre. Informé que quelques personnes de sa cour désapprouvaient ses aumônes, « puisqu'il faut que je fasse quelquefois une dépense considérable, dit-il, j'aime mieux la faire pour Dieu que pour le monde et la vanité, et compenser ainsi les dépenses excessives qu'on ne peut éviter pour les choses temporelles. » Cependant ce saint roi ne laissait pas que de déployer de la magnificence, soit dans l'état ordinaire de sa maison, soit dans les occasions extraordinaires où il tenait des cours royales,

des parlemens et autres assemblées, et de se faire servir avec plus de dignité et d'abondance qu'aucun de ses prédécesseurs.

---

INSTITUTION DU JUBILÉ A LA FIN DE CHAQUE  
SIÈCLE.

Il se répandit, à Rome, en 1299, un bruit que tous les Romains qui, l'année suivante, visiteraient l'église de Saint-Pierre, gagneraient une indulgence plénière, et que le privilège était accordé à chaque année séculaire. Le pape Boniface VIII ayant fait examiner si ce bruit était fondé, on ne trouva rien d'assez satisfaisant pour l'autoriser. Le 1<sup>er</sup> janvier 1500, se passa presque entièrement, sans qu'on vît rien d'extraordinaire; mais le soir jusqu'à minuit, il se fit, à l'église de Saint-Pierre, un prodigieux concours de peuple, comme si l'indulgence dût finir avec cette journée. Ce concours dura près de deux mois; les uns disant que le pre-

mier jour de la centième année on gagnait l'indulgence plénière ; les autres, que ce n'était qu'une indulgence de cent ans.

Le pape, qui résidait au palais de Latran, observait attentivement cette dévotion du peuple, et la favorisait. Un vieillard de cent sept ans qu'il fit venir en sa présence, lui affirma que son père s'était rendu à Rome, à l'année séculaire précédente, pour y gagner l'indulgence. On pensait en France comme à Rome. Deux hommes du diocèse de Beauvais, âgés de plus de cent ans, et plusieurs Italiens rendirent le même témoignage.

Après les informations, Boniface, après avoir consulté les Cardinaux, dressa une bulle où il parle ainsi : « Afin que saint Pierre et saint Paul soient plus honorés et leurs églises plus fréquentées, nous accordons indulgence plénière à tous ceux qui, ayant un véritable repentir de leurs péchés, et les ayant confessés, visiteront avec respect lesdites églises, durant la présente année 1500, et toutes les centièmes années suivantes. Ceux qui voudront participer à cette indulgence,

s'ils demeurent à Rome, visiteront ces églises pendant trente jours; s'ils sont du dehors, ils les visiteront pendant quinze jours. »

Cette bulle fut reçue par les fidèles avec une grande joie. Les Romains, les premiers, sans distinction d'âge et de sexe, visitèrent les églises pendant le nombre de jours prescrit. Ensuite, un concours immense de fidèles se fit dans la capitale du monde chrétien, de toutes les autres contrées d'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie. Des vieillards septuagénaires, même, s'y rendirent, et les infirmes s'y firent porter. On remarqua, entre autres, un savoyard, âgé de plus de cent ans, que ses parens portaient, et qui disait se souvenir d'avoir assisté au jubilé du siècle précédent. Jean Villani, historien florentin, rapporte que, pendant toute l'année, il y eut continuellement, à Rome, plus de deux cent mille pèlerins, sans compter ceux qui étaient en chemin. Il ajoute que leurs offrandes procurèrent à l'église ro-

maine, un trésor considérable, et que tous les Romains s'enrichirent par le débit de leurs denrées.

---

VOYAGE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE EN  
ÉGYPTE. SA CONVERSATION AVEC LE  
SOUDAN.

Saint François, ayant formé la résolution de convertir à la foi chrétienne, le soudan d'Égypte, nommé Méléidin, s'embarqua au port d'Ancône, avec onze religieux de l'ordre qu'il avait fondé, sur un vaisseau qui portait des secours aux chrétiens, occupés au siège de Damiette. Peu de jours après son arrivée devant cette place, les croisés se disposant à livrer bataille aux infidèles, il dit à un de ses compagnons : « le Seigneur m'a fait connaître que, si l'on en vient aux mains, les Chrétiens auront du désavantage. Si je le publie, je passerai pour un fou ; si je ne le fais pas, ma conscience me le reprochera. Que vous en semble?—Mon frère-

re, répondit son compagnon, ne vous arrêtez pas au jugement des hommes : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vous regarde comme un insensé. Délivrez votre conscience, et craignez Dieu plus que le monde. » François alla donc aussitôt déclarer sa révélation aux chefs de l'armée chrétienne ; ils la prirent pour une rêverie, livrèrent bataille, et perdirent six mille hommes.

Les deux armées étant en présence, il y avait un extrême danger à passer de l'une à l'autre, parce que le soudan avait promis une somme d'argent à quiconque lui apporterait la tête d'un Chrétien. François, après s'être fortifié par la prière, ne laissa pas de marcher, avec son compagnon, au camp des Infidèles. Les Sarrasins, les voyant s'avancer, coururent au-devant d'eux, les accablèrent d'injures et de coups, et ensuite les lièrent. « Je suis Chrétien, leur dit François ; menez-nous vers votre maître. »

Lors qu'ils furent en présence de Mélédin, « qui vous a envoyés ? leur demanda ce prince. » — « C'est le Dieu très-haut.

répondit François , qui m'a envoyé pour vous montrer à vous et à votre peuple, la science du salut. » Le soudan , frappé de son courage, l'écouta tranquillement pendant quelques jours , et l'invita à demeurer auprès de lui. « Si vous voulez, répondit François , vous convertir avec votre peuple, je demeurerai volontiers avec vous, pour l'amour de Jésus-Christ; que si vous hésitez à embrasser sa loi, en quittant celle de Mahomet, faites allumer un grand feu, et j'y entrerai avec vos prêtres, afin que vous ne doutiez plus de la croyance qu'il faut suivre. — Je ne crois pas, répartit le soudan , qu'aucun de nos imans veuille entrer dans le feu pour sa religion. — Si vous voulez, reprit le saint homme, me promettre, pour vous et votre peuple, d'embrasser la religion chrétienne, en cas que je sorte sain et sauf du milieu des flammes, j'y entrerai seul. Si je suis brûlé, on l'imputera à mes péchés; mais si Dieu me conserve, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour vrai Dieu et sauveur de tous les hommes. » Le soudan répondit qu'en acceptant ce défi, il avait à craindre une

sédition de la part de ses soldats; mais il offrit à l'intrépide François, de riches présens dont le refus augmenta son admiration pour lui. Enfin, craignant que quelques-uns des siens, touchés de ses discours, ne passassent à l'armée chrétienne, il le congédia, en disant : « Priez pour moi, afin que Dieu me fasse connaître la religion qui lui est la plus agréable. »

---

#### SUBLIMES VERTUS DE SAINT YVES.

La Bretagne possédait, après le milieu du treizième siècle, dans la personne de saint Yves, un homme digne des plus beaux siècles de l'église. Dans sa jeunesse, il fut un modèle parfait pour les jeunes gens qui s'appliquent à l'étude. Après avoir commencé ses études dans son pays, il fut envoyé, à l'âge de quatorze ans, à Paris, pour y étudier en philosophie et en théologie : il prit aussi dans cette capitale, des leçons de droit canon,

étude qu'il continua ensuite à Orléans, et à laquelle il joignit celle du droit civil. Il vivait dès-lors d'une manière pénitente et mortifiée, s'abstenant de viande et de vin, et jeûnant tous les vendredis. Il se privait en faveur des pauvres d'une partie de sa nourriture, assistait assiduellement aux offices de l'église, et se levait de grand matin pour vaquer au saint exercice de la prière. On ne l'entendit jamais se quereller avec ses condisciples, ni jamais prononcer une parole libre.

Son inclination à assister les pauvres, lui fit embrasser l'état ecclésiastique, au lieu de s'engager dans les liens du mariage. Lorsqu'il eut reçu l'ordre de prêtrise, son application à l'étude le rendit bientôt capable de remplir les fonctions d'official auprès de l'évêque de Tréguier. Bien loin de multiplier les procédures et de prolonger la décision des affaires, il mettait tous ses soins à engager les parties à s'accorder entre elles. Voyait-il des personnes que leur pauvreté empêchait de faire leur bon droit, il leur avançait l'argent dont elles avaient besoin. Il allait en

différentes juridictions plaider lui-même pour les indigens, ne voulant rien recevoir ni pour sa plaidoierie, ni pour ses écritures, ni pour les démarches qu'exigeait leur défense. Il supportait avec beaucoup de patience les insultes de ceux dont il refusait de soutenir les prétentions injustes. Afin de le fixer davantage dans le pays, l'évêque de Tréguier le nomma à une cure qu'il accepta par obéissance.

Pasteur vigilant et tout entier à ses devoirs, il prêchait quelquefois deux ou trois fois par jour, toujours suivi, parce que ses instructions étaient aussi touchantes que solides; d'ailleurs la régularité de sa conduite, la piété qui paraissait sur toute sa personne, et ses fréquentes bonnes œuvres, prouvaient bien qu'il pratiquait le premier ce qu'il enseignait; aussi un grand nombre de personnes se convertirent-elles, soit par ses exemples, soit par son ministère. L'étude des livres saints faisait toutes ses délices, et c'était à cette source divine qu'il puisait les instructions qu'il adressait à son troupeau. Bientôt le pays changea de face, et les

peuples, aussi grossiers que vicieux, commencèrent à mener une vie conforme à la sainteté du christianisme.

Yves ne se contentait pas de rompre publiquement à son peuple le pain de la divine parole : il se rendait encore dans les maisons pour donner à chacun la nourriture spirituelle qu'il lui jugeait nécessaire. Les pasteurs des environs l'engageaient aussi à prêcher dans leurs églises, et il lui arriva un vendredi saint de prêcher la passion dans sept églises différentes. Il allait jusque dans les champs instruire ses paroissiens, et les exhorter à offrir à Dieu leurs travaux. Il achetait des étoffes pour habiller les pauvres, et souvent il leur donnait ses propres vêtemens : il était l'arbitre de tous les différens. Ceux qui avaient des affaires embarrassantes, ou des débats à terminer, s'en rapportaient volontiers à sa décision.

L'hiver, ce vénérable pasteur faisait allumer à ses frais, du feu pour les pauvres, quoique lui-même ne se chauffât jamais. Il fit aussi construire une maison commode pour les loger : il distribuait

son blé à ceux qui en manquaient, ou dès que la récolte était faite, il le vendait au profit des pauvres. Quelqu'un lui disant un jour qu'il ferait mieux de garder son blé, pour le vendre plus cher dans la suite: « J'en conviens, dit-il, mais j'ignore si je vivrai dans ce temps-là. » A la fin de l'année, ce même homme étant venu lui dire d'un air satisfait, qu'il avait gagné le cinquième sur son blé, « Et moi, répliqua le saint pasteur, je prétends avoir gagné le centuple, en le distribuant aux pauvres. »

Cet homme admirable ne se contentait pas d'administrer les sacremens aux malades : il les visitait, les consolait, et leur apprenait à se disposer à mourir saintement. Pénétré d'une tendre affection pour les orphelins, il payait des maîtres pour leur apprendre à lire. Non moins touché des besoins spirituels des âmes, il n'entendait aucune confession, sans verser des larmes. Il continua, jusqu'à la fin de sa vie, la pénitence à laquelle il s'était soumis, au commencement de ses études, et y ajouta de nouvelles austérités; il portait un habit d'une

étouffe grossière, et un cilice par-dessous; il couchait, tout habillé, sur une claie ou sur un peu de paille, avec un livre ou une pierre pour oreiller; encore passait-il une partie de la nuit à prier ou à méditer quelque passage de l'Écriture-Sainte; il ne mangeait que des légumes, sans aucun assaisonnement, jeûnait très-souvent au pain et à l'eau, et pendant quinze ans, il jeûna ainsi l'avent et le carême. Il mourut en 1503, à l'âge de cinquante ans.

---

JEUNESSE, AUSTÉRITÉS, ET RÉPUTATION DE  
SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Saint François de Paule était un de ces hommes extraordinaires, que Dieu donne de temps en temps en spectacle aux Chrétiens pour les réveiller, et les porter à la pénitence. Dès sa jeunesse, il étonna tous ceux qui entendirent parler de la vie angélique qu'il menait. Ses incroyables austérités firent l'admiration de l'Italie et de la France. Dès sa plus tendre jeunesse,

il s'interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du lait. La réputation de sa vertu et la trop grande proximité où était de la ville de Paule, une maison de campagne, lui attirèrent bientôt des visites qui lui firent chercher une autre retraite. Une de ses parentes lui en ayant procuré une plus écartée, sur le bord de la mer, il s'y creusa une grotte où il demeura quatre ans, uniquement occupé de Dieu.

Il était à peine âgé de dix-neuf ans, lorsque plusieurs personnes le prièrent de leur apprendre à servir Dieu, se mirent sous sa conduite et se bâtirent quelques petites cellules auprès de la sienne, ainsi qu'un petit oratoire pour y chanter les louanges de Dieu. Quelques années après, François voyant le nombre de ses disciples s'augmenter journellement, résolut de bâtir un monastère et une église. Quand ces bâtimens furent achevés, il fit observer à tous ses disciples la même discipline et les mêmes austérités qu'il avait d'abord introduites dans son ermitage. Pour leur apprendre que la péniten-

ce ne servait de rien sans l'humilité et la charité, il voulut qu'on les appelât Minimes, c'est-à-dire, les moindres de tous les religieux. La réputation de ce nouvel ordre y attira un si grand nombre de sujets, que François se vit obligé de former plusieurs établissemens dans le royaume de Naples et de Sicile.

Les austérités de ce saint homme excitaient l'étonnement des gens du monde. Il couchait sur le plancher nu de sa cellule, et ne reposait sa tête que sur une pierre ou un morceau de bois. Tout ce qu'on put obtenir de lui dans sa vieillesse, fut qu'il étendit une natte pour s'y coucher. Il ne donnait que quelques heures au sommeil, et passait en prières la plus grande partie de la nuit. Il ne prenait qu'un repas par jour, après le coucher du soleil, et ce repas ne consistait, pour l'ordinaire, que dans un morceau de pain et de l'eau. Il marchait nu-pieds, et fuyait tout entretien avec les femmes, même avec les religieuses.

Le roi Louis XI, sur sa réputation de sainteté, voulut l'avoir auprès de lui.

« Entre les hommes renommés de dévo-  
» tion, dit Philippe de Comines, le roi  
» envoya quérir un homme de Calabre.  
» On l'appelait le saint homme pour sa  
» sainte vie. Jamais n'avait mangé ne  
» chair, ne poisson, n'œuf, ne laitage, ne  
» nulle graisse, et ne pense jamais avoir  
» vu un homme de si sainte vie, ne où il  
» semblât mieux que le Saint-Esprit par-  
» lât par sa bouche; car il n'était ne cleric,  
» ne lettré, et n'apprit jamais rien. Ledit  
» hermite passa par Naples, honoré et vi-  
» sité autant qu'un grand légat apostoli-  
» que, tant du roi que de ses enfans, et  
» parlait avec eux comme un homme  
» nourri en cour. De là il passa par Ro-  
» me et fut visité de tous les cardinaux,  
» et eut audience avec le pape, par trois  
» fois, seul à seul; et fut assis auprès de  
» lui en belle chaire, l'espace de trois ou  
» quatre heures à chacune fois; qui était  
» un grand honneur à si petit homme,  
» répondant si sagement, que chacun s'en  
» ébahissait. De là vint devers le roi, ho-  
» noré comme s'il eût été le pape, se met-  
» tant à genoux devant lui, afin qu'il lui

» plût faire allonger sa vie. Il répondit ce  
» que sage homme devait répondre. Je l'ai  
» maintes fois ouï parler devant Char-  
» les VIII, où étaient tous les grands du  
» royaume, et encore puis deux mois ;  
» mais il semblait qu'il fût inspiré de  
» Dieu ès choses qu'il disait et rencon-  
» trait, car autrement n'eût su parler des  
» choses dont il parlait. »

La vénération que le roi et la plupart des seigneurs de la cour avaient pour François, n'empêchait pas qu'il ne fût le sujet des railleries de quelques courtisans qui, à cause de sa grande simplicité et de son extérieur négligé, l'appelaient le bon homme. Le roi, même, à la sollicitation de son médecin, parut se méfier de la solidité de sa vertu. Comme il avait été trompé par plusieurs hypocrites, il voulut éprouver si la piété de François ne se démentirait pas. Dans ce dessein, il lui envoya une nombreuse vaisselle d'or et d'argent ; mais le saint homme la lui renvoya, en lui faisant dire qu'il ferait beaucoup mieux de restituer les biens qu'il avait acquis injustement, et que, pour

lui, il n'avait besoin que de vaisselle de bois. Quelque temps après, Louis lui ayant envoyé une petite statue de la Vierge, d'or massif, estimée sept mille ducats, il répondit, en la lui renvoyant, que sa dévotion n'était point pour l'or, et qu'il avait une image de la Vierge, en papier, laquelle lui suffisait. Elle lui fut renvoyée jusqu'à trois fois, et trois fois il la refusa. Le roi lui ayant fait dire qu'il en pouvait faire des aumônes, il répondit : « Le roi a des aumôniers pour la distribution de ses aumônes. » Louis XI, non content de toutes ces épreuves, lui envoya une grande quantité d'or, en lui faisant dire que personne n'en saurait rien, et qu'elle lui servirait à faire bâtir un monastère dans la ville de Rome. « Que le roi restitue plutôt cet or à ceux qu'il en a dépouillés injustement, » répondit-il avec indignation. Le roi fut si touché du désintéressement de ce saint homme, qu'il écouta jusqu'à sa mort, avec docilité, les avis salutaires qu'il lui donna.

Charles VIII n'eut pas moins de véné-

ration pour François de Paule. Il allait souvent le voir, ou le faisait venir dans son cabinet ; il le choisit même pour parrain du Dauphin.

---

SAINT IGNACE DE LOYOLA. ÉTABLISSEMENT  
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Quand la religion chrétienne fut attaquée par les tyrans, Dieu la défendit avec le sang des martyrs ; quand quelques-uns de ses dogmes devinrent dans la suite l'objet des attentats des hérétiques, il suscita, pour maintenir la pureté de la foi, des hommes puissans en œuvres et en paroles, qui combattirent l'erreur par des écrits qui fourniront toujours à son église des armes invincibles contre l'erreur. Ce fut principalement dans le seizième siècle, que parut avec le plus grand éclat cette providence, qui veille d'une manière si spéciale sur la conservation du dépôt qu'elle a confié aux pasteurs de la catholicité. Deux hé-

réciarques, Luther et Calvin, avaient paru, et menaçaient d'entraîner l'Europe entière dans le vaste abîme qu'ils avaient creusé. Les princes et les peuples, dominés par un fatal esprit d'indépendance, étaient sur le point de rompre tous les liens qui les attachaient à l'antique croyance de l'église romaine, comme à l'ancre du salut, lorsque s'élevèrent pour les sauver d'un si triste naufrage plusieurs ordres religieux qui, comme autant d'armées du Seigneur, se préparèrent au combat contre les nouveaux sectaires et leurs nombreux partisans. Dans cette sainte milice brille au premier rang, dès son institution, la compagnie de Jésus, fondée par saint Ignace de Loyola. Les bornes de cet abrégé nous obligent de n'offrir à nos lecteurs que quelques traits de la vie de ce héros du christianisme, au seizième siècle.

Ignace reçut le jour au château de Loyola, en Biscaye. Après avoir été page du roi Ferdinand IV, il embrassa la profession des armes, dans laquelle il donna, jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, un libre

cours à ses passions. En 1521, se trouvant enfermé dans la ville de Pampelune, assiégée par les Français, il eut la jambe droite cassée, la gauche fort maltraitée par des éclats de pierre que fit voler un boulet. Pendant que les chirurgiens s'occupaient de sa guérison, au château de Loyola, où il avait été transporté, on lui apporta pour le désennuyer, à défaut d'autres livres, une vie de Jésus-Christ et une légende des saints. Il lut d'abord ces deux ouvrages, sans autre dessein que de passer le temps; mais bientôt il se sentit touché des grands exemples de vertu qu'il remarqua dans la vie des Saints, et prit la résolution de les imiter.

Après sa guérison il conçut le dessein de partir pour la Terre-Sainte, pieds-nus, et revêtu d'un sac; mais la peste qui régnait à Barcelonne, où il se rendit pour s'embarquer, lui en fit différer l'exécution. De cette ville, il prit le chemin de notre Dame de Montserrat, acheta au bas de la montagne un habit de grosse toile, une ceinture, des sandales, un bourdon, unealebasse, et entra dans l'église, en

équipage de pèlerin. Il passa toute la nuit devant l'autel de la mère de Dieu, se dévoua à son service, en qualité de son chevalier, se confessa, communia, suspendit son épée à un pilier, près de l'autel, et partit pour Manrèse, où il voulait attendre l'occasion de s'embarquer pour la Terre-Sainte. Après avoir pris son logement à l'hôpital il se mit à jeûner au pain et à l'eau, à mendier son pain de porte en porte, et à se livrer à toutes les pratiques de la plus austère pénitence. Tourmenté de tentations violentes et de grandes peines intérieures, il tomba dans une telle mélancolie, qu'un jour il fut tenté de se jeter par la fenêtre de sa cellule, pour mettre un terme à ses agitations. Afin de rendre la paix à son âme, il resta sept jours entiers sans prendre aucune nourriture; et sans doute il aurait poussé cette privation au dernier excès, si son confesseur ne l'eût obligé d'y mettre fin. On croit que c'est à Manrèse qu'il composa son excellent livre des *Exercices spirituels*.

Après un séjour de dix mois dans

cette ville, Ignace alla s'embarquer à Barcelonne pour la Terre-Sainte, sans autre provision qu'un peu de pain qu'il avait mendié. Après une navigation orageuse, il aborda heureusement dans l'île de Chypre, d'où il arriva enfin au bout de sept semaines au port de Jaffa, en Palestine. Quatre jours après il se mit en chemin pour Jérusalem, dont il visita les saints lieux, avec les sentimens de la plus tendre piété. Il aurait bien voulu rester dans la Palestine, pour travailler à la conversion des infidèles; mais le provincial des religieux de saint François mit obstacle à son zèle, en lui persuadant de retourner en Europe.

De retour en Italie, il fut arrêté sur la route de Gênes, qu'il avait prise pour se rendre en Espagne, par des Espagnols, retranchés dans un village; dépouillé de ses vêtemens, il fut conduit tout nu au capitaine comme étant un espion des Français. Le silence qu'il garda à toutes les questions qui lui furent adressées, son air simple et modeste, déterminèrent cet officier à lui rendre la liberté; mais les

soldats ne le relâchèrent point sans l'avoir maltraité. Il fut mieux accueilli dans le camp français, qu'il fut obligé de traverser. Dès son arrivée à Barcelonne il se mit à étudier pour être en état de travailler au salut des âmes, et commença par l'étude de la grammaire. C'était un spectacle bien extraordinaire qu'il offrait au public en allant en classe avec de petits enfans, quoiqu'il fût alors âgé de trente-trois ans; mais de quoi n'est pas capable une âme forte, qui veut fortement parvenir à son but? Cependant cette étude, quelque application qu'il y donnât, ne l'empêchait point de travailler au salut du prochain, et de retirer, de temps en temps, du vice, des personnes dont la conversion aurait découragé tout autre zèle que le sien.

Il y avait à Barcelonne un couvent de religieuses, devenu célèbre par leur conduite scandaleuse. Il entreprit de les ramener à un genre de vie plus conforme à la sainteté de leur état. Il choisit leur église pour ses exercices habituels de piété, et chaque jour il y passait quatre

ou cinq heures, à prier et à méditer. Cette assiduité piqua leur curiosité; elles demandèrent à lui parler : il leur exposa leurs devoirs avec tant de force et d'onction, qu'elles résolurent de vivre avec plus de régularité, et de fermer leurs parloirs à toutes les personnes qui avaient coutume de les fréquenter. Ce changement excita la fureur des jeunes gens qui se trouvaient ainsi privés d'entretiens dont l'amour profane était souvent le coupable motif : ils payèrent deux esclaves maures, pour l'assommer à coups de bâtons, avec le chapelain du monastère, qui l'avait aidé de tous ses efforts. Celui-ci en mourut, mais pour lui, quoiqu'il fût resté mort sur la place, il eut bientôt recouvré la santé.

Après son rétablissement, Ignace partit pour aller étudier en philosophie à l'université d'Alcala, avec trois jeunes gens qui s'étaient mis sous sa conduite. Un quatrième se réunit à lui dans cette ville. Le vêtement de ces cinq étudiants consistait dans une espèce d'habit long ou de soutane de serge grise, et dans un chapeau

rond de la même couleur, en forme de cloche, et leur nourriture dans ce qu'on leur donnait par aumône. Ignace ne faisant que peu de progrès dans ses études, à cause de son âge déjà avancé, aima mieux s'occuper avec ses quatre compagnons, de la conversion des écoliers dont les mœurs n'étaient rien moins que régulières. Celle d'un prélat dont les mauvais exemples poussaient aux vices les enfans du collège où il était entré, attira, par son éclat, l'attention des inquisiteurs qui, le soupçonnant d'hérésie, chargèrent le grand-vicaire d'Alcala de l'examiner; mais cet examen de sa conduite et de sa doctrine ne lui attira que le traitement honorable qu'il méritait.

Ce grand serviteur de Dieu, en sortant d'une persécution, rentrait presque aussitôt dans une autre. En 1527, la mère et la fille, veuves l'une et l'autre, se convertirent, après avoir tenu dans le monde la conduite la plus dissipée. Au commencement de leur conversion, elles prirent le parti de se rendre, vêtues en pèlerines, et en demandant l'aumône, à Notre-Da-

me de Guadeloupe, et de visiter le saint suaire de la ville de Jaën. On se prit à Ignace de ce singulier pèlerinage, qui fit grand bruit dans la contrée. Un professeur en théologie se plaignant qu'un homme ignorant et sans caractère se mêlât de direction, il fut arrêté et conduit en prison, où il resta jusqu'à ce que les deux pèlerines, étant revenues six semaines après, eussent déclaré qu'il ne leur avait donné aucun conseil.

Après avoir été rendu à la liberté, Ignace se rendit à Salamanque, où, en attendant qu'il pût reprendre le cours de ses études, il se mit à catéchiser et à faire des instructions familières. Le grand-vicaire de l'évêque trouva mauvais qu'il se permit d'instruire le peuple avant d'avoir achevé un cours de théologie, et le fit enfermer dans un cachot, d'où il ne sortit qu'au bout de trois semaines. Comme l'université de Paris était alors la plus célèbre de l'Europe, il résolut d'y aller recommencer ses études. A l'âge de trente-sept ans il entra au collège de Montaigu, avec quelques jeunes Es-

pagnols, et recommença à étudier la grammaire. Un de ses condisciples lui ayant volé sa bourse, il fut obligé de se retirer à Saint-Jacques de l'Hôpital, où les Espagnols pauvres étaient reçus. Comme il n'avait que le logement dans cette maison, il n'eut d'autre ressource pour exister que de mendier de porte en porte, mais les aumônes qu'il recevait, étaient loin de lui suffire. Il suivit donc le conseil qu'on lui donna de se rendre à Bruxelles et à Anvers, pour y implorer la charité des négocians espagnols. De cette dernière ville, où il trouva quelques ressources, il s'embarqua pour Londres, où d'autres Espagnols s'empressèrent de venir à son secours. Toujours animé de l'ardeur d'étudier, il revint à Paris, acheva ses humanités à Montaigu, et entra au collège de Sainte-Barbe pour y commencer son cours de philosophie. Un pauvre écolier, nommé Robert Lefèvre, natif de Savoie, qui fut chargé de lui répéter les leçons de son professeur, le mit en état, au bout de trois ans, de passer maître-ès-arts. Le répéti-

teur et l'élève occupaient la même chambre avec François-Xavier, fils d'un pauvre gentilhomme navarrois.

Après avoir achevé son cours de philosophie, Ignace alla commencer celui de théologie chez les Dominicains. Ce fut pendant qu'il se livrait à cette étude, qu'il prit la résolution de fonder un nouvel ordre religieux, et détermina à entrer dans ses vues Jacques Lefèvre, son répétiteur, François Xavier, Jacques Lainez, Alphonse Salméron, un autre espagnol nommé Bobadilla, et Simon Rodriguez, gentilhomme portugais. Se souvenant de l'inconstance de ses anciens compagnons qui l'avaient quitté à Barcelone, il crut devoir fixer les nouveaux par un engagement irrévocable. Le jour de l'Assomption, 1554, il les mena dans l'église de Montmartre, où après que Lefèvre qui venait de recevoir l'ordre de la prêtrise, leur eut dit la messe et les eut communiés, ils prononcèrent, tous sept à la fois, le vœu d'entreprendre le voyage de Jérusalem pour la conversion des infidèles, et s'ils ne pouvaient l'effectuer, d'aller se

jeter aux pieds du pape et lui promettre d'aller où il lui plairait les envoyer. Les deux années suivantes ils renouvelèrent leur vœu dans la même église et de la même manière.

Ignace, obligé de retourner en Espagne pour rétablir sa santé, convint avec ses compagnons, auxquels trois autres s'étaient réunis, qu'ils se trouveraient tous à Venise à la fin de janvier 1557. Aucun d'eux ne manqua au rendez-vous, et quelque temps après ils se mirent en chemin pour aller se présenter au pape Paul III. Ce pontife ne leur permit pas seulement de faire le voyage de Jérusalem, mais de plus il donna la permission à ceux d'entre eux qui n'étaient pas prêtres, de recevoir les ordres sacrés. De retour à Venise, ils firent vœu de pauvreté et de chasteté, entre les mains du nonce du pape, et ceux qui n'avaient pas encore reçu l'ordre de la prêtrise, furent ordonnés avec Ignace. En attendant qu'ils pussent s'embarquer pour Jérusalem, ils se mirent à parcourir les villes et les campagnes de la république, pour travailler

au salut des âmes, avec l'agrément et sous la surveillance des pasteurs. Ils montaient ordinairement sur une pierre au milieu des places publiques, et invitaient les passans à les écouter. Après avoir parlé tout le jour, sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de pain mendié de porte en porte, ils passaient la nuit dans de vieux bâtimens, couchés sur la paille.

Sur la fin de l'année 1557, Ignace ayant représenté à ses dix compagnons que le passage de la Terre-Sainte leur étant fermé, il ne leur restait plus qu'à aller offrir leurs services au souverain pontife, il partit pour Rome avec Lefèvre et Lainez; et les autres, ainsi qu'il fut convenu, se partagèrent les universités d'Italie, dans l'intention d'attirer quelques étudians dans leur société. Avant de se séparer, ils s'étaient prescrit un genre de vie uniforme, comme de loger dans les hôpitaux, de ne vivre que d'aumônes, de prêcher dans les places publiques, et d'enseigner aux enfans les principes de la religion. Afin de pouvoir répondre à ceux qui leur de-

manderaient « Qui êtes-vous ? » Ignace leur avait dit que combattant sous la bannière de Jésus-Christ, leur société n'avait pas d'autre nom à prendre que celui de *Compagnie de Jésus*.

Ce saint fondateur, après s'être occupé à Rome de tout ce qui regardait l'établissement de sa compagnie, y appela tous ses compagnons, pour conférer avec eux sur les principales dispositions de leur règle. Il fut convenu, qu'outre les vœux de pauvreté et de chasteté, ils en feraient un d'obéissance perpétuelle au supérieur-général qu'ils choisiraient, et un quatrième d'aller partout où le pape les enverrait travailler au salut des âmes, et même en demandant l'aumône, s'il le jugeait à propos.

Après que trois cardinaux, nommés par Paul III pour lui rendre compte de ce nouvel ordre, l'eurent approuvé, le pontife y donna lui-même son approbation, en 1540, par une bulle qui donnait à ses membres le titre de *Clercs réguliers de la Compagnie de Jésus*. Ignace et ses compagnons s'assemblèrent ensuite pour

se donner un chef. Ils n'étaient que six, François Xavier étant parti pour les Indes, Rodriguez pour le Portugal, Lefèvre pour la diète de Worms, et Bobadilla pour le royaume de Naples. Ignace, choisi pour général, prit le gouvernement de la société le jour de Pâques 1541, et le vendredi suivant il fit avec ses compagnons sa profession solennelle, après avoir visité les sept églises, qui sont les sept principales stations de Rome. La cérémonie eut lieu dans celle de Saint-Paul, située hors des murs de la ville. Le nouveau général y célébra le saint sacrifice, communia ses compagnons, reçut leurs vœux, et prononça immédiatement les siens, par l'un desquels il promettait au pape un entier dévouement. Sa première fonction fut d'aller faire le catéchisme dans l'église de *Sainte-Marie de Struta*, qui fut donnée à sa société. Pendant que ses compagnons étaient envoyés par le pape en différentes provinces de la catholicité, Salméron et Brouet en Irlande, Lainez à Venise, Lefèvre à Madrid, Bobadilla et Lejay à Vienne et à Ratisbonne,

il demeura dans Rome où il forma quelques établissemens non moins utiles à l'état qu'à la religion.

---

PROGRÈS DE LA COMPAGNIE  
DE JÉSUS.

La protection divine se montre clairement dans l'établissement et les progrès du nouvel ordre religieux fondé par Ignace. Après une jeunesse passée dans les désordres de la profession militaire, il se décide tout-à-coup à mener une vie toute chrétienne. A l'âge de trente ans, au lieu de se laisser décourager par les difficultés d'apprendre la grammaire, il se livre à cette étude avec une ardeur que rien ne peut affaiblir, ni les mépris, ni les obstacles, ni les persécutions qu'il éprouve en Espagne. Cette ardeur le conduit en France; nouvelles difficultés, nouveaux empêchemens, nouvelles humiliations; il surmonte tout par sa persévérance. Cet homme, regardé comme

un insensé dans sa patrie, force, pour ainsi dire, la nature à obéir à ses efforts ; âgé de trente-sept ans, il se fait enfant pour devenir un grand homme, et se dévoue dans l'âge où l'on commande, à toutes les soumissions de l'âge où l'on obéit. Plus savant dans la science de Dieu que dans les lettres humaines, humble et sans réputation de talens, il parvient à gagner l'amitié et l'estime des plus habiles de ses condisciples, et leur fait adopter le projet qu'il a formé d'établir un nouvel ordre religieux. Ce n'est pas là tout. Il faut que le projet soit adopté par le chef de l'église. Ignace, sans protecteur, sans aucun de ces moyens qui garantissent le succès des entreprises difficiles, obtient l'approbation du pontife ; établit son nouvel ordre ; le gouverne en qualité de supérieur-général, et lui donne des constitutions dont la sagesse doit en assurer les progrès et maintenir la durée.

Ignace reste à Rome, occupé des fonctions les moins relevées du saint ministère auquel il s'est dévoué, et ses six com-

pagnons partent pour aller fonder dans tous les royaumes catholiques de l'Europe des établissemens semblables à celui de Sainte-Marie-de-Strata. François Xavier est parti pour les Indes orientales. Lefèvre va fonder un collège dans la ville de Gandie, sous la protection du duc François de Borgia; Lainez et Salméron sont envoyés, par Paul III, au concile de Trente, où le père Le Jay se trouvait déjà comme député du cardinal d'Augsbourg. Ce même père Le Jay établit ensuite, par la permission d'Hercule d'Est, un collège dans la ville de Ferrare. A Louvain, des Jésuites, dispersés dans des maisons particulières, se réunirent et choisirent un recteur. Plusieurs logèrent à Paris chez les Chartreux, passèrent ensuite dans le collège des Lombards, et en 1550 dans un hôtel de la rue de La Harpe, qui leur fut donné avec de grands biens, par Duprat, évêque de Clermont. En Espagne, ils fondèrent un collège à Saragosse, et peu de temps après le vice-roi de Sicile les établit à Messine et à Palerme. Après avoir quitté le concile de Trente,

Salméron, Canisius et le père Le Jay allèrent enseigner à Ingolstadt. D'autres membres de la compagnie, animés d'un zèle ardent pour la conversion des infidèles, passèrent en Afrique, en Amérique et dans les Indes orientales, et au Japon.

Ignace voyait, chaque jour, croître et s'étendre sa compagnie. En 1555, le pape Jules III l'établit à Jérusalem, à Constantinople et dans l'île de Chypre. La philosophie et la théologie commencèrent à être enseignées dans le collège romain. Celui de Florence fut ouvert aussi bien que celui de Pérouse. Lainez en fonda un à Gênes, et établit une maison dans l'île de Corse. Le savant Canisius institua une académie à Vienne, en Autriche, Corduba une à Cordoue, Alvarez une autre à Avila. On bâtit, pour la société, une église à Barcelonne, une maison professe à Lisbonne, et un collège à Ébora. En 1554, la société eut un collège à Tivoli, un autre à Lorette, et un autre à Syracuse. Elle avait en Espagne un si grand nombre de

maisons, qu'elle les partagea en trois provinces.

Des progrès si rapides d'une société, fondée et dirigée par un homme qui, à l'âge de près de quarante ans, n'avait pas encore acquis les connaissances les plus indispensables à un simple prêtre, attestent évidemment la puissance de Dieu et le génie d'Ignace, non moins que sa sainteté. Les ennemis de la religion catholique qui le calomnient et le tournent en ridicule, et ceux qui, tous les jours, répètent leurs injures, s'ils étaient de bonne foi, reconnaîtraient que ce saint fondateur est un des plus grands hommes qui aient illustré le seizième siècle.

---

ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES DE LA CHARITÉ,  
PAR SAINT JEAN DE DIEU.

Saint Jean de Dieu, natif du diocèse d'Evora, en Portugal, vers la fin du quinzième siècle, était âgé d'environ qua-

rante ans, lorsqu'il résolut de se dévouer au service des pauvres malades, pour accomplir un vœu qu'il avait fait pendant une maladie dans un hôpital, où il avait été traité comme atteint de folie. Il commença cette œuvre charitable à Grenade, en nourrissant quelques pauvres du travail de ses mains. Ayant ensuite loué une maison pour les loger, il les assista avec une économie, une charité, une prévoyance et un succès dont toute la ville fut étonnée. De tous côtés, on le voyait aller chercher des malades pour les conduire ou les faire transporter à son hôpital. Plusieurs personnes riches, touchées d'un zèle si charitable, lui donnèrent de l'argent et des meubles. Tels furent les commencemens du célèbre hôpital de Grenade, et de la congrégation des *Frères de la Charité*.

Jean s'occupait pendant le jour à servir ses pauvres, et le soir il partait pour aller faire la quête. Il ne se bornait pas à leur fournir les secours qu'exigeaient leurs infirmités et leurs besoins corporels : il travaillait principalement au sa-

lut de leur âme. En cela, son zèle fut parfaitement secondé par plusieurs ecclésiastiques qui, en même temps, lui apportaient de l'argent ou d'autres objets nécessaires à son hôpital. Les pauvres honteux n'étaient point oubliés : il les visitait et leur procurait du travail, autant comme le moyen d'éviter l'oisiveté, que comme celui de pourvoir à leur subsistance. Si des filles se trouvaient sans appui et exposées par la pauvreté à perdre leur innocence, il veillait, avec un soin particulier, à ce qu'elles ne fussent pas tentées, par le besoin, de s'abandonner au vice.

L'archevêque de Grenade, don Guerrero, qui favorisait tous ses pieux projets, lui donna des sommes considérables pour agrandir son hôpital. L'évêque de Thui, président de la chambre royale de Grenade, lui donna le nom de *Jean-de-Dieu*, et lui prescrivit une forme d'habit pour lui-même et pour ses confrères. Lorsqu'il mourut, l'archevêque de Grenade se chargea de payer toutes ses dettes, de maintenir ses établissemens cha-

ritables dans la ville et le diocèse de Grenade, ainsi que de pourvoir aux besoins des pauvres honteux qu'il entretenait secrètement, et à ceux des femmes qu'il avait retirées du désordre, ou qu'il avait empêchées d'y tomber. Douze ans après la mort de ce saint homme, le pape Pie V confirma sa congrégation et en fit un ordre religieux qu'il soumit à la règle de Saint Augustin.

Les frères de la charité ne tardèrent pas à se répandre hors de l'Espagne. Ils obtinrent des établissemens dans plusieurs autres pays, principalement en France, d'où la révolution les a fait disparaître, ainsi que tous les autres qui honoraient ce royaume, comme ils faisaient la gloire de la religion.

---

#### ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

Voici encore une de ces communautés religieuses dont l'établissement fut l'ef-

fet des saintes inspirations du christianisme. César de Bus en fut le fondateur. Né à Cavaillon, dans le comté venaissin, aujourd'hui le département de Vaucluse, il fut élevé par ses parens dans les sentimens de la piété. Malheureusement un de ses frères, qui occupait un emploi à la cour de François I<sup>er</sup>, l'ayant fait venir à Paris, le luxe, l'ambition, les spectacles, les sociétés eurent bientôt étouffé dans son cœur les bonnes semences que l'éducation y avait répandues. De retour à Cavaillon, après avoir envain attendu une place qu'on lui avait fait espérer à la cour, il y vécut, pendant plusieurs années, dans une scandaleuse dissipation. Dieu jeta enfin sur lui un regard de bonté. Une pauvre veuve d'une éminente piété, et un jeune ecclésiastique, sacristain d'une église de la ville, obtinrent sa conversion par la ferveur de leurs prières. Touché de Dieu, il voulait aller s'ensevelir dans la Chartreuse, voisine d'Avignon; mais la Providence qui avait d'autres vues sur lui, ne lui permit pas d'accomplir cette résolution. Cependant il

vivait dans une grande austérité, s'interdisait les délassemens les plus innocens, jeûnait fréquemment, et passait une partie des nuits dans le saint exercice de la prière. Après qu'il se fut livré, quelque temps dans la retraite, à de pieuses lectures et aux pratiques d'une rigoureuse pénitence, le directeur de sa conscience lui permit quelques bonnes œuvres au dehors, ne craignant plus qu'elles lui fussent un sujet de dissipation. Il se mit donc à servir, avec un zèle tout charitable, les pauvres et les malades.

Quand on le crut assez purifié par la pénitence, on le fit entrer dans le clergé. Pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Cavaillon, il mit toute son application à la lecture de l'Écriture-Sainte et des Pères, et se rendit, par toutes les vertus cléricales, le modèle des ecclésiastiques avec lesquels il vivait. Son zèle à instruire les enfans et d'autres personnes qui vivaient dans l'ignorance des vérités chrétiennes, ne se renferma point dans Cavaillon. Il alla l'exercer dans la ville d'Aix, où l'archevêque Alexandre Cali-

giani, parent et élève de saint Charles Borromée, l'aida par sa protection, à faire tout le bien qu'il s'était promis. Il y assemblait fréquemment les ecclésiastiques dont il connaissait les bonnes intentions; il parcourait les villages des environs, prêchant, catéchisant, et faisant tous ses efforts pour exciter les pécheurs à la pénitence. Comme les instructions des prédicateurs n'étaient que des discours étudiés, les gens de la campagne, n'y comprenant rien, croupissaient dans la plus grossière ignorance. César de Bus suivit une autre méthode; ce fut celle des instructions familières que le concile de Trente avait recommandées aux pasteurs. Il l'avait déjà employée en faisant le catéchisme dans la cathédrale de Cavaillon; elle lui réussit parfaitement dans les églises de village, où il était secondé par de jeunes clercs qu'il avait formés lui-même à cette importante fonction du saint-ministère.

Encouragé par ce succès, il représenta à l'évêque de Cavaillon combien serait utile à l'Église une congrégation dont les

les membres s'occuperaient principalement d'enseigner la doctrine chrétienne clairement et simplement, et qui fût un ordre de catéchistes, comme celui de saint Dominique en était un de prédicateurs. Après avoir obtenu l'approbation de ce prélat, il assembla, le jour de saint Michel, 1592, les ecclésiastiques, qu'il avait formés aux fonctions de catéchistes, et leur fit part de sa résolution et de son plan. Ils entrèrent tous avec joie dans ses intentions, et commencèrent, bientôt après, leur établissement dans la ville d'Avignon.

Le vénérable fondateur se chargea de deux sortes de catéchismes : le premier était pour les enfans, qu'il encourageait par de pieuses récompenses, et en donnant à ceux qui répondaient bien aux demandes, des éloges, qu'il avait soin d'assaisonner de réflexions, propres à prévenir les sentimens d'orgueil, qu'ils pouvaient faire naître dans ces jeunes cœurs. Afin de les empêcher de se livrer à l'ennui, il leur faisait chanter de saints cantiques, dont il avait eu soin de leur

apprendre les airs. La seconde instruction catéchistique était adressée aux personnes plus avancées. Il en prenait le sujet dans l'excellent catéchisme du concile de Trente, et l'expliquait d'une manière courte, mais claire et intelligible. Tout le monde, les personnes de qualité, comme les autres, s'empressaient d'assister à ces catéchismes, et l'archevêque d'Aix, lui-même, y répandait souvent des larmes de joie et de consolation.

César de Bus eut le malheur de perdre la vue. Il s'humilia sous la main de Dieu, et continua ses catéchismes avec une telle affluence, qu'on y compta un jour quatre cardinaux, confondus dans la foule de ses auditeurs.

Le pape Clément VIII ayant confirmé en 1598, par des bulles, l'institut de la doctrine chrétienne, il fut question de lui donner un supérieur général. César de Bus, nommé à l'unanimité par ses disciples, ne leur proposa d'autre règle que le saint Évangile et les canons de l'Église. Les statuts qu'il y ajouta, n'en furent que de simples explications.

Comme il est possible que la congrégation de la *doctrine chrétienne* renaisse en France, comme d'autres non moins utiles à l'église gallicane, nous donnons ici les principales dispositions de son institut. Tous les talens, toutes les études, doivent se rapporter à la doctrine chrétienne, à la connaissance de Jésus-Christ. Les supérieurs doivent s'assembler, de temps en temps, pour empêcher que la simplicité de la science évangélique ne soit gâtée par le luxe d'une éloquence toute humaine. On exige des candidats une piété solide, éclairée, et sans prétention. On ne doit faire aucune action qui attire l'attention des gens du monde. Comme chrétiens, les membres de la congrégation doivent s'attacher aux engagements de leur baptême; prêtres, ils vivront conformément aux devoirs du caractère sacerdotal. La vanité sera poursuivie, de quelque côté et sur quelques personnes qu'elle se montre. Tout doit être en commun, et personne ne doit rien posséder comme sa propriété. Les laïcs, attachés à la communauté, se livre-

ront au travail des mains, sans négliger les pratiques religieuses, et les ecclésiastiques, à l'exemple de saint Paul, y donneront, chaque jour, quelques heures.

Les disciples de César de Bus avaient une véritable tendresse pour l'Église. Dans ces derniers temps, ils gémissaient en silence sur les progrès de l'incrédulité, et, toujours pénétrés de l'esprit de leur institut, ils s'environnaient, partout où ils étaient établis, de pauvres et d'enfans. L'enfance évangélique et la simplicité toute chrétienne dans laquelle ils vivaient, éloignaient d'eux tout désir d'élevation; ils se montraient pauvres en tout, dans leurs vêtemens, leurs repas, leur église et leur maison.

---

#### ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE.

Plus l'hérésie et les vices faisaient de progrès dans le seizième siècle, plus la providence suscitait de défenseurs des

vérités catholiques et de la morale de l'Évangile. La congrégation de l'Oratoire est une de celles qui, dans ce siècle et le suivant, rendit avec sa compagnie de Jésus de plus grands services à l'église. L'illustre Bossuet, parlant de sa discipline intérieure, disait que tout le monde y obéissait et que personne n'y commandait. Elle fut d'abord fondée en Italie par saint Philippe de Néri, et son institut reçut, au commencement du dix-septième siècle, plusieurs modifications du cardinal de Bérulle.

Philippe, né à Florence en 1515, voulut de bonne heure embrasser la pauvreté, en renonçant à tous les biens qu'il pouvait espérer de ses parens. Après avoir fait à Rome l'éducation de deux jeunes gentilshommes, dont il eut le bonheur de préserver l'innocence des désordres qui régnaient dans cette capitale du monde chrétien, il se livra à l'étude de la philosophie et de la théologie. Il vivait dans une retraite profonde, passait en prières une grande partie de la nuit, dans une petite chambre où il n'y avait que son lit,

une table, un crucifix et quelques livres. L'eau était son unique boisson et le pain sa seule nourriture, à laquelle il ajoutait quelquefois des herbes ou des olives. Animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, il visitait, servait et consolait les malades dans les hôpitaux. Plusieurs vertueux laïcs, excités par son exemple, se consacrèrent à ces œuvres de miséricorde. Il n'était âgé que de vingt-trois ans, lorsqu'il sentit son zèle s'augmenter pour le salut des jeunes gens. Il cherchait toutes les occasions de s'entretenir avec eux, pour les porter à la vertu; il visitait les écoles dans ce dessein, et il eut le bonheur d'en convertir trente qui renoncèrent à leurs désordres pour mener une vie toute chrétienne. Il en forma une société qui, par la modestie et les autres vertus qui la distinguaient, devint l'édification de tous les Romains.

Philippe, à l'âge de trente-six ans, n'était encore qu'un simple laïc: il fallut que son confesseur le déterminât à recevoir les ordres sacrés. Après avoir été élevé au sacerdoce, il se retira dans la maison de

saint Jérôme où demeuraient plusieurs prêtres, sans nul règlement qui gênât leur liberté. Chargé d'entendre les confessions, il s'acquitta de cette fonction redoutable, avec un zèle qui fut couronné des plus grands succès.

En 1564, les Florentins l'ayant engagé à prendre le gouvernement de l'église qu'ils avaient à Rome, il y assembla quelques-uns de ses disciples, qui, après avoir reçu l'ordre de la prêtrise, se livrèrent à tous les exercices de la maison de saint Jérôme; plusieurs autres personnes se joignirent à cette communauté, qui n'avait d'autres liens que ceux de la charité. Travailler au salut des âmes par l'instruction et l'administration des sacremens, tel fut le but principal de ce nouvel institut. Le célèbre Baronius, depuis cardinal, et auteur des *Annales ecclésiastiques*, fut un des premiers membres que Philippe reçut dans sa société. Comme les premières assemblées qui donnèrent lieu à cette communauté, s'étaient tenues dans un oratoire de l'église de saint Jérôme, on lui donna le nom de *Congrégation*

*tion de l'Oratoire*, et ce fut sous cette dénomination qu'elle fut confirmée, en 1574, par un bref du pape Grégoire XIII.

Philippe ne consentit jamais à ce que ceux qui entraient dans sa congrégation fissent des vœux, ni qu'ils eussent d'autre engagement que celui d'une mutuelle charité. Il voulait en faire un asile pour les personnes qui, n'étant pas assez fortes pour supporter les austérités de la vie monastique, avaient cependant besoin, pour vivre chrétiennement, d'être séparées du monde; aussi cette congrégation n'avait-elle pas moins de membres laïcs que d'ecclésiastiques. Quoique ce saint homme recommandât beaucoup l'étude à ses confrères, il ne voulait pas qu'ils manquassent à aucun des exercices de la communauté. Jamais il n'en dispensa le savant Baronius, quoiqu'il fût occupé du travail de ses *Annales*. Il ne cherchait point à attirer un grand nombre de sujets, mais à s'en procurer d'excellens.

La congrégation de l'Oratoire, établie

en France, par le cardinal de Bérulle, sur un autre plan, rendit dès ses commencemens, de grands services à l'église gallicane, par le nombre des hommes aussi pieux que savans, dont elle fut composée. L'instruction de la jeunesse, la prédication, la composition d'ouvrages utiles à l'Église universelle, lui donnèrent un éclat qui, malheureusement, fut obscurci par les opinions de quelques-uns de ses membres, peu conformes à la doctrine de l'église romaine, et par une opposition, pour ainsi dire, systématique aux décisions des souverains pontifes.

Lorsque la compagnie de Jésus fut abolie, en 1765, ses collèges furent partagés entre la congrégation de l'Oratoire, les bénédictins, et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève.

---

CONDUITE HÉROÏQUE DE SAINT CHARLES  
BORROMÉE , PENDANT LA PESTE DE  
MILAN, EN 1576.

Depuis plusieurs mois la peste parcourait le Milanais, enfin elle pénétra dans la ville de Milan; Charles se trouvait alors à Lodi où il s'était rendu pour faire la cérémonie des funérailles de l'évêque de cette ville. A son retour, il vit le commencement des misères que son peuple allait éprouver. Le gouverneur et la noblesse s'étaient déjà retirés, et il ne restait que ceux qui ne trouvaient point de ressources ailleurs. Se regardant, alors, comme chargé de tous les crimes de son peuple, il résolut de commencer la pénitence publique par lui-même, de jeûner tous les jours, de ne plus coucher que sur des planches, et de passer presque toutes les nuits dans la prière et dans les larmes. Le fléau fut bientôt accompagné d'une extrême misère, parce que les artisans ne trou-

vaient point à travailler, et que la plupart des domestiques étaient congédiés par leurs maîtres. Le charitable archevêque, les regardant tous comme ses propres enfans, ne les abandonna pas. Après avoir vendu tous ses meubles et s'être considérablement endetté, pour le soulagement des malades, il mit en Dieu toutes ses espérances, et elles ne furent point trompées. Voyant les nouveaux progrès que la contagion faisait chaque jour, après avoir ordonné des prières publiques et d'autres œuvres de piété, il indiqua trois processions générales, auxquelles il assista nu-pieds, et la corde au cou. Pendant la première, un clou lui entra si avant dans un orteil que l'ongle en fut enlevé. Cet accident ne l'empêcha pas d'aller encore nu-pieds aux autres processions. Il continuait cependant d'assister les pauvres, dont le nombre s'élevait à plus de soixante mille; souvent le pain manquait dans sa maison, et l'on y était obligé de l'aller mendier comme les indigens.

Un jour, le saint cardinal, après avoir parcouru la ville pour y ordonner diverses

mesures , en rentrant le soir dans son palais , ne trouva pas un seul morceau de pain à manger , ni même de quoi en acheter , et il était si tard qu'on ne savait à qui s'adresser ; plein de confiance en Dieu dans cette détresse , il se retira dans son oratoire pour prier. Pendant qu'il offrait à Dieu ses travaux et ses privations , on lui apporta une somme considérable. Souvent il sortait pendant la nuit , pour s'assurer si personne n'avait besoin de son secours. On l'aperçut une fois tenant entre ses bras un petit enfant vivant , qu'il avait trouvé auprès des cadavres de son père et de sa mère ; de si grands exemples furent un puissant aiguillon pour les ecclésiastiques , séculiers et réguliers , et pour les laïcs , à imiter la charité d'un si bon pasteur.

Parmi les traits qui signalèrent l'insigne charité du saint archevêque , dans ce temps malheureux , en voici quelques-uns entre mille autres , non moins dignes d'admiration.

Dès le commencement de la contagion , Charles avait fait construire plu-

sieurs hôpitaux, dans une plaine peu éloignée de Milan, et ensuite des baraques hors des murs de cette ville. Il visitait souvent ces tristes retraites, s'arrêtait devant chacune, s'informait des secours spirituels et temporels qu'on portait à ceux qui les habitaient, de la conduite que tenaient à leur égard ceux qu'il avait chargés du soin de ces malheureux, ordonnait tout ce qui leur était nécessaire avec une singulière prévoyance, et notait dans un *agenda*, pour s'en souvenir, tous les besoins auxquels il fallait pourvoir. De sa main libérale, il offrait de l'argent aux plus nécessiteux; il avait coutume d'en distribuer, deux fois par semaine, à ceux de la ville, et les autres jours, à ceux qu'on avait transportés hors des murs. Il envoyait encore plusieurs membres de son chapitre, porter de maison en maison, avec des chevaux, les alimens propres à soulager les malades qui souffraient le plus de l'estomac. Souvent, il visitait et consolait les personnes distinguées qui étaient restées dans la ville; il

entraît dans leur chambre et s'approchait de leur lit. Si quelque curé était attaqué de la peste, il s'offrait pour le remplacer.

Malgré tous les travaux et les soins auxquels il se livrait, ce généreux prélat croyait n'en pas faire assez, parce qu'il ne touchait pas ceux qui étaient soupçonnés d'être atteints de la peste, ou qui même en étaient véritablement infectés; cette persuasion lui fit venir la pensée d'administrer, conformément à son devoir d'évêque, le sacrement de confirmation à ceux de la ville et d'autres parties de son diocèse qui ne l'avaient pas reçu; ayant donc fixé un jour pour cet acte, aussi dangereux qu'important, de son ministère, il alla s'en acquitter par la ville, et de maison en maison, accompagné d'une partie de son clergé, et avec tout l'appareil que permettait la circonstance, et le continua ainsi les jours suivans. Dans les commencemens, il ne confirmait que les personnes qui avaient été séparées des pestiférés, et de celles qui n'étaient que soupçonnées de l'être;

mais quelque temps après il voulut même donner l'onction sacrée aux malades et à ceux qui étaient évidemment atteints de la contagion. Cezèle intrépide ne se borna pas aux seuls habitans de Milan; Charles se mit ensuite à parcourir les petites villes et les villages de son diocèse, avec une incroyable célérité, visitant tous les malades, et leur administrant le même secours spirituel qu'avaient reçu ceux de la capitale. Il ne s'effrayait ni de la distance des lieux, ni de la difficulté des chemins. Il allait partout, visitait tout, et ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au besoin spirituel et corporel de son malheureux troupeau. Se trouvant un jour dans un village, à une demi-journée de Milan, il s'aperçut, au moment où il allait administrer la confirmation, que des malades manifestaient un violent désir de la recevoir; quoiqu'il pensât que ce sacrement, dans l'état désespéré où ils se trouvaient, leur était plus nécessaire qu'aux autres, il consulta néanmoins un de ses grands vicaires s'il devait ou non le leur refuser. Com-

me cet ecclésiastique, au lieu de lui dire son sentiment, ne faisait que lui promettre son assistance, environ douze malades s'approchent pour recevoir la sainte onction; des soldats les repoussent, menaçant de les frapper s'ils ne retournent à leur place; « Plus d'hésitation, dit Charles, ces malheureux, sans doute, ne se sont pas présentés fortuitement sans en avoir reçu l'ordre; mais par une inspiration divine: retirez-vous, ajoute-t-il, en s'adressant aux soldats, et faites silence. » Après avoir ainsi parlé, il donne la confirmation.

Le curé de la paroisse Saint-Raphaël était atteint de la contagion, pour avoir reçu chez lui des pestiférés, sans nulle précaution; Charles se rend auprès de lui, le console, et juge qu'il doit être promptement administré; le lendemain au matin, il va dire la messe à son église, avec l'intention de lui porter la sainte eucharistie et de lui donner l'extrême-onction. Après la messe, pendant laquelle il avait donné la communion au clerc de ce curé, quoiqu'il fût justement soup-

conné d'être infecté de la maladie, il se disposait à partir avec les membres du clergé qui l'assistaient, et qu'effrayait sa résolution, lorsque vinrent à l'église plusieurs des personnages les plus distingués de la ville : ils se prosternent à ses pieds et le conjurent, en répandant des larmes, de ne point exposer sa vie à un si grand danger, cette vie, si précieuse à toute la ville, sans laquelle tout tomberait dans la plus grande confusion, et le peuple qui mettait en lui toute sa confiance, se livrerait au plus violent désespoir. Il ne se laissa point ébranler par les plus vives supplications ; il se mit en marche pour administrer le curé qui, étendu sur son lit, était en proie à toutes les horreurs de la peste. Lorsqu'il lui eut donné la communion, il administra aussi l'extrême-onction au vicaire qui se trouvait sur le seuil de la porte de la chambre. Le curé mourut presque aussitôt après avoir reçu les derniers sacremens.

Le curé de Saint-Pierre était aussi au lit, attaqué de la peste. Charles se met en marche pour l'administrer. A

la nouvelle de son approche, ce bon prêtre, effrayé du danger que va courir son archevêque, rassemble toutes ses forces, se lève et s'en va à son église. Charles le communie; mais il exige ensuite qu'il retourne à son lit, pour y recevoir de sa main l'extrême-onction; celui-ci refusa d'obéir, alléguant l'imminence du danger. Le lendemain Charles se rendit auprès de lui pour lui faire les saintes onctions, après lesquelles il passa de cette vie dans une autre plus heureuse.

---

TRAITS REMARQUABLES DE LA VIE DE DOM  
BARTHÉLEMY-DES-MARTYRS, ARCHEVÊ-  
QUE DE BRAGUE, EN PORTUGAL.

Ce vénérable prélat était prier d'un couvent de dominicains à Viane, petite ville du royaume de Portugal, lorsque l'archevêché de Brague vint à vaquer. Le père Louis de Grenade, l'ayant fait nommer à ce grand siège, en 1557, par la reine régente, dont il était le confesseur,

il fallut que ce même Louis de Grenade, qui était son provincial, le menaçât d'excommunication, pour le déterminer à consentir à son élection. Il était âgé de quarante-cinq ans, et il y avait plus d'un an qu'il était nommé, lorsqu'il fut sacré dans le monastère des dominicains de Lisbonne. Trois semaines après son sacre, il partit pour Brague, avec le plus modeste équipage. Lorsqu'il entra dans le palais archiépiscopal il n'y trouva que de superbes appartemens, ornés de peintures et de lambris dorés. En considérant ce vain éclat, il fut touché de compassion pour ceux qui avaient ainsi prodigué le bien des pauvres, pour satisfaire leur orgueil, et choisit aussitôt une chambre sans ornemens, où il fit dresser son lit avec des planches et une simple paille. Ce lit était si court et si étroit, qu'il était contraint d'y plier les jambes, et ne pouvait s'y retourner. Tout son ameublement consistait dans une table de sapin, sur laquelle il y avait un crucifix. Il se levait toujours à trois heures du matin, faisait sa prière, et lisait l'Écri-

ture-Sainte et les ouvrages des saints pères. A huit heures il disait la messe ou l'entendait. Ensuite il donnait audience, ayant soin de faire entrer les pauvres les premiers. Dans l'après-midi il donnait encore audience jusqu'à la fin du jour. Le soir il se retirait pour prier et méditer jusqu'à onze heures, et il se couchait.

Ce saint prélat ne portait point de linge, et ne quitta jamais l'habit de son ordre. Il ne cessa point de porter un cilice, comme avant son épiscopat. Afin de rendre sa maison le modèle des autres, il ne voulut la composer que de personnes nécessaires à sa dignité, et d'une vertu irréprochable. Toute son écurie consistait dans une mule, qui servait à toutes sortes d'usages, et dont il se servait lui-même dans de certaines occasions. Ne se regardant que comme l'économe de ses revenus, qui étaient considérables, il les employait à secourir les pauvres, et les faisait administrer par des hommes d'une fidélité éprouvée. Persuadé que le ministère de la parole regarde principalement

les évêques, il voulut prêcher dans sa cathédrale, les avents, les carêmes, et plusieurs autres jours de l'année. Il annonçait la parole de Dieu, avec autant de charité paternelle que de grandeur épiscopale; ses discours étaient graves, judicieux, solides, à la portée de son peuple, et pleins d'une onction qu'il puisait dans la prière.

Il entreprit souvent la visite de son diocèse même au milieu de l'hiver; il répondait à ceux qui voulaient arrêter son zèle, que la vie d'un évêque n'était point à lui, mais à son troupeau. « Je suis, disait-il, le premier médecin de quatorze cents hôpitaux, qui sont les paroisses de mon diocèse. Il est vrai que chaque hôpital a son médecin, qui est le curé, mais je dois m'informer s'il fait bien son devoir; et je dois faire le mien pour lui apprendre par mon exemple quelle doit être la charité d'un pasteur.

Lorsqu'il se mit en chemin pour assister au concile de Trente, il fit ce qu'il put pendant tout son voyage pour rester inconnu; il cachait sa croix épiscopale, dé-

fendait à ceux qui l'accompagnaient de dire qui il était, et allait loger dans les couvens de Saint-Dominique, qui se trouvaient sur sa route, et ses gens allaient l'attendre le lendemain à la sortie de la ville. Étant arrivé au couvent de Saint-Paul de Burgos, il résolut de s'y arrêter deux jours, et dîna avec la communauté qui le prenait pour un simple religieux étranger. Il venait de sortir du réfectoire, et s'entretenait avec quelques religieux dans le cloître, lorsqu'on entendit frapper un grand coup à la porte. C'était un courrier, qui demanda aussitôt à parler à Mgr. l'archevêque de Brague, assurant qu'il était arrivé à Burgos, et qu'il devait être dans le couvent. Le portier lui ayant dit qu'il n'y avait que deux religieux portugais, il n'en demanda pas davantage, et entrant brusquement dans le cloître, il reconnut aussitôt l'archevêque, lui fit un salut profond et lui remit une lettre du roi, qui lui recommandait de maintenir dans le concile sa qualité de primat de toute l'Espagne. L'humble prélat, affligé de se voir découvert, ne put souffrir





*Commencez par lui la réforme  
de l'Eglise?*

les honneurs qu'on voulut lui rendre, et continua sa route.

Au mois de septembre 1565, la vingt-quatrième session du concile de Trente ayant été différée de deux mois, il résolut d'aller à Rome, et partit avec le cardinal de Lorraine. Le lendemain de son arrivée dans cette capitale, il alla rendre ses devoirs au pape Pie IV, qui lui donna des marques d'une estime singulière pour sa personne; prenant la main de Charles Borromée, son neveu, «Voici, lui dit ce pontife, un jeune cardinal; commencez par lui la réformation de l'Église.» Pendant les dix-sept jours qu'il passa à Rome, presque tous les cardinaux voulurent le connaître, et s'entretenir avec lui.

Pie IV lui montrant, un jour, les beaux ouvrages qu'il faisait exécuter dans le jardin, nommé Belvédère, lui demanda, en riant, pourquoi il ne faisait pas bâtir un palais semblable. Dom Barthélemy lui répondit, qu'il ne lui appartenait pas d'avoir un palais, et que si cela était, il ne voudrait point bâtir avec le bien d'autrui, encore moins avec celui des pauvres. Mais

encore, reprit le pape, que dites-vous de ces ouvrages? — Saint père, je dirai avec la liberté que votre sainteté veut bien me donner, qu'il me serait impossible d'élever de superbes édifices, que le temps détruit, ou que le fils-Dieu doit brûler dans son dernier jugement. Ce palais peut être digne des architectes qui l'ont construit avec toutes les règles de leur art; mais il n'est certainement pas digne de votre Sainteté, puisque dans le rang où Dieu l'a placée, il la destine à lui offrir des maisons vivantes qui doivent survivre à l'embrasement de l'univers. Pour ce qui est de la peinture, j'avoue que je n'estime que celle qui retrace dans les âmes, l'image de Dieu; ce sont là, saint père, les maisons et les tableaux que je désirerais captiver toute votre affection. — Que voulez-vous donc que je fasse? repartit le saint père; voulez-vous que je laisse ces édifices inachevés? ce n'est pas moi qui les ai entrepris et je n'aime pas à faire de grandes dépenses; mais je ne puis me dispenser d'achever ce que j'ai trouvé commencé. — Il est vrai, saint père, dit l'archevêque, en souriant,

que les choses qui sont bonnes en elles-mêmes, sont meilleures quand elles sont achevées; mais la difficulté est de savoir si Dieu tiendra compte à votre sainteté de ces bâtimens, parmi les bonnes œuvres qu'elle aura faites. — Je vois bien, interrompit le pape, que vous êtes d'intelligence avec le cardinal Borromée, il a trouvé en vous un homme selon ses désirs. Il est aussi indifférent que vous pour toutes les belles choses; et je suis assuré que les palais qu'il bâtira à Milan, seront tout-à-fait semblables à ceux que vous avez dessein de faire bâtir à Prague.

Il y avait long-temps qu'aucun archevêque de Prague n'avait visité, ni par lui-même, ni par ses grands vicaires, une paroisse de sa juridiction, située sur la frontière du Portugal et de la Galice. Le curé, qui portait aussi le titre d'abbé, était un homme riche et puissant, qui avait toujours vécu dans les désordres les plus scandaleux. Il avait douze fils qu'il regardait comme ses défenseurs, quoiqu'ils fussent son opprobre. Déterminé à ne point changer de vie, il se servait de

sa puissance et de ses trésors, pour s'exempter de la visite épiscopale. Aussitôt que le visiteur approchait, averti par ses espions, il faisait venir des soldats galiciens, et se cantonnait dans son église, avec eux et sa famille.

Dom Barthélemy, pénétré de douleur de la perte de ce misérable, résolut de le convertir au péril même de sa vie. Arrivé au village le plus proche de sa paroisse, il apprend qu'au premier bruit de sa venue, il s'est renfermé avec sa garnison ordinaire. Il se lève de grand matin, passe plusieurs heures à demander à Dieu la conversion de ce grand pécheur, défend aux gens de sa suite de sortir du village, jusqu'à ce qu'il leur en ait donné le signal; prend avec lui le religieux qui l'accompagnait dans ses voyages, et se met en marche pour aller attaquer les gens armés qui l'attendent. Arrivé à la porte du curé, il frappe, tenant à la main une petite baguette; les sentinelles avertissent leur chef, qui croyant n'avoir rien à craindre de deux religieux, et s'imaginant que l'archevêque ne viendrait le visiter qu'à

la tête d'une nombreuse escorte, va lui-même à la porte demander aux religieux ce qu'ils veulent. Quand l'archevêque voit celui qu'il avait cherché avec tant d'ardeur, « Savez-vous, mon fils, pourquoi je suis venu ici? lui dit-il, avec douceur et d'un air de gaieté; c'est pour vous faire peur avec cette petite baguette, et vous avertir que vous êtes une brebis égarée, que votre pasteur vient chercher. » Le curé est frappé d'une étrange surprise, en voyant son archevêque dans sa maison; le trouble et la honte lui ôtent la parole. Mais le moment est venu où Dieu doit faire éclater sur ce pécheur endurci la puissance de sa grâce. Tout-à-coup cet homme si fier se jette aux pieds de son charitable pasteur; il fond en larmes, et ne peut s'exprimer que par ses soupirs; enfin, d'une voix entrecoupée de sanglots, « j'ai péché contre Dieu et contre vous, » dit-il à l'archevêque, qui joignant ses larmes aux siennes, le relève de terre où il s'est prosterné; l'embrasse ensuite avec toute la tendresse d'un père; et l'exhorte à mettre en Dieu toute sa confiance.

Dom Barthélemy envoya aussitôt avvertir de ce qui se passait ceux qui l'avaient accompagné. Il fit un long séjour dans cette paroisse pour en instruire le peuple, et y abolir les désordres qui y régnaient.

---

VERTUS DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,  
— ARCHEVÊQUE DE VALENCE, EN ESPAGNE.

Dans tous les siècles la providence a suscité de grands hommes, qui par leurs lumières et leurs vertus, fussent tout à la fois la gloire, le flambeau et l'appui de son église, mais dans aucun siècle elle ne lui a donné autant de pasteurs, également illustres par leur science et leur sainteté, que dans ce seizième siècle, où les erreurs s'élevant de tous côtés, menaçaient de couvrir de leurs ténèbres tous les états de la catholicité, et ne laissaient à l'église que la douleur de perdre un nombre prodigieux de ses enfans.

Saint Thomas de Villeneuve est un des

prélats, qui dans le siècle dont nous parlons, consolèrent l'église de ses maux, et par l'éminence de leur sainteté, par l'étendue de leurs lumières, et l'ardeur de leur zèle, l'empêchèrent d'éprouver de plus grandes pertes, et contribuèrent puissamment à maintenir la pureté de sa doctrine. Né en 1488, à Fontplain, petite ville de Castille, il donna dès l'âge le plus tendre des présages de l'éminente sainteté à laquelle il s'élèverait dans la suite. A l'âge de sept ans, pénétré d'une tendre compassion pour les pauvres, il inventait divers moyens de les secourir, et leur donnait jusqu'à ses habits; à cette heureuse inclination il joignait la modestie la plus rare, une grande douceur, une horreur profonde du mensonge, et beaucoup d'ardeur pour la prière.

Envoyé à l'âge de quinze ans dans la nouvelle université d'Alcala, fondée par l'illustre cardinal de Ximénès, il fit, en peu de temps, de tels progrès dans ses études, que ce même cardinal le gratifia d'une bourse au collège de Saint Ildephonse, où il se rendit encore plus esti-

mable par ses vertus que par ses talens. Au lieu de suivre les mauvais exemples de ses condisciples, il tâchait de les gagner à Dieu par l'innocence de ses mœurs, ou les retenait dans le devoir par le respect que sa piété leur inspirait. Comme la prière et l'étude partageaient tout son temps, il ne lui en restait point pour se livrer à leurs amusemens.

A l'âge de vingt-six ans, il fut promu à une chaire de philosophie. La réputation de son enseignement le fit appeler deux ans après à Salamanque, université plus ancienne et plus célèbre que celle d'Alcala. Après y avoir enseigné la philosophie pendant deux autres années, il se retira chez les ermites de Saint Augustin de la même ville; on a remarqué que, le même jour de la même année 1518, Luther sortit de cet ordre pour faire la guerre à l'église catholique. On s'aperçut bientôt qu'on avait reçu moins un simple novice qu'un grand maître dans la vie spirituelle, qui, accoutumé dès sa plus tendre jeunesse aux travaux de la vie pénitente, regardait les rigueurs de la règle

qu'il avait embrassée, comme des adoucissements à celles qu'il s'était imposées lui-même.

Élevé au sacerdoce un an après sa profession, il se livra, par obéissance, au ministère de la prédication dans différentes villes; mais comme l'ardeur, avec laquelle il s'en acquittait, le jetait dans un dangereux épuisement, ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la théologie à Salamanque. L'étude de la religion l'ayant mis en état de prêcher avec plus de solidité, et le repos lui ayant rendu ses forces, il recommença le cours de ses prédications. A Salamanque et dans d'autres villes de la Castille, partout il s'annonça comme un homme apostolique. Ce fut avec le plus grand éclat qu'il parut dans les chaires de Burgos et de Valladolid. Dans cette dernière ville, toute la cour s'empressait de l'entendre; l'empereur Charles-Quint ne s'en lassait point, et ne cessait de lui donner d'éclatans témoignages de son estime.

Ce prince avait condamné à mort quelques gentilshommes, coupables d'un cri-

me de lèse-majesté; tous les grands du royaume, l'archevêque de Tolède, et le prince lui-même, son fils, lui demandèrent la grâce de ces malheureux sans pouvoir l'obtenir. Thomas recommanda cette affaire à Dieu, sollicita la même grâce auprès de l'empereur, et l'obtint aussitôt. Toute la cour témoignant sa surprise, «Sachez, dit Charles-Quint, que les demandes de Thomas sont pour moi des commandemens de Dieu. N'est-il pas juste, d'ailleurs, d'accorder quelque grâce sur la terre à un si grand ami de Dieu, et qui a tant de crédit pour nous attirer celles du ciel.»

Nommé par ce monarque à l'archevêché de Grenade, Thomas se rendit à Tolède, où il était alors, pour les supplier de révoquer sa nomination. Par ses instances, il obtint ce qu'il désirait. L'année suivante, l'archevêché de Valence étant devenu vacant, il fut nommé, par une méprise, à cet archevêché. Charles-Quint se trouvant alors en Flandre, il fallut que son provincial, pour lui faire accepter sa nomination, le menaçât

de l'excommunier. Contraint d'accepter une dignité qui lui avait toujours paru si redoutable, il fut sacré à Valladolid, en 1544, par l'archevêque de Tolède, et partit aussitôt pour se rendre à son église. Sa mère, qui, fort âgée, avait changé sa maison en un hôpital où elle se dévouait au service des pauvres, l'envoya prier de passer par Villeneuve, où il avait été élevé, avant de se rendre à Valence. Il y consentit; mais, après y avoir mûrement réfléchi, il crut devoir laisser sa mère qui pouvait se passer de lui pour se rendre à son église. Il ne prit pour compagnon de voyage qu'un religieux et deux domestiques; il marchait à pied avec l'habit de son ordre fort usé, et couvert d'un chapeau qui lui servait depuis vingt-six ans.

Les chanoines de sa cathédrale, frappés de la pauvreté de son extérieur, lui ayant offert une somme d'argent pour l'aider à monter sa maison, il la reçut avec beaucoup de reconnaissance, et la fit porter aussitôt aux administrateurs du grand hôpital, pour être employée à

la nourriture des pauvres. Il fit entendre ensuite aux chanoines qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis de changer ni de vêtement ni de nourriture; puisque la pauvreté religieuse n'était pas incompatible avec l'épiscopat. Il ne souffrit point qu'on meublât sa maison d'autres objets que de ceux qui lui étaient absolument nécessaires. Il ne voulut ni dais dans l'église, ni tapis sur sa chaire épiscopale, ni être traité autrement qu'un simple prêtre. Son chapitre l'exhortant à avoir un extérieur convenable à sa dignité, il lui répondit qu'il n'était pas venu pour paraître, mais pour agir; tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il porterait au moins un bonnet de satin, afin que le peuple pût reconnaître son archevêque. Durant les onze années de son épiscopat, il ne se fit faire que deux soulanes neuves d'une grosse étoffe; lorsqu'elles commençaient à s'user, il les raccommodait lui-même. Ne voulant jamais rien avoir en propre, pas même les ornemens nécessaires pour sa chapelle, il empruntait tout de ses chanoines quand il était à la

ville, et de ses curés quand il était en visite. Il n'usait que de vaisselle de terre, et toute son argenterie consistait en quelques cuillers pour les étrangers qu'il recevait à sa table. Les mets les plus communs composaient ses repas. Il jeûnait très-souvent au pain et à l'eau; et alors il mangeait en son particulier. On voyait dans sa chambre une espèce de lit fort simple; mais il ne couchait que sur des sarmens qu'il tenait cachés contre la muraille.

Les pauvres appelaient publiquement le palais épiscopal leur maison. Chaque jour on y en voyait venir plusieurs centaines. Dans toutes les paroisses, il avait fait dresser des listes des pauvres honneux, dont il prenait soin par lui-même ou par quelque prêtre qui jouissait de sa confiance. Lorsqu'un de ces infortunés n'osait découvrir son indigence, il s'informait quel était son confesseur, lui remettait lui-même de l'argent avec ordre, en le donnant à cette personne, de lui dire que cet argent venait d'un de ses débiteurs qui, ne pouvant le payer tout

à la fois , voulait le satisfaire peu à peu. Il croyait avec raison dire la vérité, en parlant ainsi, par la persuasion où il était que les revenus d'un évêque appartiennent aux pauvres.

Ce saint prélat avait un soin tout particulier des pauvres filles, et les établissait suivant la condition de leurs parens. Souvent il payait les dettes de ceux qui ne pouvaient satisfaire leurs créanciers. Se regardant comme le père de tous les orphelins, il les plaçait à ses frais chez les nourrices, et dès qu'ils pouvaient travailler, il leur faisait apprendre des métiers. Sa prévoyance pour eux allait si loin, que dans sa dernière maladie, il déclara qu'il avait payé leurs nourrices et pourvu à leur entretien pour trois ans après sa mort. Cette prévoyance n'était pas moindre pour les malades, soit dans les maisons particulières, soit dans les hôpitaux. Les étrangers qui passaient par Valence n'avaient pas moins à se louer de sa charité hospitalière; à toute heure ils étaient reçus dans une vaste cuisine, où, après avoir pris un repas, ils rece-

vaient quelques provisions pour leur voyage.

Thomas de Villeneuve soutenait avec vigueur les privilèges de son église. Il fit preuve d'une grande fermeté, en refusant à l'empereur Charles-Quint vingt mille écus, qu'il lui demandait pour être employés à la construction d'une citadelle dans l'île d'Iviça, l'une des Baléares, menacée par les Turcs. Il fondait son refus sur ce que les pauvres étaient les propriétaires de ses revenus. Cependant, après qu'on eut cessé d'en agir avec lui par voie d'exigence, il prêta dix mille écus pour la défense d'une place si importante pour la religion.

---

TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT FRANÇOIS  
XAVIER.

François-Xavier, qualifié apôtre des Indes par le pape Urbain VIII, après s'être consacré à Dieu dans la *Compagnie de Jésus*, fut choisi pour aller prêcher

la foi dans les Indes. En 1541 il se mit en mer, et, l'année suivante, il débarqua au port de Goa, ville capitale des possessions portugaises dans les Indes. Dès son arrivée, il alla rendre ses devoirs à l'évêque Jean d'Albuquerque, religieux de l'ordre de saint François. Aussitôt après avoir reçu la bénédiction de ce prélat, il se mit à travailler au salut des âmes. L'ambition, l'avarice, et les désordres des Portugais étaient cause que la foi n'avait fait aucun progrès parmi les Indiens. On voyait à Goa un mélange monstrueux de christianisme, de mahométisme et d'idolâtrie. On s'y moquait publiquement des exhortations et des menaces de l'évêque. François fut d'abord effrayé de ce spectacle de corruption ; il en gémit, mais ne perdit pas courage. Après avoir exercé quelque temps son zèle à Goa, il passa à l'île de Paravas, dont les habitans, qui se disaient Chrétiens, joignaient la profanation des sacremens aux superstitions de l'idolâtrie. Il fit traduire en leur langue le catéchisme et des prières chrétiennes ;

avança peu à peu dans les pays voisins où l'on n'avait aucune connaissance de Jésus-Christ, y fit détruire les temples et les idoles, et bâtit des églises dans les bourgs et villages, avec l'autorité du vice-roi et le secours des Portugais, dont ces peuples étaient tributaires.

Un an et demi après, ce saint missionnaire voulant retourner à Goa afin d'y prendre des compagnons de son apostolat, emmena avec lui de jeunes Indiens pour les faire élever dans le séminaire de cette ville, et s'en servir ensuite dans les missions. L'année suivante, il pénétra dans le royaume de Travancor, et y baptisa dix mille idolâtres. Un village entier recevait quelquefois le baptême dans un seul jour. Pendant qu'il travaillait dans le pays avec tant de succès, des députés de l'île de Manar vinrent le prier de se rendre chez eux, pour qu'il les instruisît des vérités chrétiennes. Un prêtre qu'il y envoya, donna le baptême à tous les insulaires. Il passa ensuite à Méliapour d'où il s'embarqua pour Malaca, ville très-commerçante, dont les habitans se

livraient à toutes sortes de débauches. A la vue de l'extrême licence qui y régnait, il redoubla ses austérités pour attirer la miséricorde divine sur cette cité coupable. On le voyait souvent dans les rues, une sonnette à la main, et criant dès la pointe du jour à haute voix : Réveillez-vous et priez pour ceux qui sont en péché mortel, comme pour des morts. Un grand nombre d'idolâtres, de Mahométans et de Juifs, éclairés et touchés par sa prédication, embrassèrent l'évangile. Après trois mois de séjour, il fit de nouveaux voyages, et prit ensuite la route du Japon.

Dans tous les lieux où il passait, il montrait aux païens l'absurdité de leur religion, et annonçait le vrai Dieu. Le roi de Saxuma se montra d'abord favorable à sa prédication; mais les bonzes lui suscitèrent bien des traverses. Comme ils pratiquaient des austérités incroyables, Xavier se mit à en pratiquer de plus grandes encore; mais ce fut inutilement, et il prit le parti de quitter le pays pour se rendre à Firando, ville célèbre par le

commerce des Portugais et des autres Européens. Il y prêcha en toute liberté, et eut le bonheur d'y gagner à Dieu un grand nombre d'habitans. Se persuadant qu'il ferait de plus grands fruits à Méaco, capitale de l'empire du Japon, il résolut d'y aller. Il prit sa route par la province de Nangaro, dont la capitale, nommée Amangucchi, était une des villes les plus riches de l'empire. Il y trouva plusieurs personnes favorablement disposées en faveur de la religion chrétienne, dont elles avaient entendu parler; malheureusement il ignorait la langue du pays. « Si je savais le japonnais, écrivit-il dans une de ses lettres, je ne doute pas qu'un bon nombre d'idolâtres n'embrassassent la foi chrétienne. Dieu veuille que je l'apprenne bientôt! alors je rendrai quelques services à l'église. Présentement, je suis au milieu de ces infidèles comme une statue. » Se voyant donc traité par les idolâtres comme un insensé, et n'ayant aucune espérance de succès parmi eux, il se hâta de passer à Méaco.

Il ne fut pas mieux accueilli dans cette grande ville qu'il l'avait été à Amanguuchi, où il ne tarda pas à retourner, mais dans un équipage différent de celui avec lequel il avait paru la première fois. Il changea ses habits pauvres et usés en d'autres tout neufs et d'une belle étoffe; prit des valets à sa suite, et prépara pour le roi des présens qui consistaient dans une horloge sonnante, un instrument de musique, et d'autres curiosités que lui avait données le vice-roi des Indes. Dans ce brillant appareil, il se présenta devant le prince, et lui remit des lettres de ce vice-roi. Le prince, flatté de ces présens, lui permit de prêcher sa religion, et à ses sujets de l'embrasser. Notre zélé missionnaire avait appris la langue du pays; sa prédication, soutenue par la sainteté de sa vie, fut suivie d'un tel succès, qu'en moins d'un an qu'il demeura à Amanguuchi, il administra le baptême à plus de trois mille catéchumènes.

L'espérance de plus grands succès conduisit François dans la province de Bun-

go. Lorsqu'il arriva au port de la ville de ce nom, on tira le canon pour lui faire honneur, tant était grande la réputation qui le précédait. Le roi du pays (1) avantageusement prévenu en sa faveur, lui envoya un de ses plus proches parens, avec une lettre par laquelle il le pria de venir le trouver le lendemain, et lui témoignait son désir de l'entendre parler de la religion chrétienne. Les Portugais tinrent aussitôt conseil pour décider comment l'homme de Dieu paraîtrait à la cour; ils résolurent, bientôt après, de faire violence à son humilité en l'engageant à se présenter devant le prince dans un magnifique équipage, pour confondre les bonzes, qui le faisaient passer pour un misérable aventurier. En conséquence, chacun se revêtit de ses plus riches habits, et l'humble Xavier fut conduit à l'audience du monarque dans l'appareil le plus imposant.

---

(1) Le Japon était alors divisé en plusieurs royaumes.

Tous les Portugais étaient dans des barques dont les voiles étaient de soie, et richement pavoisées; de tout côté se faisait entendre le son des trompettes. François fut reçu du roi d'une manière conforme à la magnificence de son train et à la haute idée que ce prince avait conçue de lui. Partout on lui rendit les plus grands honneurs. Cependant Dieu voulut humilier son serviteur, en permettant que ses efforts pour la conversion des idolâtres ne fussent pas couronnés de tout le succès qu'il s'en était promis. Il fit encore plusieurs voyages avec un zèle qui ne faisait qu'augmenter, pendant lesquels il jeta sans relâche cette semence évangélique, qui devait si abondamment fructifier au Japon, après sa mort, jusqu'au moment où les Hollandais firent bannir de cet empire, par des motifs d'un vil intérêt, la religion catholique et les missionnaires qui la prêchaient.

Après un séjour d'environ deux ans et demi au Japon, le saint missionnaire prit la résolution d'aller porter le flam-

beau de l'évangile dans le vaste empire chinois; mais voyant son dessein traversé par toutes sortes d'obstacles, il tomba malade de chagrin dans l'île de Sancian, où il termina par une mort aussi sainte que sa vie, son glorieux apostolat, en 1552, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Pour se faire une idée de toutes les peines que saint François-Xavier eut à endurer, de tous les obstacles qu'il eut à combattre dans sa carrière apostolique, il faut se reporter au temps et considérer le caractère des peuples où il entreprit d'exercer son zèle pour la conversion des Infidèles. Ce n'était que depuis cinquante ans environ que les Portugais s'étaient établis dans quelques contrées de l'Inde pour y faire le commerce. Comme c'était l'avarice qui les y avait conduits, ils s'y étaient peu occupés durant tout cet espace de temps de la conversion des Infidèles. Quant à ces derniers, livrés depuis un grand nombre de siècles aux plus absurdes superstitions, et aux plus honteuses débauches, dont leurs princes leur donnaient l'exemple,

ils ne pouvaient écouter qu'avec la plus grande répugnance un missionnaire qu'ils n'avaient jamais vu, et qui leur annonçait, pour la première fois, une doctrine austère, un Dieu crucifié, le renoncement absolu à toutes leurs superstitions, à toutes leurs voluptés. S'ils ne persécutaient pas Xavier, que protégeaient les Portugais, si même ils l'accueillaient avec respect, le plus grand nombre d'entre eux le tournaient en ridicule, et se moquaient des saintes vérités qu'il leur annonçait. Si quelques-uns seulement de ces idolâtres avaient embrassé le christianisme, leur conversion était déjà une espèce de miracle; celle de cinquante mille au moins des adorateurs des idoles doit donc être regardée comme un miracle plus étonnant, qui, sans plusieurs autres, aurait suffi à la canonisation de notre saint missionnaire.

---

TRAITS DÉTACHÉS DE LA VIE DE SAINTE  
THÉRÈSE.

Cette sainte, l'une des plus illustres servantes de Dieu, passe pour un des plus beaux esprits dont l'Espagne s'enorgueillisse. Elle naquit, en 1515, dans Avila, ville épiscopale de la Castille vieille. Son père était un gentilhomme qui se nommait Alphonse de Cépède, et sa mère se nommait Béatrix d'Ahumade. Dès sa plus tendre jeunesse, elle se fit remarquer par l'élévation de ses sentimens. Entre ses sept frères, il y en avait un, nommé Rodrigue, avec qui elle se plaisait à faire de pieuses lectures, et à s'entretenir des exemples des premiers chrétiens; leurs jeunes cœurs s'enflammaient de telle sorte au récit des souffrances et des victoires des martyrs, que le désir de les imiter croissait en eux de jour en jour.

Après avoir conféré tous deux sur la meilleure manière de servir Dieu, ils pri-

rent un jour la résolution de s'échapper de la maison paternelle, et d'aller chez les Maures, en demandant l'aumône, s'offrir aux mauvais traitemens de ces Barbares, et donner leur vie pour Jésus-Christ. Après avoir amassé quelques petites provisions pour leur voyage, ils se mirent en chemin. Thérèse avait alors sept ans. Ils sortirent de la ville par la porte d'Adaja, qui est le nom de la rivière. Ils marchaient tous deux d'un air fort décidé lorsqu'ils rencontrèrent un de leurs oncles sur le pont. « Où allez-vous dans cet équipage? leur demanda-t-il. — Nous allons nous faire martyriser chez les Maures, car rien ne nous paraît plus heureux que de mourir pour Jésus-Christ.—Revenez au logis où votre mère est plongée dans la désolation. Comment avez-vous pu lui causer tant de peine? » Rodrigue rejeta la faute sur sa sœur, en disant que c'était elle qui l'avait engagé à partir avec elle.

Thérèse, pour se consoler de n'avoir pu endurer le martyre, bâtissait dans un jardin avec son frère de petits hermita-

ges, où ils se retiraient de temps en temps, comme dans des demeures fort solides, sans être rebutés par les orages qui ne respectaient pas toujours ces frères édifices. Elle était alors très-exacte à remplir ses devoirs religieux, et assistait les pauvres autant que le permettaient ses moyens et les occasions.

Pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions, son père lui faisait lire toutes sortes de bons livres; mais des infirmités dont sa mère fut atteinte, quelques années avant sa mort, furent pour elles l'occasion de se livrer à la lecture des romans dont l'Espagne a produit un si grand nombre. Cette dangereuse lecture fit sur elle des impressions qui affaiblirent considérablement sa vertu. Elle n'avait que douze ans quand sa mère mourut, et néanmoins ces livres avaient déjà surpris son cœur, quoique le vice n'eût donné aucune atteinte mortelle à son innocence.

Thérèse avait l'esprit juste, étendu, un génie capable des plus grands desseins, une âme noble et supérieure aux

événemens. Un jugement solide, un cœur sensible au mérite, à l'amitié, à la justice, au devoir, une humeur égale et douce, tout plaisait en elle. Sa conversation, ses manières, sa politesse, sa droiture et toutes les grâces extérieures, rendaient son commerce extrêmement délicieux dans la société des honnêtes gens, que son père recevait chez lui.

Cette jeune personne avait une cousine dont l'esprit léger et les manières un peu libres plaisaient beaucoup aux amis de son père. Les aventures de chevalerie lui avaient rempli la mémoire, et son plaisir consistait à en rendre compte à Thérèse, qui aussi lui faisait part des souvenirs non moins frivoles que ses lectures lui avaient laissés. Dès que celle-ci était seule, elle se replongeait dans ses lectures illusoires, y passait des journées entières, et même une partie des nuits. Sa dangereuse parente avait des intrigues dont elle lui rendait un compte exact, et notre sainte ne prenait que trop de plaisir à les entendre raconter. Comme quelques cousines assistaient à

ces conversations trop enjouées, il n'est point surprenant qu'elle n'eût plus de goût pour les vérités célestes. Se trouvait-elle seule, elle employait la plus grande partie de son temps à la lecture de ces livres que sa cousine lui mettait sous les yeux, en lui faisant le récit de ses galanteries.

Thérèse ne tarda pas à prendre un soin tout particulier de sa personne; elle étudia son langage, son attitude, sa manière de marcher pour plaire aux jeunes gens qui fréquentaient la maison de son père. La parure devint sa principale occupation, et elle ne tarda pas à s'y rendre assez habile pour en donner des leçons à ses jeunes amies. Elle vécut de la sorte pendant trois ans; enfin, son père, devenu veuf, frappé de sa vie dissipée, la mit en pension au couvent d'Avila, nommé Notre-Dame-de-Grâce. Elle était alors âgée de quinze ans. Dans cette retraite, son ancienne ferveur se ralluma, et la vie religieuse lui parut bientôt l'état le plus désirable comme le plus sûr. Après s'être déterminée à l'em-

brasser par la lecture des *Lettres de saint Jérôme*, elle s'échappa de la maison paternelle où elle était rentrée trois ans après, et alla se renfermer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, où elle demanda l'habit religieux. On peut s'imaginer ce que sa tendresse pour l'auteur de ses jours dut souffrir par cette séparation.

Pendant son noviciat, les pratiques les plus humiliantes devinrent ses délices. Lorsqu'elle balayait dans la maison aux mêmes heures qu'elle avait employées autrefois aux amusemens profanes et à sa parure, elle se plaisait à penser combien elle était heureuse d'être délivrée de ces vanités séduisantes, et la joie qu'elle en éprouvait lui causait une surprise qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même. A dix-neuf ans, elle prononça ses vœux avec autant de courage que d'humilité, et fut ensuite si contente et si parfaitement détachée du monde, qu'elle croyait, en de certains momens, voir l'univers sous ses pieds.

Il y avait quelques années que Thé-

rèse habitait le couvent de l'Incarnation, lorsqu'elle forma le projet d'introduire la réforme dans l'ordre des carmélites. Cependant la cellule qu'il fallait quitter pour commencer cette réforme dans un nouvel établissement, était fort propre et tout-à-fait à son gré; elle avait de bonnes amies avec lesquelles elle avait été élevée dès sa plus tendre jeunesse; elle jouissait de l'estime de toutes les religieuses et de toutes sortes de commodités. Une jeune pensionnaire, sa nièce, lui offrit mille ducats, et une veuve, fille du gouverneur de Torrè, lui promit de se joindre à elle et de l'aider de tous ses moyens. C'était une bien grande entreprise pour Thérèse, une jeune fille et une veuve, que la réforme de tout l'ordre du Mont-Carmel. Mais Thérèse ne se laissa pas décourager par les obstacles. Le père Alvarez, à qui elle fit part de son dessein, l'avertit d'en faire part à son supérieur, le père provincial des carmes, qui fit attendre sa réponse. Saint Pierre d'Alcantara avait déjà donné son assentiment. Le père

Yvagnez, dominicain d'Avila, très-consideré pour ses lumières et sa vertu, qu'elle crut devoir consulter à ce sujet, déclara que, nonobstant toutes les clameurs qui s'élevaient contre son projet, elle devait en suivre l'exécution. Cependant le père recteur des jésuites avait refusé son approbation à la réforme, et le père Alvarez, confesseur de la sainte, entraîné par ses avis, s'y montrait opposé. Ce recteur ayant été remplacé par le père Salazar, dont l'opinion était différente, Alvarez revint à son premier sentiment. Il est incroyable combien la noblesse et l'ordre des carmes opposèrent de difficultés au projet de Thérèse.

Dès qu'elle vit son confesseur dans son sentiment, elle se procura autant d'argent qu'elle put, et, sous le nom de son beau-frère, elle fit construire un monastère dans Avila, au mois d'août 1561. Quand le bâtiment fut achevé, et que le bref du pape Pie IV, approbatif de ce nouvel établissement, fut arrivé de Rome, Thérèse choisit quatre filles, dépourvues des biens de la fortune, mais

riches en vertus , d'un très-bon esprit , et d'un grand courage , pour en être les premières colonnes. Le 24 août 1562 , accompagnée de deux religieuses de l'Incarnation , Thérèse leur fit donner l'habit par le docteur Dace , après qu'il eut solennellement consacré l'église , et qu'il y eut mis le saint sacrement. La sœur et le beau-frère de la sainte , Gonzalez d'Aranda , Julien d'Avila , François de Salcède , et ses autres amis particuliers qui avaient connaissance de son dessein , furent présens à cette cérémonie. Voilà de quelle manière s'établit le premier monastère des carmélites réformées , sous l'invocation de saint Joseph dont nulle église ne portait encore le nom.

Quand Thérèse eut tout mis en ordre , elle ne songea plus qu'à retourner au monastère de l'Incarnation , dans l'espérance de revenir à celui de sa réforme , lorsque son provincial le lui aurait permis.

Ce fut vers la fin de la même année , que cette permission lui fut accordée. Elle amena avec elle quatre autres religieuses de l'Incarnation , dont une fut nom-

mée prieure. L'évêque, ayant remarqué dans la suite combien elle était propre au gouvernement, l'obligea de se mettre à la tête de ses sœurs. Ce fut alors qu'elle fit connaître sa profonde sagesse; elle donna à ses filles la forme de vie qu'elles devaient mener, et ne fit rien sans la participation de l'évêque. Elle mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens, établit une clôture rigoureuse, ferma les parloirs, défendit les entretiens du dehors et rendit les conversations du dedans fort courtes et fort rares; ne permit à ses religieuses pour se soulager dans leurs peines, que le recours aux consolations divines; leur prescrivit l'obligation de ne vivre que d'aumônes, réforma l'habillement, et changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses, et les alimens délicats en une grossière nourriture.

Le petit désert de Saint Joseph était pour notre sainte et ses religieuses un véritable paradis; elles y cultivaient avec soin toutes les vertus, et y faisaient une

profession exacte de la pauvreté des apôtres. En été, elles se levaient à cinq heures, en hiver à six; elles commençaient la journée par une heure d'oraison mentale ou dans leurs cellules ou dans les ermitages du jardin. Dans la suite il fut résolu, que pour se donner mutuellement bon exemple, elles se livreraient à cet exercice en commun. Après l'oraison, elles récitaient les quatre petites heures du bréviaire; elles se retiraient ensuite dans leurs cellules, ou dans des lieux destinés à leur travail; chacune, en s'occupant du sien, observait un rigoureux silence: c'est pour cette raison que Thérèse ne voulut point qu'il y eût une salle commune pour le travail des mains. Chacune travaillait et reposait, séparément, dans sa cellule, et n'en pouvait même sortir, sans une évidente nécessité. On sonnait la messe à huit heures en été, et à neuf en hiver. La messe finie, chaque religieuse retournait à sa cellule pour vaquer au travail des mains. Un quart d'heure avant le dîné, on sonnait une petite cloche pour l'examen de conscience, que chacune faisait

dans sa cellule ou dans tout autre lieu.

Hors les jours de jeûne, on dinait à dix heures, et durant les jeûnes, commandés par l'église ou ajoutés à la règle, on ne dinait qu'à onze et demie; la portion de chaque religieuse, pour le dîné, était un œuf, avec un potage de légumes; quelquefois on leur donnait un peu de poisson commun, à moins qu'on ne leur en envoyât d'autre par aumône. Après le dîné, la supérieure leur permettait de s'entretenir ensemble quelques instans; il n'était permis, dans les conversations, ni de s'écarter de la modestie, ni de rien dire contre la charité. A deux heures on allait aux vêpres, après lesquelles les religieuses se retiraient dans leurs cellules, où chacune faisait une lecture spirituelle d'une heure, et employait le reste de l'après-dîné au travail des mains jusqu'aux complies, qui se récitaient à cinq heures en été et à six en hiver. On allait ensuite à la collation, après laquelle on se retirait dans les cellules jusqu'à huit heures que commençait l'oraison mentale du soir, qui durait jusqu'à neuf heures. Lors-

qu'elle était finie, on récitait les matines, et l'on faisait l'examen de conscience. La journée ainsi terminée, les religieuses se retiraient dans leurs cellules, où elles s'occupaient jusqu'à onze heures que l'on donnait le signal du coucher. La retraite était alors si strictement recommandée, qu'il ne leur était pas même permis de se tenir hors de la porte de leurs cellules.

Thérèse venait de fonder un nouveau monastère à Tolède, lorsqu'elle reçut la visite d'une fille qui vivait dans une grande dévotion, aimait fort à entendre les sermons, et à se trouver à toutes les pieuses stations de la ville. Elle fut d'abord si contente de son esprit, de sa santé, et du désir qu'elle lui manifesta avec chaleur de se faire carmélite, qu'elle consentit à la recevoir. Le jour de son entrée ayant été fixé, elle vint la veille faire une visite au couvent; quand elle prit congé de Thérèse, « Ma mère, lui dit-elle, j'apporterai aussi une bible qui m'appartient. — Une bible, ma fille! repartit aussitôt la sainte : non, non; ne venez point; nous

n'avons besoin ni de vous, ni de votre bible; nous sommes de pauvres ignorantes qui ne savent que filer, et faire ce qu'on leur ordonne.» Thérèse avait, tout d'un coup, compris par cette parole qu'elle ne convenait pas à son monastère; elle soupçonna qu'elle était causeuse et curieuse; la suite prouva qu'elle avait bien pensé. Cette fille s'associa, peu de temps après, avec d'autres dévotes qui firent tant d'extravagances, qu'elles en furent punies par l'inquisition.

Une demoiselle de quarante ans, très-riche, vint demander à la sainte l'habit de carmélite, dans le monastère qu'elle avait fondé à Tolède, et lui faire une donation de tout son bien, qu'elle lui fit accepter, même avant son engagement. Thérèse, pour l'éprouver, lui représenta que si l'austérité de la vie qu'elle voulait embrasser ne lui convenait pas, on la renverrait, sans que sa donation pût l'empêcher. Ces paroles ne découragèrent point la demoiselle, qui déclara que, volontiers, elle s'exposait à ce risque pour la gloire de Dieu. Thérèse reçut ensuite

une autre fille fort pauvre, et qui n'avait pour toute richesse que les talens de son esprit; pour faire connaître sa pensée sur cette réception, elle dit hautement qu'elle donnait entrée à cette seconde fille, avec plus de joie qu'elle n'en avait eu, en recevant celle qui était si riche.

Un jour, à l'occasion d'une autre fille, qu'elle avait reçue pour rien, elle écrivit au père Dominique Bagnez : « Assurez-vous, mon père, que c'est pour moi une joie très-vive toutes les fois que je reçois des filles qui n'apportent rien au couvent, et que je les reçois seulement pour l'amour de Dieu; de sorte que, quand elles n'ont pas de quoi se placer dans d'autres monastères, et que, faute d'argent, elles ne peuvent pas suivre leur vocation, je reconnais que Dieu me fait une grâce particulière de me les adresser, afin que je les contente. Si je pouvais les faire recevoir toutes de cette manière, j'en serais extrêmement ravie. »

Un jour que notre sainte, après son retour de Tolède à son monastère de Saint Joseph d'Avila, allait à complices avec une

lumière à la main, après avoir monté l'escalier qui était devant l'entrée du chœur, elle demeura chancelante, et tournant quelques pas en arrière, elle tomba jusqu'au bas de cet escalier. Le coup fut si rude que les religieuses crurent la trouver morte. Elles accoururent avec beaucoup de promptitude, et en la relevant, elles lui trouvèrent le bras gauche rompu. La douleur qu'elle souffrait, était excessive, et elle souffrit encore plus lorsqu'on se mit à la panser, parce qu'il se passa bien du temps, avant qu'on eût trouvé une personne assez habile pour cette opération. Lorsqu'elle arriva, le bras était déjà noué, mais Thérèse ne laissa pas de se résoudre à faire remettre l'os à sa place; quoiqu'elle comprît les difficultés et les risques de cette opération, le désir qu'elle avait de souffrir, lui donna le courage de se mettre entre les mains de l'opératrice, après avoir ordonné à ses religieuses d'aller au chœur prier pour elle; ainsi elle demeura seule avec cette femme et une autre qu'elle avait amenée. Ces deux femmes, qui ne manquaient pas

de forces, se mirent alors à lui tirer le bras avec tant de violence, chacune de son côté, qu'elles firent éclater un os de l'épaule. Son bras resta un peu moins noué qu'auparavant, mais ce ne fut pas sans qu'elle éprouvât des douleurs insupportables. Durant toute cette opération, elle ne pensa qu'aux souffrances de Jésus-Christ lorsqu'on l'étendit sur la croix, et ne se plaignit pas plus que si l'on eût fait cette opération à une autre personne. Quand les religieuses furent revenues auprès d'elle, elles la trouvèrent aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé. Elle fut long-temps si incommodée de cet accident, qu'elle ne pouvait presque pas remuer le bras, et même elle en demeura si estropiée, qu'elle ne pouvait s'en servir pour s'habiller, ni se mettre un voile sur la tête.

Thérèse s'était rendue de Médina à Albe, où la duchesse de ce nom l'attendait. Extrêmement fatiguée de sa route, elle obéit aux religieuses du couvent qu'elle avait fondé dans cette ville, qui la supplièrent de se mettre au lit pour prendre

le repos dont elle avait un pressant besoin. « Dieu me veuille aider ! leur dit-elle ; je me sens dans une lassitude et un abattement extrêmes, il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. »

Le lendemain, elle se leva, visita toute la maison, entendit la messe, communia, et dans tous ces exercices dont elle s'acquittait avec une ferveur angélique, elle traîna ses jours jusqu'à la fête de Saint-Michel, tantôt succombant à ses maux, tantôt se relevant.

Le jour de Saint-Michel, après avoir entendu la messe et communié, elle se trouva tellement affaiblie par un flux de sang, qu'elle fut obligée de se coucher. Sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint Barthélemy, ne la quitta ni jour ni nuit, pour satisfaire encore plus à son amitié qu'à son devoir. Le 1<sup>er</sup> octobre, après avoir passé toute la nuit à prier, elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour se confesser. Ce père, après avoir entendu sa confession, la conjura de demander à Dieu qu'il ne la retirât pas encore du

monde. « Je n'y suis plus nécessaire, lui répondit-elle. — Supposé que Dieu vous appelle à lui, ne désirez-vous pas que votre corps soit porté à Saint Joseph d'Avila? — Ai-je quelque chose qui m'appartienne, et ne me donnera-t-on pas ici un peu de terre? »

La veille de Saint-François, sentant que l'heure de sa mort approchait, elle demanda les sacremens. Tandis qu'on allait chercher le saint viatique, elle joignit les mains et dit à ses religieuses : « Mes filles et mesdames, je vous prie, pour l'amour de Dieu, d'observer exactement les règles et constitutions; ne vous arrêtez pas aux exemples de cette indigne pécheresse qui va mourir; pensez plutôt à lui pardonner. » A ces paroles, toutes ses sœurs fondent en larmes, et pas une n'a la force de lui répondre.

Dès qu'elle aperçut dans sa cellule les espèces sacramentelles qui voilaient Jésus-Christ, toute accablée qu'elle était, elle se mit avec tant de courage sur son séant que si on ne l'eût retenue, elle se serait jetée à terre; son visage se ranima,

parut s'embellir et se rajeunir : tournant alors des yeux ardens vers Jésus-Christ, « venez, seigneur, dit-elle, venez, cher époux. Enfin l'heure est venue et je vais sortir de cet exil. Il est temps, et il est bien juste que je vous voie, après avoir eu si long-temps le cœur dévoré de ce désir. » Quand elle eut reçu cette divine nourriture, elle demanda l'extrême-onction, et répondit attentivement à toutes les prières. Le jour de Saint François, après avoir passé la nuit dans d'extrêmes souffrances, vers les sept heures du matin, elle laissa pencher sa tête sur les bras de la sœur Anne de Saint Barthélemi, tenant de sa main défaillante un crucifix qu'elle ne quitta point, et qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura paisiblement dans cette posture les yeux ouverts, et fixés sur l'image du sauveur, jusqu'à neuf heures du soir, qu'elle mourut entre les bras de cette tendre et fidèle amie, qui faillit succomber à la violence de sa douleur.

Thérèse était âgée de soixante - sept ans, six mois, sept jours. Elle avait passé

quarante-sept ans dans la religion, vingt-sept au monastère de l'Incarnation, et les vingt derniers dans sa réforme, dont elle vit l'accroissement jusqu'à seize couvents de filles, et quatorze de carmes déchaussés. Le jour de sa mort qui fut le 4 octobre 1582, se trouve aujourd'hui le 15, depuis la réformation du calendrier.

La mort n'effaçait point les traits de cette grande sainte ; les rides de la vieillesse disparurent sur son visage, et ses membres demeurèrent aussi flexibles que si elle eût été encore en vie. Une agréable odeur se répandit, non-seulement dans toute sa cellule et les environs, mais au loin dans tout le monastère.

Le corps demeura exposé, depuis le soir qu'elle mourut, jusqu'au lendemain. Après la messe, le cercueil fut déposé dans un lieu qui servait alors de bûcher, entre deux grilles, pour plus de sûreté et de décence.

---

TRAITS DE VERTU ET PAROLES MÉMORABLES  
DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Ce saint prélat s'était rendu caution d'une somme considérable pour un gentilhomme son ami et son parent. Au terme convenu, le prêteur lui demanda son remboursement avec beaucoup de dureté. Comme les fonds lui manquaient pour satisfaire cet homme, il lui représenta, avec toute la douceur possible, que le gentilhomme possédait cent fois plus que la somme qu'il devait ; que se trouvant à l'armée au service du duc de Savoie, il ne pouvait l'acquitter, et le conjura d'avoir un peu de patience. Le créancier, mécontent de ces excuses si justes et si raisonnables, se laisse emporter à sa mauvaise humeur, crie, et fait entendre ses plaintes dans toute la maison. En vain François ne lui demande que le temps d'écrire au gentilhomme, et de recevoir de ses nouvelles, il refuse

d'accorder ce délai, et se permet même d'adresser à son évêque des menaces et des reproches indécens. « Monsieur, lui dit ce prélat avec une incroyable douceur, auriez-vous bien le courage, au lieu de me nourrir comme votre pasteur, de m'ôter le pain de la bouche? Vous savez que jè suis réduit à l'étroit, et que je n'ai que justement ce qu'il me faut pour mon entretien. Je n'ai jamais eu devant moi la somme que vous me demandez, et que j'ai néanmoins cautionnée par esprit de charité. Me voulez-vous actionner avant le principal débiteur? J'ai un petit patrimoine; je vous l'abandonne; voilà mes meubles; vendez-les; je me remets à votre disposition. Je vous demande seulement que vous m'aimiez pour Dieu, et que vous ne l'offensiez point par colère, par haine, ou par scandale; si cela est, me voilà content. — Fumée et eau bénite de cour que tout cela! répond le débiteur transporté de colère. » Il tonne, il tempête, il vomit mille injures contre François, qui les recueille comme autant de bénédictions,

et comme des roses que cet homme lui aurait jetées au visage. Touché néanmoins jusqu'au fond du cœur de voir Dieu si outrageusement offensé, il lui dit avec une admirable tranquillité d'esprit : « Monsieur, mon indiscrete caution est la cause de votre colère. Je vais faire toutes les diligences possibles pour vous donner contentement. Mais, après tout, je veux bien que vous sachiez que, lors même que vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que le meilleur ami que j'aie au monde. »

Le créancier se retira tout confus, non sans faire entendre quelques paroles choquantes. Après son départ, François écrivit au gentilhomme la demande qui venait de lui être faite, et celui-ci se hâta de venir le délivrer des injures de son créancier, qui, la honte sur le front, alla trouver son évêque, et lui demander pardon. François le reçut à bras ouverts, en l'appelant son ami reconquis.

Ce saint prélat obéissait à son valet-de-chambre, pour tout ce qui regardait

son coucher et son lever, comme s'il était le domestique et l'autre le maître. Quand il veillait long-temps, soit pour étudier, soit pour écrire des lettres, il l'invitait à se mettre au lit, de peur qu'il ne s'ennuyât à l'attendre.

Un jour d'été, s'étant réveillé de grand matin, il l'appela pour qu'il vint l'habiller; mais le domestique dormait d'un sommeil si profond, qu'il ne l'entendit point. Pensant qu'il est sorti de sa garde-robe, il y regarde, et le voyant dormir de si bonne grâce que s'il le réveille, il pourra nuire à sa santé, il s'habille, et se met à prier, à étudier et à écrire.

Ce garçon, s'étant éveillé et habillé, entra dans la chambre de son maître. Étonné de le voir travailler, « Qui vous a donc habillé? » lui demande-t-il brusquement. — Moi-même. Ne suis-je pas assez grand et assez fort pour cela? — Vous en coûterait-il tant d'appeler? — Je vous assure, mon enfant, qu'il n'a pas tenu à cela; j'ai crié plusieurs fois; pensant que vous étiez sorti, je me suis levé pour voir où vous étiez, et je vous ai vu

dormir de si bonne grâce, que j'ai fait conscience de vous éveiller. — Vous avez bien meilleure grâce de vous moquer ainsi de moi! — O mon ami, je ne l'ai pas dit par un esprit de moquerie, mais en esprit de joyeuseté. Allez, je vous promets de ne plus cesser de vous appeler que vous ne soyez éveillé, ou que je ne vous aille faire lever. Puisque vous le voulez ainsi, je ne m'habillerai plus sans vous.»

François avait un jeune domestique de bonne mine, vertueux et fort aimable, que plusieurs bourgeois d'Anneci désiraient avoir pour gendre. Celui-ci lui en ayant fait parler, il le fit venir un jour devant lui, et lui tint ce discours : « Mon ami, j'aime votre âme comme la mienne propre, et il n'est sorte de bien que je ne vous souhaite, et que je ne voulusse vous faire, si j'en avais le moyen. Je crois que vous n'en pouvez douter. Vous êtes jeune, et il est possible que votre jeunesse donne dans les yeux de quelques personnes; mais il m'est avis que c'est avec plus d'âge et de jugement

qu'il faut entrer en ménage. Pensez-y bien : Quand on y est embarqué, il n'est plus temps de s'en repentir. Le mariage est un certain ordre où il faut faire profession avant le noviciat; et s'il y avait un an de probation, comme dans les cloîtres, il y aurait peu de profès.

» Au reste, que vous ai-je fait que vous veuillicz me quitter? Je suis âgé; je mourrai bientôt, et alors vous pourrez vous pourvoir comme il vous plaira. Je vous laisserai à mon frère qui aura soin de vous placer aussi avantageusement que les partis qui se présentent. »

A ces paroles, le jeune homme se jeta aux pieds de son maître, lui demandant pardon de la pensée qu'il avait eue de le quitter et lui faisant de nouvelles protestations de fidélité, à la vie et à la mort.

« Non, reprit le saint évêque, non, mon enfant, je n'entreprends pas sur votre liberté; je la voudrais racheter, comme saint Paulin, de la perte de la mienne. Mais je vous donne un conseil d'ami, et tel que je le donnerais à mon propre frère s'il était de votre âge. »

En 1619, le saint évêque de Genève vint à Paris, avec le cardinal de Savoie, qui venait assister aux noces du prince de Piémont, son frère, qui épousait madame Christine de France, sœur de Louis XIII. Un protestant demanda à lui parler, et on l'introduisit dans sa chambre. Cet homme, en entrant, lui demande, sans le saluer, « Est-ce vous que l'on nomme l'évêque de Genève? — Monsieur, lui répond le prélat, on m'appelle ainsi. — Je voudrais bien savoir de vous, que l'on tient partout pour un homme apostolique, si les apôtres allaient en carrosse? » A cette question, notre bien heureux se trouve un peu surpris; il se remet bientôt et se rappelle ce qui est écrit de saint Philippe aux Actes des Apôtres, savoir, qu'il monta dans le char ou carrosse de l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie, et en prend occasion de répondre que les apôtres allaient en carrosse, quand l'occasion et la nécessité s'en présentaient.

« Je voudrais bien que vous me fissiez voir cela dans l'Écriture, répliqua le

calviniste.» Alors François lui alléguait l'exemple que nous venons de citer. — «Mais ce carrosse n'était pas à lui, mais à l'eunuque qui l'invita à y monter. — Je ne vous ai pas dit que ce carrosse fût à lui; mais seulement que lorsque l'occasion s'en présentait, les apôtres allaient en carrosse. — Mais dans des carrosses dorés et si riches, que le roi n'en aurait pas de plus précieux, ni traînés par de plus beaux chevaux, ni conduits par des cochers mieux habillés, c'est ce qui ne se lit point, et ce qui me scandalise en vous qui faites le saint, et que l'on tient pour tel. Vraiment, voilà de beaux saints et qui vont en paradis bien à leur aise! — Hélas! monsieur, dit notre saint, ceux de Genève qui retiennent le bien de mon évêché, m'ont coupé l'herbe si courte que tout ce que je puis faire, c'est de vivre petitement et pauvrement de ce qui me reste. Je n'ai jamais eu de carrosse à moi, ni le moyen d'en avoir. — Ce carrosse magnifique, où je vous vois tous les jours, n'est donc pas à vous? — Non: il appartient à sa majesté, et il est du

nombre de ceux que le roi a mis à la disposition des personnes qui, comme moi, sont à la suite de messieurs les princes de Savoie. Vous pouvez vous en assurer par les livrées du roi, que porte le cocher.— Vraiment cela me contente, et je vous en aime davantage. Vous êtes donc pauvre? — Je ne me plains point de ma pauvreté, puisque j'ai suffisamment pour vivre honnêtement et sans superfluité; et quand j'en sentirais les incommodités, j'aurais tort de me plaindre d'une chose que Jésus-Christ a choisie pour son partage durant le cours de sa vie, vivant et mourant entre les bras de la pauvreté.

« Au reste, la maison, qui m'a donné la naissance, étant sujette du duc de Savoie, j'ai tenu à honneur d'accompagner M. le cardinal de Savoie en ce voyage, et de me trouver aux solennités de l'alliance que M. le prince de Piémont contracte avec la France, en épousant Madame, sœur de sa majesté. »

Ce discours satisfit pleinement le calviniste.

Un particulier vint un jour trouver

François pour le prier de lui prêter douze écus; après les avoir reçus il lui en fit sa reconnaissance à un mois de terme, quoique le saint prélat ne la lui demandât pas. Ce mois s'étendit jusqu'à un an, au bout duquel cet homme revint auprès de lui, et lui demanda encore dix écus, sans parler de ceux qu'il devait déjà. François l'ayant prié d'attendre dans la salle, alla chercher sa promesse. « Vous ne me demandez que dix écus à emprunter, lui dit-il, en la lui présentant, en voici douze que je vous donne de bon cœur. » En même temps il lui rendit son billet.

Un autre particulier lui demandait vingt écus, et voulait lui en faire sa promesse par écrit; quoiqu'il n'eût pas toujours de telles sommes à donner, cependant comme il avait le cœur bon, et qu'il se serait mis en pièces pour obliger, il s'avisait d'une adresse qui soulagea cet homme, et mit sa libéralité en proportion avec ses moyens; il alla chercher dix écus, et à son retour, « j'ai trouvé, dit-il, un expédient qui nous fera gagner à chacun dix écus, si vous voulez m'en croire. —

Monseigneur, que faudrait-il faire? — Nous n'avons, vous et moi, qu'à ouvrir la main, ce qui n'est pas bien difficile. Tenez; voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt; vous gagnez ces dix-là, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous me dispensez de vous les prêter.

Plusieurs dames de qualité, lorsqu'il était à Paris, s'étaient rendues près de lui, à la sortie d'un sermon qu'il avait prononcé. Toutes avaient, chacune, une difficulté à lui proposer, et toutes lui demandaient, en même temps, une solution. Ne sachant à laquelle entendre, «je répondrai, dit-il, à toutes vos questions, pourvu qu'il vous plaise répondre à cette demande: en une compagnie où tout le monde parle et nul n'écoute, à votre avis, qu'est-ce qu'on y dit?»

Toutes ces dames se trouvèrent fort embarrassées, et demeurèrent muettes, à peu près comme des milliers de grenouilles se taisent en un instant lorsqu'on jette une pierre dans l'eau.

Un savant prédicateur à qui ses ser-

mons coûtaient beaucoup, mais qui était peu suivi, passa une bonne partie de son heure à se plaindre de la négligence de ceux qui ne venaient pas entendre la parole de Dieu, et en vint jusqu'à la menace de descendre de sa chaire. François, qui avait assisté à ce sermon, dit à un de ses amis, en sortant de l'église : « à qui en veut ce bon homme ? il nous a tancés d'une faute que nous n'avions pas commise ; car nous étions présens. Eût-il voulu que nous nous fussions mis en pièces, pour remplir les autres sièges qui étaient vides ? c'est aux absens qu'il en voulait, et ils ne seront pas plus diligens, puisqu'ils ne l'ont pas entendu ; s'il eût voulu leur parler, il devait aller par les rues et les places de la ville, pour solliciter ceux qui les remplissent d'entrer à son banquet. Il a crié après les innocens et a laissé là les coupables.

Ce saint prélat avait une si grande bonté, qu'il ne pouvait avoir de mauvais sentimens des mauvais eux-mêmes. Il faisait ce qu'il pouvait pour couvrir les fautes du prochain, alléguant tantôt l'infirmité

humaine, tantôt la violence de la tentation, tantôt la contagion des mauvais exemples.

Quand les fautes étaient si publiques qu'elles ne pouvaient se cacher, il se jetait sur l'avenir et disait : « Que sait-on si cette personne ne se convertira point, et qui sommes-nous pour juger nos frères ? Si Dieu ne nous soutenait par sa grâce, nous ferions pis, et notre âme habiterait déjà les enfers. Il y a vingt-quatre heures au jour ; à chacune suffit sa misère. Les plus grands pécheurs sont quelquefois les plus grands pénitens, témoin David et tant d'autres ; et leur pénitence édifie plus que leur scandale n'avait détruit. Dieu sait avec des pierres faire des enfans d'Abraham. Les admirables changemens de sa droite font des vases d'honneur de ceux qui étaient des vases d'ignominie. »

Il ne voulait point qu'on désespérât du salut des pécheurs jusqu'à leur dernier soupir, disant que cette vie était la voie de notre pèlerinage, dans laquelle ceux qui étaient debout pouvaient tomber, et

ceux qui étaient tombés, pouvaient, par le secours de la grâce, se retirer.

Il allait plus loin : même après la mort, il ne voulait pas qu'on jugeât mal de ceux qui avaient mené une mauvaise vie, sinon de ceux dont la damnation était prononcée dans l'Écriture. Hors de là, on ne devait pas entrer dans le secret de la sagesse et de la puissance de Dieu. Sa principale raison était, que comme la première grâce ne tombait pas sous le mérite, la dernière, qui est la persévérance finale, ne se donnait point non plus au mérite.

Pour cette raison, il voulait que, même après le dernier soupir, on espérât bien de la personne qui venait d'expirer, quelque fâcheuse que fût la mort qu'on lui avait vu faire.

Après avoir prêché l'avent et le carême à Grenoble, notre saint voulut visiter la grande Chartreuse, qui n'en est éloignée que de trois lieues. Alors était prier de cette maison, et général de tout l'ordre, don Bruno d'Affrinques, natif de Saint-Omer en Flandres, personnage d'une profonde doctrine, et d'une humilité

plus profonde encore. Il fit à l'évêque de Genève un accueil digne de sa piété et de sa candeur dont voici un trait que le saint prélat élevait jusqu'aux étoiles.

Après l'avoir conduit à une chambre des hôtes, convenable à son rang, et s'être entretenu avec lui des choses du ciel, il prit congé de lui pour se disposer à aller aux matines, s'excusant beaucoup de ne pouvoir lui tenir compagnie plus long-temps, sur la fête d'un saint très-recommandée dans l'ordre. Comme il se retirait dans sa cellule, il fut rencontré par le père procureur, qui lui demanda où il allait, et où il avait laissé Monseigneur de Genève. « Je l'ai laissé dans sa chambre, répondit-il, et j'ai pris congé de lui pour me ranger dans notre cellule, et aller cette nuit à matines à cause de la fête de demain. — Vraiment, lui dit le procureur, père révérend, vous entendez fort les cérémonies du monde ! Eh quoi ! ce n'est qu'une fête de l'ordre. Avons-nous toujours en ce désert des prélats de ce mérite ? Ne savez-vous pas que Dieu se plaît aux sacrifices de l'hos-

pitalité? Vous aurez toujours assez de loisir pour chanter les louanges de Dieu. Les matines ne vous manqueront pas. Eh! qui peut mieux que vous entretenir un tel prélat? Quelle honte pour la maison que vous le laissiez ainsi seul?—Mon enfant, dit le bon prier, je crois que vous avez raison et que j'ai mal fait;» et aussitôt il retourna vers Monseigneur de Genève. «Monseigneur, lui dit-il, avec une admirable ingénuité, en m'en allant. j'ai rencontré un de nos officiers qui m'a dit que j'avais fait une faute en vous laissant seul; que je ne manquerais pas de retrouver matines une autre fois, mais que nous n'aurions pas tous les jours Monseigneur de Genève. Je l'ai cru, et je suis revenu tout droit vous demander pardon, et vous prier d'excuser ma faute, car je vous assure que je l'ai faite sans y penser, et que je ne mens point.»

François fut ébloui de cette candeur, et dit qu'il en fut plus ravi que s'il eût vu faire un miracle.

Invité à aller voir dans la prison un criminel condamné à mort, et qu'on ne

pouvait déterminer à se confesser, parce qu'il croyait que l'enfer était son unique ressource, il le trouva dans cette résolution de souffrir le supplice et de passer en enfer. « N'aimez-vous pas mieux, lui dit-il, mon frère, être la proie de Dieu et la victime de la croix de Jésus-Christ? — En doutez-vous? » répondit ce malheureux. Mais Dieu a bien affaire d'une victime si abominable! — En tout cas, reprit François, n'aimez-vous pas mieux vous abandonner à Dieu qu'au démon? — Assurément; mais il a bien affaire d'un homme tel que moi! — C'est pour les hommes comme vous que le père Éternel a envoyé son fils au monde, et pour de pires encore, tels que Judas et ceux qui le crucifièrent; car Jésus-Christ est venu sauver non les justes, mais les pécheurs. — M'assurez-vous que je puis, sans présomption, avoir recours à sa miséricorde? — Ce serait une grande effronterie de penser que sa miséricorde n'est pas infinie, au-dessus non-seulement de tous les péchés faisables, mais imaginables; et sa rédemption n'est pas si peu

abondante qu'elle ne puisse faire surabonder la grâce où le péché a abondé et causé un déluge de maux. Au contraire, sa miséricorde, qui est au-dessus de toutes ses œuvres, et s'élève toujours au-dessus de sa justice, se rehausse d'autant plus que le tas de nos péchés est gros, le trône de sa miséricorde ayant nos péchés pour piédestal.»

Par de semblables discours, fondés sur les principes de la foi, qui n'était pas tout-à-fait éteinte dans l'ame du criminel, François ralluma son espérance qui était toute amortie, et le porta à s'abandonner tout-à-fait entre les bras de Dieu, afin qu'il fît de lui au temps et à l'éternité, selon son bon plaisir.

«Mais il me damnera, disait ce malheureux, car il est juste. — Mais il vous pardonnera, disait François, si vous lui criez merci; car il est miséricordieux, et a promis le pardon à qui le demandera avec un cœur contrit et humilié. — Ah bien, dit le criminel, qu'il me damne, s'il lui plaît, je suis à lui. Ne peut-il pas faire de moi ce que le potier fait de son

argile? — Mais plutôt, reprenait François, dites avec David : Je suis à vous , seigneur, sauvez-moi. »

Enfin, notre charitable prélat réduisit ce malheureux à se confesser avec un vif repentir de ses péchés. A la mort il montra un entier abandon à la volonté de Dieu. « Jésus, je me donne et abandonne à vous furent les dernières paroles qu'il prononça.

Lorsqu'il vint à Paris, en 1619, avec les princes de Savoie, il y fit un séjour de huit mois, pendant lequel on ne saurait dire tout ce qu'il fit pour la gloire de Dieu. Il n'y fut pas seulement considéré des ouailles, il le fut aussi du pasteur, qui était alors le cardinal de Gondi, prélat doué de toutes sortes de belles qualités. Sa douceur et sa conversation, après laquelle chacun courait, plurent tellement à ce prélat qu'il lui vint en pensée de le faire son coadjuteur. Ne croyant pas trouver de résistance de sa part, il disposa le roi à lui donner son consentement. Mais François sut détourner le coup qui le menaçait. Il alléqua diverses raisons pour

motiver son refus ; celle-ci entre autres : il dit qu'il ne croyait pas devoir changer une pauvre épouse pour une riche ; que s'il la quittait, ce ne serait pas pour en prendre une autre, mais pour n'en avoir plus, suivant ce conseil de l'apôtre. : « Es-tu libre, ne prends point de femme ; en es-tu délivré, n'en cherche plus. » Il ajoutait qu'ayant donné à son église toutes ses affections, il ne pouvait plus en concevoir pour une autre.

Henri IV faisait un grand cas de notre saint. En attendant qu'il vînt à vaquer un évêché plus riche que celui de Genève, il lui offrit une pension assez considérable. François qui ne voulait ni quitter son église, ni donner de la jalousie au prince dans les états duquel était sa résidence, s'il devenait pensionnaire d'un autre, trouva un expédient qui para en même temps à ces deux coups. Il remercia le roi de la pensée qu'il daignait avoir de son avancement, et de l'extrême honneur qu'il lui faisait de lui donner une place dans son souvenir ; mais, en même temps, il le suppliait de le laisser dans le

poste où Dieu l'avait placé, parce qu'il ne croyait pas que l'on dût estimer les évêchés par leurs revenus, mais par le plus grand service que l'on y pouvait rendre à Dieu; rapport sous lequel il pensait que son diocèse ne cédait à nul autre.

Quant à la pension, comme elle venait d'une main royale, si digne d'être révérencée, il ne la refusait pas, mais il suppliait sa majesté de trouver bon qu'il la laissât en dépôt entre les mains du trésorier, jusqu'à ce qu'il en eût besoin pour le service de la religion catholique ou des pauvres; Dieu lui ayant assez largement fourni jusqu'alors les choses nécessaires à la vie.

Henri admira son adresse et son jugement. « Voilà, dit-il, le plus agréable et le mieux assaisonné refus qui m'ait jamais été fait. Cet homme est hors de toute corruption, puisqu'il est si élevé au-dessus des présens.

Un jour, des officiers dont les soldats étaient, dans le temps du carême, en garnison dans le diocèse de Belley, vin-

rent demander à l'évêque, ami intime de notre saint prélat, la permission pour ces soldats de manger des œufs et du fromage. « Moi, dit l'évêque qui se nommait Camus, qui n'avais coutume de donner ces permissions qu'aux malades, je me trouvai embarrassé, surtout en un pays où le carême est si religieusement observé, que les paysans se scandalisent quand on leur permet de manger du beurre. Je dépêchai donc au bienheureux, dont la résidence n'était qu'à huit lieues de Belley, un courrier qui ne servait qu'à lui porter toutes mes dépêches : ce qui arrivait fréquemment. Voici quelle fut sa résolution là-dessus : Je révère, m'écrivit-il, la foi et la piété de ces bons centeniers qui vous ont présenté cette requête, laquelle est très-digne d'être entérinée, vu qu'elle édifie, non la synagogue, mais l'église. Vous ne devez pas seulement l'accorder, mais l'étendre, et au lieu d'œufs leur permettre de manger des bœufs; et au lieu de fromage, les vaches mêmes, du lait desquelles on le fait.

» Vraiment, ajoutait-il, vous avez bonne grâce de me consulter sur ce que des soldats mangeront en carême, comme si la loi de la guerre et celle de la nécessité n'étaient pas les deux lois les plus impérieuses, et au-dessus de toute exception.

» Dieu veuille qu'ils ne fassent rien de pire que de manger des œufs ou des bœufs, des fromages ou des vaches! S'ils ne commettaient pas de plus grands désordres, il n'y aurait pas tant de plaintes contre eux.»

---

PRINCIPAUX TRAITS DE LA VIE DE SAINT  
VINCENT DE PAUL.

Ce grand saint naquit le mardi de pâques, 24 avril 1576, dans un hameau de la paroisse de Pouy, au diocèse d'Acqs, vers les Pyrénées. Son père se nommait Guillaume de Paul, et sa mère, Bertrande de Moras. Il était le troisième de leurs six enfans, dont quatre garçons. Employé, comme ses frères, aux travaux de

la campagne, il fut chargé de la garde du troupeau de son père.

La première des inclinations que montra cet enfant fut un grand amour pour les pauvres. Son pain, ses habits mêmes n'étaient plus à lui, quand il rencontrait un malheureux. Ayant amassé trente sous, somme considérable pour lui, bien plus encore dans un temps et dans un pays où le numéraire était d'une extrême rareté, il le donna à un pauvre qui lui parut dans le besoin le plus pressant.

Il avait douze ans quand son père, frappé de sa pénétration et de la vivacité de son esprit, résolut de le faire étudier chez les cordeliers de la ville d'Acqs. En quatre années d'étude, devenu capable d'instruire les autres, il fut chargé de l'éducation des deux fils de M. Commet, célèbre avocat d'Acqs, et juge de Pouy. Dans ce petit poste, il continua ses études, pendant cinq ans, sans être à charge à sa famille. Après les avoir achevées, il reçut la tonsure et les ordres mineurs le 20 décembre 1596, et partit, pour com-

mencer son cours de théologie, à l'université de Saragosse. Dégoûté de certaines disputes théologiques qui s'étaient élevées entre les professeurs, il revint à Toulouse continuer le cours qu'il avait interrompu.

Pendant les vacances, il fut obligé de se retirer dans la petite ville de Buset, et de s'y charger de l'éducation de plusieurs enfans de condition; mais voulant à quelque prix que ce fût achever ses études théologiques, il revint à Toulouse avec ses jeunes élèves, dont il ne cessa pas d'être l'instituteur, lorsqu'il était lui-même disciple d'autres maîtres. Après sept années de théologie, il fut reçu bachelier, et entra successivement dans les ordres du sous-diaconat, du diaconat et de la prêtrise.

Quelques mois après qu'il eut terminé son cours de théologie, une personne pieuse l'institua son héritier. Comme il lui revenait, en vertu de cette succession, douze ou quinze cents livres d'un homme qui s'était retiré à Marseille, il se ren-

dit dans cette ville, et se contenta de trois cents écus.

Lorsqu'il était sur le point de s'en retourner à Toulouse, un gentilhomme languedocien l'invita à prendre avec lui la voie de la mer. C'était au mois de juillet, le temps était favorable à la navigation, et dès le jour même on comptait arriver à Narbonne. Trois brigantins barbaresques attaquèrent les bâtimens, peu d'heures après qu'ils furent embarqués, et s'en rendirent maîtres après un combat dans lequel Vincent reçut un coup de flèche. Les barbares, après avoir enchaîné leurs prisonniers, continuèrent à exercer leur brigandage pendant sept ou huit jours, et enfin chargés de butin ils prirent la route de Tunis. Vincent fut d'abord acheté par un pêcheur, et ensuite revendu à un vieux médecin chimiste, chez qui il se vit obligé d'entretenir le feu de dix ou douze fourneaux, sans éprouver néanmoins aucun mauvais traitement. Ce médecin ayant été appelé à Constantinople par le grand - seigneur

Achmet I<sup>er</sup>, il tomba au pouvoir de son neveu qui bientôt après le vendit à un renégat originaire de Nice en Provence.

Ce nouveau maître mena son esclave dans un lieu désert qu'il faisait valoir comme fermier du prince. Vincent occupé à y cultiver la terre, semblait devoir perdre jusqu'à l'espérance de jamais recouvrer sa liberté, lorsqu'un événement inattendu vint le délivrer de ses chaînes.

La seconde femme du renégat, qui était Turque de naissance et de religion, lui commanda un jour de chanter les louanges de Dieu. A cet ordre imprévu, des larmes coulent de ses yeux, et il entonne le psaume *Super flumina Babylonis*, et ensuite le *Salve regina*. Après quelques autres chants semblables, il parle à la Mahométane de la grandeur et de l'excellence de la religion chrétienne. Cette femme, vivement frappée de ce qu'elle a entendu, va aussitôt rendre compte à son mari de l'entretien qu'elle a eu avec son esclave, et lui dit franchement qu'il a eu grand tort de quitter sa

religion. Le renégat, confus , ne lui fit aucune réponse; mais le lendemain, tourmenté par ses remords, il s'ouvrit à Vincent, et lui promit de saisir la première occasion de s'échapper avec lui. Au bout de dix mois cette occasion se présenta : le maître et l'esclave s'embarquèrent sur un esquif, malgré l'extrême danger qu'ils devaient courir sur cette frêle embarcation, et la pensée de l'affreux supplice qui les attendait, s'ils étaient arrêtés. Ils invoquèrent la protection de celle à qui l'Église donne le nom d'*étoile de la mer*, et leur espoir ne fut pas confondu. Le 28 juin 1806, ils arrivèrent à Aigues-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le renégat fut réconcilié publiquement dans l'église de Saint-Pierre, par le vice-légat, Joseph Ferréri, archevêque d'Urbino.

D'Avignon, Vincent de Paul partit pour Rome avec monseigneur Montorio, prédécesseur de Joseph Ferréri. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, les ministres français, chargés des affaires du roi auprès de Paul V, le chargèrent auprès

de ce monarque d'une commission importante qui demandait beaucoup de sagesse et de discrétion. Il arriva en France vers le commencement de l'année 1609, et entretint Henri IV aussi long-temps que l'exigeait l'affaire pour laquelle il avait été envoyé.

Après la mort de ce prince, nommé par Louis XIII à l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulme, il commença par remplir tous les devoirs de la charité chrétienne. Il visitait assidûment les malades de l'hôpital de la Charité, les servait avec toute l'attention possible, et par de touchantes exhortations, les encourageait à supporter leurs maux avec patience et résignation à la volonté de Dieu.

Il n'y avait pas un an que notre saint était à Paris, lorsque sa patience fut mise à une épreuve capable de lui faire regretter les chaînes qu'il avait portées à Tunis.

Il logeait dans une même chambre avec le juge d'un village situé à peu de distance de Pouy. Celui-ci, sortant un jour de grand matin, oublia de fermer une

armoire où il avait déposé son argent. Vincent, qui devait prendre médecine, resta au lit. Celui qui la lui apporta, en cherchant un verre de tout côté, trouva le dépôt et l'emporta. La somme était de quatre cents écus.

Le juge à son retour, surpris de ne plus trouver sa bourse, la demanda aussitôt, et finit par s'emporter contre Vincent qui lui répondit qu'il ne l'avait ni prise, ni vu prendre. A cette réponse, il éclate sans ménagement, chasse notre saint de sa société, et va le décrier partout comme un scélérat consommé. Dans une conjoncture si affligeante pour un jeune étranger et pour un prêtre qui a besoin de toute sa réputation, Vincent ne perdit point la paix du cœur. Il conserva une si parfaite égalité d'esprit, que les gens de bien qui l'observèrent de près, estimèrent plus que jamais sa vertu et le talent singulier qu'il avait déjà de posséder son âme dans le calme et la patience.

Celui de tous qui l'admira le plus, mais beaucoup trop tard, fut le juge

même qui l'avait si cruellement traité. Le voleur qui, comme lui, était des environs de Bordeaux, ayant été arrêté pour un nouveau crime, pressé des remords de sa conscience, fit prier le juge de Sore, qu'il savait être le propriétaire de la bourse, de se rendre auprès de lui, s'avoua coupable du vol, et lui promit une entière restitution. Ce magistrat sentit alors toute l'indignité de sa conduite à l'égard de Vincent; il le conjura par une lettre de lui envoyer sa grâce, en protestant que, s'il la lui refusait, il irait à Paris se jeter à ses pieds et la lui demander la corde au cou. Le saint prêtre lui épargna les frais et la peine d'une démarche si humiliante.

Vincent, animé d'un zèle ardent pour le soulagement et le salut des forçats, après avoir obtenu du général des galères que tous ceux qui étaient renfermés dans les différentes prisons de la capitale, fussent réunis dans une maison du faubourg Saint-Honoré, les visitait souvent, et leur parlait de Dieu avec autant de douceur que de force. Son zèle fut

couronné du plus heureux succès, et il eut la consolation de voir des hommes qui, pendant une longue suite d'années, avaient oublié Dieu, s'approcher des saints mystères avec frayeur, amour et reconnaissance.

Nommé, en 1619, aumônier général de toutes les galères du royaume, il fit, l'année suivante, le voyage de Marseille. Son dessein était d'examiner s'il pourrait faire pour les galériens ce qu'il avait fait pour ceux de la capitale. En arrivant, il ne voulut point se faire connaître, afin d'éviter les honneurs attachés à la dignité d'aumônier général. Peu de temps après son arrivée, en allant de côté et d'autre sur les galères pour examiner comment tout s'y passait, il aperçut un forçat qui se désespérait, parce que son absence livrait sa femme et ses enfans à l'extrême misère. Effrayé du danger que court le salut de ce malheureux, il réfléchit quelques instans au moyen d'adoucir la rigueur de son sort. Son imagination ne lui fournissait aucun expédient qui le satisfît, lorsque, emporté par

un mouvement sublime de charité, il va conjurer l'officier de garde d'agréer qu'il prenne la place de ce forçat. L'échange est accepté.

Ce ne fut qu'au bout de quelques semaines qu'il fut reconnu; et il ne l'eût pas été sitôt si la comtesse de Joigni, dont il était le directeur, étonnée de ne point recevoir de ses nouvelles, n'eût ordonné des recherches auxquelles il était difficile qu'il échappât. On se souvenait encore à Marseille de cet événement, lorsque les prêtres de la mission y furent établis, c'est-à-dire plus de vingt ans après.

Un neveu de ce saint prêtre accourut du fond de sa province à Paris, dans l'espérance qu'il lui ferait beaucoup de bien. Le serviteur de Dieu venait de fonder la congrégation des prêtres de la mission au collège des Bons-Enfans. Il était dans sa chambre lorsqu'on lui annonça qu'il y avait en bas un paysan qui se disait son neveu, et demandait à lui parler. La nature souffrit un peu dans ce moment. Il pria d'abord un de ses

prêtres d'aller recevoir ce parent; mais aussitôt se surmontant lui-même, il descendit jusques dans la rue où son neveu était resté. Il l'embrassa tendrement, le prit par la main, l'introduisit dans la cour, fit appeler tous ses prêtres, et leur dit que c'était le plus honnête homme de sa famille. Il fit encore plus : il présenta ce pauvre parent à toutes les personnes qualifiées qui vinrent le visiter. Au reste, ce bon jeune homme qui, en arrivant à Paris, avait cru sa fortune faite, fut bien trompé dans ses espérances. Son oncle le renvoya à pied, comme il était venu, ne lui donnant que dix écus pour faire son voyage, encore les demanda-t-il par aumône à la marquise de Maignelai : et c'est la seule fois qu'il ait demandé un secours pour sa famille.

Il y avait environ dix-sept ans que Vincent de Paul avait établi des confréries de la charité en faveur des pauvres malades. Ces associations ayant passé de la campagne dans les villes, un bon nombre de femmes de qualité voulurent y entrer, les unes parce que c'était la mo-

de, les autres par des motifs plus purs ; mais leurs maris craignant pour elles les impressions du mauvais air, leur zèle se ralentit. Il fallut donc s'en rapporter à des domestiques. Comme la plupart ne montraient ni affection pour les malades, ni habileté à les servir, on voyait dépérir chaque jour une si utile institution.

Pour remédier à ce double inconvénient, on jugea qu'il fallait se procurer des servantes, dont l'unique occupation fût de distribuer chaque jour aux malades les alimens et les remèdes convenables. Une veuve riche, nommée Legras, que Vincent de Paul dirigeait, lui envoya, en 1655, de la campagne, trois ou quatre filles qui paraissaient disposées à remplir les plus pénibles fonctions de la charité. Ces premières filles, que le pressant besoin des pauvres ne lui permit pas d'instruire long-temps, édifièrent toutes les paroisses où il les envoya. Leur modestie, leur douceur, leur zèle à servir les malades, la pureté de leur vie, charmèrent toutes les personnes qui

les connurent. De si beaux exemples touchèrent plusieurs autres jeunes filles qui, comme elles, vinrent se consacrer au service des pauvres.

Tels furent les commencemens de cette communauté de vierges qui, sous le nom de filles de la Charité, eurent jusqu'à trente-quatre maisons dans la ville de Paris. Aussi petite dans sa naissance que le grain de sénevé, elle est, comme ce grain, devenue un grand arbre. Ses racines se sont étendues dans toutes les parties de la France, et jusqu'en Pologne. Bientôt l'orphelin, si long-temps délaissé, la veuve désolée, le soldat couvert de blessures et de sang, les pauvres honteux, les malades de toute espèce, respireront à l'ombre de ses rameaux, et y trouveront la nourriture et la santé.

L'intention de Vincent et de sa charitable coopératrice n'avait d'abord été que d'aider dans les paroisses les malades dépourvus de secours. Les desseins de Dieu s'étant manifestés dans la suite, ce saint instituteur chargea, peu à peu, ces filles charitables de l'éducation des enfans

trouvés, de l'instruction des pauvres filles, du soin d'un grand nombre d'hôpitaux, et même des criminels condamnés aux galères.

---

RÈGLEMENT ET EXERCICES DES FILLES DE LA  
CHARITÉ.

Après avoir institué les filles de la Charité, saint Vincent de Paul les chargea successivement de l'éducation des enfans trouvés, de l'instruction des jeunes filles qui appartenaient à des parens peu favorisés de la fortune, du service d'un grand nombre d'hôpitaux, et même des soins à donner aux criminels condamnés aux galères. Pour les guider dans ces diverses occupations, il leur prescrivit des règles générales et particulières, par lesquelles devait être soutenu le corps entier avec toutes ses parties.

Selon ces règles, vrai chef-d'œuvre d'une haute sagesse, les filles de la charité doivent, avant tout, se persuader

intimement que Dieu les a réunies pour honorer Jésus-Christ, comme la source et le modèle de toute charité, en lui rendant dans la personne des vieillards, des enfans, des malades, des prisonniers, tous les services spirituels et corporels dont elles sont capables; que pour répondre à une vocation si sainte, elles doivent joindre les exercices intérieurs de la vie spirituelle aux fonctions extérieures de la charité chrétienne; que, quoiqu'elles ne soient ni ne puissent être religieuses, parce que cette profession est incompatible avec leurs fonctions, elles doivent cependant mener une vie plus parfaite, s'il est possible, que les plus saintes religieuses, parce qu'elles sont beaucoup plus exposées; que comme la pureté, vertu difficile et d'une étendue infinie, leur est de la plus absolue nécessité, elles doivent écarter par les plus sévères précautions, tout ce qui pourrait blesser les yeux de Dieu et du prochain, et que la vigilance sur elles-mêmes doit redoubler lorsque la charité les oblige à se répandre dans le monde,

à y traiter avec des personnes d'un sexe différent, à soigner les malades et même les mourans.

On ne leur prescrit ni l'usage du cilice, ni les autres austérités du cloître. Leur grande pénitence doit être la vie commune. Se lever l'été et l'hiver à quatre heures du matin, faire, deux fois par jour, l'oraison mentale, vivre très-frugalement, n'user de vin que dans les maladies qui pourraient en exiger, rendre aux malades les services les plus dégoûtans, les veiller tour-à-tour pendant les nuits entières; ne compter pour rien ni l'infection des hôpitaux, ni l'air putride qu'on y respire, ni les horreurs de la mort, voilà le genre de mortification des filles de la charité.

Ces règles et d'autres relatives aux exercices de piété, après avoir été pratiquées pendant vingt années, furent approuvées par le cardinal de Retz, archevêque de Paris. Le roi confirma même le fond de l'établissement par des lettres-patentes, qui sont un monument éternel de l'estime générale pour ces ver-

tueuses filles. Dans la suite, elles méritèrent de plus grands éloges, non à raison de leurs fonctions qui ont toujours été les mêmes, mais à raison des personnes qui les remplirent. Leur saint fondateur, se persuadant que Dieu bénirait plus particulièrement des pauvres, qui serviraient d'autres pauvres, n'admit, pendant plusieurs années, dans sa nouvelle communauté, que des personnes d'une naissance fort commune; mais des jeunes filles de condition s'étant offertes pour partager avec les premières l'abjection et le mérite de leurs emplois, on crut qu'il serait injuste de leur fermer une porte que Dieu même paraissait leur ouvrir. On vit alors, comme dans la suite, des filles élevées dans la délicatesse des palais et vêtues d'habits précieux, embrasser un état où la nature a beaucoup à souffrir, honorer comme des maîtres toutes sortes de malheureux, qui, dans le monde, n'auraient pas été admis à leur service, et porter un vêtement grossier avec plus de joie, que les

filles n'en ont à se parer des plus riches ornemens.

Vincent eut toujours pour les filles de la charité un respect particulier. Le seul titre de servantes des pauvres attendrissait le père de tous les affligés. La protection que Dieu accorde à ceux qui le servent dans ses membres, le rassurait contre les dangers sans nombre qui affligent leur vertu. Il envoya plusieurs de ces héroïnes de la charité, tantôt aux armées pour avoir soin des soldats blessés ou malades, tantôt jusqu'en Pologne, à travers l'Allemagne, sans jamais avoir paru craindre pour elles ce qu'il aurait appréhendé pour d'autres. Il semblait quelquefois leur promettre que le ciel ferait en leur faveur des miracles, plutôt que de les abandonner. En voici un exemple dont tout Paris fut témoin :

Une de ces charitables filles étant allée servir un malade dans une maison du faubourg Saint-Germain, y était à peine entrée, que tout l'édifice, quoique presque neuf, s'écroula de fond en comble.

De trente personnes qui s'y trouvaient, il n'y en eut pas une seule qui ne fût ensevelie sous les ruines, à l'exception d'un petit enfant qui fut blessé, et de la sœur dont nous parlons, qui ne reçut pas même une égratignure. Pendant cet affreux désastre, elle était debout sur un coin de plancher, qui ne tomba pas, quoique tout le reste de ce plancher tombât; elle y resta immobile avec un vase à potage qu'elle tenait à la main. Une grêle de pierres, de poutres, de solives, de coffres, d'armoires, qui se précipitait des étages supérieurs, et rasait de fort près le lieu où elle était, parut la respecter. Elle sortit saine et intacte de cet amas de débris, aux acclamations d'une foule immense que ce fracas avait rassemblée.

Qui pourrait croire que ces filles toutes dévouées au soulagement des malades, et au service des pauvres, devinssent l'objet des plus sanglans outrages de la part d'une multitude d'hommes et de femmes, dont un bon nombre, sans doute, avaient été soignés par elles pendant

leurs maladies, ou secourus dans leur indigence ! Rien n'est plus certain, et l'histoire des premiers jours de la révolution, entre autres forfaits, se trouve souillée des plus honteux traitemens exercés envers ces anges de la terre. La paroisse de Saint-Roch fut le théâtre de ces outrages, affreux précurseurs de tous ceux que devaient endurer dans la suite les personnes consacrées au service de Dieu, et aux fonctions de la charité chrétienne.

---

PRINCIPALES CIRCONSTANCES DE LA FONDATION  
DES ENFANS-TROUVÉS.

La ville de Paris réunit toutes les extrémités dans sa vaste enceinte et dans son immense population. La misère y marche à côté de l'opulence ; la vertu s'y rencontre à côté du crime ; les joies du théâtre y éclatent en même temps que les soupirs de la pénitence s'y font entendre ; la pureté la plus austère s'y trou-

ve avec le libertinage le plus effréné. De ce libertinage, et quelquefois de la pauvreté seule, naissent chaque année une multitude d'enfans qui, du temps de Vincent, perdaient la vie avant de l'avoir connue, ou ne la connaissaient que pour en éprouver toutes les amertumes. Leurs mères les sacrifiaient assez souvent le jour même où elles les avaient mis au monde. On exposait ces innocentes créatures aux portes des églises ou sur les places publiques. Si les commissaires de police les faisaient enlever, ce service était presque le seul qu'on leur rendait. Ils étaient transportés chez une veuve de la rue Saint-Landri, qui, avec deux servantes, se chargeait de les élever. Comme le nombre en était considérable, et que les secours de la charité ne répondaient pas à la dépense qu'il exigeait, cette femme en laissait mourir la plupart de besoin et de langueur. Souvent même les servantes, importunées par leurs cris, leur donnaient, pour les endormir, un breuvage qui abrégait leurs jours. Ceux qui échappaient à la mort,

étaient donnés à qui voulait les recevoir, ou vendus à si bas prix, que quelques-fois on en obtenait un pour quelques pièces de monnaie.

Ce n'était pas toujours de compassion qu'étaient touchés ceux qui les achetaient. Les uns leur faisaient sucer à dessein le lait de femmes gâtées, d'autres les substituaient à des enfans de famille qu'ils avaient laissés périr. Plusieurs de ces petits infortunés étaient égorgés pour servir à des opérations magiques, ou à ces bains de sang que la fureur de prolonger la vie a quelquefois imaginés. Mais, ce qui était plus déplorable, c'est que ceux qui n'avaient pas reçu le baptême, mouraient sans le recevoir, la veuve de Saint-Landri ayant avoué qu'elle n'en avait jamais baptisé ni fait baptiser aucun.

Le malheureux sort de ces enfans toucha vivement le cœur de notre saint. Résolu à y porter remède, il pria d'abord quelques dames charitables de se transporter chez la veuve, et de voir s'il ne serait pas possible d'arrêter un si grand

mal, ou au moins de le diminuer. Ces dames furent effrayées du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Elles ne pouvaient se charger de tous ces enfans; elles voulurent du moins en prendre un certain nombre pour leur sauver la vie. Comme elles ignoraient les desseins de la providence, elles en tirèrent douze au sort; et louèrent, en 1658, pour les loger, une maison à la porte Saint-Victor. Une d'entre elles, très-charitable, nommée madame Legras, qui entraît dans toutes les bonnes œuvres de Vincent, sous la direction de qui elle s'était placée, en prit soin avec les sœurs de la charité.

A ces douze enfans, ces dames en joignirent successivement quelques autres. La différence qui se fit bientôt remarquer entre ces enfans et ceux qui restaient chez la veuve, attendrissait leur cœur pour ceux qu'elles y laissaient; mais il n'était pas encore possible de les adopter tous. Enfin, après bien des prières et des conférences, il se tint, au commencement de l'année 1640, une assemblée générale dans laquelle, à la sollici-

tation de Vincent, les dames, qui étaient présentes, résolurent de s'en charger. Pour subvenir à ce surcroît de dépense, la reine, Anne d'Autriche, obtint du roi douze mille francs de rente sur les cinq grosses fermes. Avec ces secours, l'établissement se soutint pendant quelques années; mais les besoins survenus en Lorraine, la crainte d'une révolution dans l'état, le nombre des enfans-trouvés, qui croissait tous les jours, et dont l'entretien allait au-delà de quarante mille francs, toutes ces considérations amortirent enfin le courage des dames de charité. Elles dirent, comme de concert, qu'une si grande dépense passait leurs forces, et qu'elles ne pouvaient plus la soutenir.

Afin de prendre un parti décisif sur cette grande affaire, Vincent indiqua une assemblée générale, à laquelle parmi les autres dames assistèrent les Marillac, les Traversai, les Miramion. Il y mit en délibération, si l'on continuerait la bonne œuvre qu'on avait commencée, ou si l'on y renoncerait, et proposa les raisons

pour et contre. D'un côté, il représenta que l'association n'avait contracté aucun engagement, et qu'elle était libre de prendre la décision qu'elle jugerait convenable; de l'autre, il fit voir à ces dames que, par leurs charitables soins, elles avaient, jusqu'alors, conservé la vie à un très-grand nombre d'enfans qui, sans ce secours, l'auraient certainement perdue; que ces innocens, apprenant à parler, avaient appris à connaître et à servir Dieu; que quelques-uns commençaient à travailler et à se mettre en état de ne plus être à charge à personne, et que des commencemens si heureux présageaient des suites plus heureuses.

Ce fut alors que ce saint homme, qui n'était plus le maître de ses soupirs, ni de ses expressions, prenant un ton plus pathétique et plus animé, acheva son discours par cet admirable trait d'éloquence : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfans; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature

les ont abandonnés : Voyez, maintenant, si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix ; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; au contraire, ils périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter.»

L'assemblée, vivement attendrie, ne répondit que par des larmes. L'onction de l'esprit saint s'était insinuée dans tous les cœurs. Il fut arrêté, dans l'instant même, que, quoi qu'il en pût coûter, il fallait continuer cette bonne œuvre. Ce fut en conséquence de cette résolution qu'on demanda au roi le château de Bicêtre, qui avait été rétabli sous Louis XIII, pour servir d'hôpital aux soldats invalides. On y transporta les enfans qui n'avaient plus besoin de nourrices. Quelque temps après, on reconnut que l'air était

trop vif pour leurs faibles poumons, et on leur acheta deux maisons à Paris, l'une au faubourg Saint-Antoine, où la reine posa la première pierre de l'église; l'autre, en face de la cathédrale. Depuis ce temps les revenus d'un établissement si conforme à l'esprit du christianisme, qui est tout charité, se sont considérablement accrus par les libéralités de nos rois, et par les legs que lui ont laissés, en différens temps, des personnes pieuses de tout état.

La révolution qui, semblable à un ouragan destructeur, a renversé tant d'institutions religieuses, utiles à l'humanité, n'épargna pas celle des **Enfans-Trouvés**. Si elle ne la détruisit pas, elle en chassa les vertueuses filles de Vincent de Paul pour les remplacer par des femmes qui n'avaient, pour la plupart, rien de l'esprit qui les animait, et dépourvues de l'expérience nécessaire aux personnes qui se dévouent au service de l'enfance. Des administrateurs, presque sans principes religieux, placés en même temps à la tête de l'établissement, ne s'occupèrent

qu'à élever ces jeunes plantes confiées à leurs soins, de la manière la plus propre à leur faire porter des fruits empoisonnés. Ces élèves, si chers à saint Vincent de Paul, reçurent alors le nom d'*Enfans de la patrie*, c'est-à-dire, de la révolution; vêtus d'un gilet bleu, et coiffés d'un bonnet rouge, ils devaient bientôt devenir autant de Séides, destinés, entre les mains d'un tyran, à répandre le sang des meilleurs citoyens, et à détruire ce qui existerait encore des plus belles et plus utiles institutions de Louis XIV, et des deux rois ses successeurs.

Bonaparte comprit la nécessité de rendre aux *Enfans-Trouvés* leurs charitables institutrices, ou plutôt les tendres mères, dont ils avaient été privés pendant l'espace de dix années, et en même temps de donner des maîtres instruits, zélés et religieux à ceux qui, parvenus à l'âge de raison, devaient commencer à se mettre en état de rendre un jour à la patrie les services qu'elle avait droit d'exiger d'eux pour les bienfaits

qu'ils en avaient reçus à un âge où leur existence était exposée à des dangers aussi nombreux qu'imminens.

Mais ce qui avait été si heureusement commencé par cet homme, que la Providence semblait avoir suscité pour le rétablissement de la salutaire institution des filles de Vincent de Paul, ne fut parfaitement achevé que par la restauration du monarque légitime. La religion reprit alors tout son empire dans les asiles des enfans-trouvés, ainsi que dans les paroisses où les sœurs se livraient au soin des malades ou à l'instruction des jeunes filles. Ces enfans qui, dès l'âge de dix ans, étaient exercés, dans l'hospice de la Pitié, plus souvent encore aux exercices militaires, qu'instruits de leurs devoirs religieux, et formés aux différens métiers qui devaient leur assurer un jour une existence honorable dans la société, furent placés sous la conduite de maîtres qui, peu versés dans l'art de la guerre, l'étaient beaucoup dans celui de faire aimer la religion à leurs jeunes élèves, et de leur inspirer beaucoup d'ardeur pour

le travail. Ainsi tout fait espérer que la belle institution de saint Vincent de Paul reprendra dans la capitale, et dans les provinces, tout l'éclat qu'elle avait perdu.

---

DÉVOUEMENT GÉNÉREUX DU CLERGÉ DE FRANCE  
PENDANT LA RÉVOLUTION.

Quand un peuple est tombé dans les derniers excès de la corruption et de l'irréligion, qu'il est devenu sourd à la voix de ses pasteurs, qu'il s'est fait d'autres dieux, pour ainsi dire, à la place du Dieu véritable, et que tous les moyens pour le rappeler à la vertu et à la piété, semblent être devenus inutiles, le Très-Haut lui envoie une révolution. A peine ce fléau est-il tombé sur lui, qu'une effroyable agitation s'y manifeste de toutes parts. L'état s'ébranle d'abord jusque dans ses derniers fondemens; enfin, après plusieurs secousses successives, il cède et tombe en ruines de tous côtés. Alors tous les vices, tous les crimes se

débordent à la fois; la nation, que ce terrible fléau devrait faire rentrer en elle-même, devient plus dépravée, plus impie encore qu'elle n'était auparavant; la férocité et la cruauté, détestables qualités qu'on ne lui connaissait pas, paraissent au grand jour, et ajoutent une nouvelle horreur à ses autres vices. Ces malheureux effets ne sont-ils pas ceux que la révolution a produits dans notre France?

Cependant Dieu n'avait pas fermé pour nous tous les trésors de ses miséricordes. Du milieu de ce déluge de crimes, il fit sortir les plus belles vertus et leurs plus sublimes exemples. Les ministres des autels, devenus les objets d'une haine presque générale, et contre lesquels se déchaînait de tous côtés la fureur des révolutionnaires, rappelèrent par leur patience, leur résignation, leur dévouement, les anciens et beaux jours du christianisme, et l'héroïsme de ces premiers chrétiens dont la fermeté ne pouvait être ébranlée par les plus affreux supplices. Dépouillés des biens que l'Église leur

avait confiés, ils supportèrent cette spoliation, qui les réduisait à la misère, sans aucun de ces soupirs que fait pousser l'intérêt personnel. S'ils en gémissaient, l'injustice de cette mesure était la seule cause de leur affliction. « Ce n'est pas nous, disaient-ils, qu'on dépouille; c'est l'Église de Jésus-Christ, à laquelle on enlève le patrimoine des pauvres, en lui ôtant ces biens dont la piété de quatorze siècles l'avait rendue dépositaire.

On put bien ravir à ce clergé les terres consacrées par la religion; il ne fut pas si aisé de lui ravir sa foi. Quand les novateurs renversèrent l'antique discipline de l'église gallicane, et voulurent la séparer, par une constitution civile et schismatique, de l'église romaine et de toutes les autres églises de la catholicité, ils s'étonnèrent de l'invincible résistance que leur opposèrent le corps épiscopal et la grande majorité du clergé du second ordre. Ce fut alors que le plus grand bien sortit du plus grand des maux; ce fut alors qu'en présence des peuples assemblés, on vit des pasteurs

et d'autres ministres de la religion, faire une glorieuse et courageuse profession de leur inviolable attachement à la chaire de saint Pierre, le vrai centre de l'unité catholique. Ni les cris, ni les menaces, ni les dangers qui les environnaient, ni la crainte de l'indigence, de l'exil, ou de la mort même, ne put leur arracher un serment qu'ils regardaient comme un acte d'apostasie. Mais ce fut, lorsque leurs ennemis les condamnèrent à la déportation, comme réfractaires, qu'ils présentèrent aux nations voisines de la France le spectacle le plus beau comme le plus douloureux. Par toutes nos frontières du nord, de l'est et du midi, on vit sortir, au mois de septembre 1792, un nombre prodigieux d'ecclésiastiques de tous les ordres, qui allaient chercher sur une terre étrangère la paix et la sûreté que la patrie leur refusait. Nous vîmes alors en Savoie, en Suisse, en Allemagne, des troupes entières de ces courageux défenseurs de la foi, priant le long des routes, s'entretenant de discours religieux, et portant à la vertu, par

leur modestie leur douceur et leur recueillement, les peuples des campagnes et des villes qu'ils traversaient. Mais ce qui causait le plus d'admiration, c'était le courage et la gaiété des vieillards, dont la tête couverte de cheveux blancs attestait les longs services dans le ministère pastoral. Marchant à la tête des jeunes curés, vicaires, ou chanoines, ils prenaient à tâche, pour ainsi dire, de leur faire oublier qu'ils étaient entrés sur la terre d'exil. Tous, ou presque tous, dépourvus de moyens qui pussent prolonger long-temps leur existence, et les mettre au-dessus des inquiétudes du besoin, ils s'abandonnaient sans réserve aux secours de cette providence dont ils avaient été, en tant d'occasions, les instrumens à l'égard des peuples. Riches de leur foi et de leurs vertus, ils espéraient fermement que les plus indispensables nécessités de la vie ne leur manqueraient pas, chez des nations qui n'avaient abjuré ni leur croyance ni la pitié.

Cependant leurs persécuteurs ne pouvaient revenir de leur étonnement lors-

qu'ils virent ces illustres victimes, dont ils avaient espéré abattre le courage par leurs décrets de proscription, quitter en foule sans nulle hésitation, parens, amis, propriétés, plutôt que de trahir leurs engagemens de chrétiens et de ministres des autels. Les peuples mêmes qui les injuriaient, les menaçaient le long des routes, ne purent s'empêcher de reconnaître en eux un grand caractère et de rendre justice à leur courageuse fermeté. Si les méchans et les impies éprouvèrent, malgré leur haine, un sentiment d'estime pour ce généreux clergé, que faut-il penser des sentimens de ceux qui, dans ces temps malheureux, restaient attachés à la foi de leurs pères ! Sans doute ce fut pour eux un motif bien puissant d'y persister, un beau sujet d'encouragement et de consolation, en voyant leurs pasteurs, leurs pères spirituels, confirmer par l'exemple de leur fidélité les vérités saintes qu'ils leur avaient annoncées. Déjà le sang qu'un grand nombre de prélats et de prêtres fidèles avaient versé dans la capitale,

pendant les affreux massacres de septembre, avait été une semence de bons et courageux chrétiens; l'injuste bannissement de tous ceux qui avaient échappé à cette boucherie, et les éclatans témoignages qu'ils rendirent à leur foi, occasionnèrent le retour à la religion d'un bon nombre d'autres qui l'avaient abandonnée. Ainsi tombèrent les calomnies, par lesquelles les ennemis de ce clergé l'avaient représenté comme dominé par toutes les passions et surtout par la plus vile cupidité. Si la minorité des membres de l'église gallicane, en se séparant de l'église romaine, avait compté sur la reconnaissance et l'estime des novateurs, elle ne tarda pas à reconnaître qu'elle s'était trompée : le mépris public lui resta quand l'estime générale accompagna les proscrits.

Sans développer toute l'influence, que le massacre et la déportation des prêtres insermentés eurent en France sur le sort du christianisme et de la catholicité, nous dirons que, si ce royaume n'a point été privé de ce double bienfait de Dieu, il

en est redevable aux souffrances et aux persécutions du clergé, comme l'église naissante avait dû ses progrès au martyre de ses enfans.

Les vertus que les prêtres français firent éclater au milieu des nations étrangères qui leur avaient donné asile, y augmentèrent le zèle des bons chrétiens, échauffèrent la tiédeur de ceux dont la foi et la charité étaient plus faibles, et furent plus utiles que tous les raisonnemens, pour convaincre les protestans des erreurs dans lesquelles ils étaient engagés. A Genève, dans les cantons protestans de la Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, et jusque dans les États-Unis, les déportés ne furent pas accueillis avec moins de bonté et de considération que dans les pays catholiques. Ce n'était pas seulement la pitié, mais encore l'estime des gouvernemens qui leur attirait cet accueil. En effet, les bons catholiques ne pouvaient s'empêcher de convenir qu'il n'y avait qu'un esprit éminemment religieux, et qu'une parfaite conviction qui eussent pu déterminer un

aussi grand nombre d'ecclésiastiques à faire le sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher à leur croyance. L'Angleterre surtout se distingua entre tous les autres pays de l'Europe, par sa munificence envers les vertueux proscrits. Si leur foi n'était pas la sienne, elle sut apprécier tout le mérite de leur dévouement.

On peut dire que, depuis la glorieuse époque de ses malheurs, notre clergé s'est acquis chez toutes les nations européennes une réputation impérissable de résignation, de constance dans l'adversité, et de fidélité à ses saintes doctrines.

---

CONSTANCE ET RÉSIGNATION DE LOUIS XVI  
DANS LES DERNIERS MOMENS DE SA VIE.

Le plus sublime spectacle dont l'univers puisse être témoin, est celui d'un bon roi qui, condamné à mort par ses sujets révoltés, s'avance vers l'échafaud avec la résignation et le courage que ses sentimens religieux lui inspirent encore

plus que celui de son innocence. C'est celui que l'infortuné et vertueux Louis XVI donna, il y a trente-deux ans, dans sa prison et sur le théâtre de son supplice. Après avoir fait pour le bonheur de ses peuples tout ce qu'ils désiraient et tout ce qui était dans son cœur, il se vit abreuvé de calomnies et d'outrages pour avoir refusé son approbation à des lois subversives de l'église et de la monarchie. Enfermé dans une prison, ce petit-fils de Henri IV étonna ses persécuteurs par une constance, et, pour mieux dire, par un héroïsme qu'ils ne lui connaissaient pas. Tombé du plus beau trône de l'univers dans un abîme d'infortunes, et enfin condamné à perdre la tête sur un échafaud, il prouva par son exemple combien le christianisme est puissant pour élever l'homme au-dessus de lui-même, et pour donner aux caractères faibles une fermeté presque surnaturelle, dans les momens où ils sembleraient ne pouvoir résister aux assauts multipliés du malheur.

Si vous considérez ce roi martyr dans

sa prison, vous serez pénétré d'admiration pour la tranquillité dans laquelle il maintient son âme au milieu des terreurs qui l'assiègent; pour la sérénité qu'il fait paraître dans les consolations qu'il s'efforce de donner à sa malheureuse famille; pour la douceur avec laquelle il parle à ses geoliers; pour cette grandeur d'âme qui le porte à pardonner à tous ses ennemis, quels qu'ils soient. Si vous le suivez en présence de ses juges, vous n'admirez pas moins la dignité et l'égalité d'âme avec lesquelles il répond aux accusations injustes dirigées contre lui : à cette barre où il est traduit en présence de ses sujets, il ne dit rien d'indigne de son auguste caractère; il ne récrimine point; il n'accuse personne; il veut porter seul tout le poids du malheur.

Mais c'est alors que vient d'être rendue contre lui l'injuste sentence dont nous frémirons pendant des siècles, que sa grande âme, que sa vertu se déploie tout entière. Dans ce moment terrible où les plus courageux, à la nouvelle qu'ils doivent bientôt mourir, sont saisis de crain-

te, et se livrent à de violentes agitations, il reste imperturbable, et le ministre, qui lui a appris que dans peu d'heures il aura vécu, confesse qu'il lui a paru au-dessus de l'humanité. Dès ce moment, au lieu de se livrer à de tristes et décourageantes pensées, Louis ne s'occupa plus que de celles que sa piété lui inspirait; il détourna ses regards de cette terre qu'il devait bientôt quitter, pour les élever vers le ciel qu'il allait habiter bientôt.

Le jour a lui où il doit s'acheminer vers le lieu de son sacrifice; le moment est arrivé où les geoliers l'avertissent de sortir de sa prison pour s'y rendre. Un regard vers le lieu où il laisse sa famille plongée dans la douleur, un court gémissement, sont les seuls sacrifices qu'il fait à la nature. Avant d'être un saint, il fallait bien qu'il montrât qu'il était homme.

Pendant le long trajet qu'il eut à faire depuis sa prison jusqu'au lieu de son sacrifice, il ne parut plus tenir à l'humanité. Toutes ses pensées s'étaient tournées vers le ciel. La mort, par laquelle il devait passer pour arriver à l'éternelle béa-

titude, cette mort, si terrible pour les âmes mal disposées à la recevoir, n'était à ses yeux qu'un passage aussi heureux que facile. Ceux qui le virent s'entretenant avec le prêtre courageux qui l'assistait dans ses derniers momens, s'étonnaient du contraste de la sérénité de l'un et de l'air affligé de l'autre. Enfin, il va monter sur cet échafaud qui va bientôt être rougi du sang de ce successeur de soixante-six rois; c'est là que, rempli de toutes les grandes inspirations du christianisme, et qu'animé de cette espérance d'immortalité qui ôte à la mort tout ce qu'elle a d'affreux, il baisse sa tête sous le glaive des bourreaux, et termine ainsi une vie vertueuse par une fin dont l'héroïsme tout chrétien fera l'admiration de tous les siècles.

---

SOUFFRANCES ET MORT HÉROÏQUE DE LA REINE  
ET DE MADAME ÉLISABETH.

Il était dans la destinée de la famille royale de France de donner au monde

le spectacle des plus sublimes vertus que la religion chrétienne puisse inspirer. Déjà Louis XVI avait échangé une couronne périssable contre une couronne immortelle, lorsque la reine Marie-Antoinette, son épouse, fut amenée de la prison où elle avait partagé ses douleurs et sa patience, devant le tribunal le plus vil, le plus inique et le plus sanguinaire qui eût jamais été institué pour juger les hommes. Considérez, dans une admiration aussi vive que profonde, cette fille des Césars en présence de cet exécrationnable aréopage. Quelle assurance dans son maintien ! quelle sagesse et quelle dignité dans ses réponses ! Elle se justifie des griefs les plus humilians, sans aigreur, sans impatience, et entend son arrêt de mort, avec la même tranquillité et la même résignation que l'infortuné Louis avait entendu la lecture du décret qui l'envoyait à l'échafaud. La lettre qu'elle écrivit ensuite à sa belle-sœur, madame Elisabeth, est un précieux monument qui nous découvre tout ce qui se passait alors dans son âme de noble et de généreux.

Elle oubliait, en l'écrivant, ses humiliations, ses souffrances, et le supplice qui devait dans quelques heures les terminer, pour y exprimer tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que l'amitié et la reconnaissance ont de plus touchant et de plus digne d'admiration. Il fallait donc qu'elle arrivât à cet affreux moment, pour que ses ennemis reconnussent, avec la dernière évidence, toute l'injustice de leurs accusations, et tout ce que son cœur renfermait de belles qualités!

Enfin, arriva le moment fatal; le bruit des verroux se fit entendre; la porte de la prison s'ouvrit; la reine de France sortit précédée de l'exécuteur de sa sentence de mort. Elle monte avec fermeté sur la charrette où elle doit être conduite au lieu de son supplice. La foule innombrable, qui est accourue sur son passage, s'étonne de l'assurance tout à-la-fois modeste et majestueuse qui brille sur son front dans ces momens suprêmes. Nulle crainte, nulle faiblesse ne trahit le grand caractère qu'elle a montré devant ses juges. Arrivée au pied du théâtre de son

sacrifice, elle y monte avec le plus intrépide courage; sa tête tombe, et son âme prend son essor vers les cieux, pour aller se réunir à celle du roi martyr.

Les vertus de madame Élisabeth ne rendirent pas sa fin tragique moins glorieuse que celle de la reine, sa belle-sœur : même dignité, même résignation, même modestie, même fermeté, au milieu des mêmes humiliations.

Quelle autre religion que le christianisme aurait pu élever l'âme de ces deux princesses à une telle hauteur; rendre la faiblesse de leur sexe supérieure à la nature elle-même, à tout ce que l'on peut imaginer de plus capable de l'effrayer et de l'abattre? Au sein des grandeurs de la terre, on louait leur bonté, leur douceur; au sein de l'infortune on admira leur constance. Ainsi, dans les deux extrémités des destinées humaines, la foi qui les éclairait et les animait, les rendit également victorieuses de l'orgueil qui s'attache à la première, et du découragement qui accompagne la seconde.

---

ADMIRABLES VERTUS DES PAPES PIE VI ET  
PIE VII.

Jamais les vertus chrétiennes n'ont plus d'éclat et ne sont d'un plus bel exemple, que lorsqu'elles brillent sous la couronne ou sous la tiare. Dans les particuliers, leur utile influence n'agit que dans un cercle plus ou moins circonscrit; mais dans les rois et les pontifes elle s'étend, pour ainsi dire, jusqu'aux bornes du monde: c'est un flambeau, placé sur une montagne, qui projette sa lumière à une immense distance, et que les yeux de toutes les nations peuvent apercevoir.

Si les grands exemples que Louis XVI, la reine Marie-Antoinette et madame Élisabeth ont donnés à l'univers, sont à jamais la gloire de la religion qui leur avait inspiré leurs vertus, ainsi que l'édification de tous les peuples qui ont entendu le récit de leurs malheurs, nous pouvons dire que si les saints pontifes, Pie VI et

Pie VII, n'ont point éprouvé les mêmes catastrophes, ils ont des droits à la même admiration par le zèle infatigable avec lequel ils ont maintenu la pureté de la doctrine chrétienne, par la longue et invincible patience qu'ils ont montrée dans les persécutions suscitées contre eux ; par leur inaltérable douceur au milieu des indignes traitemens dont ils étaient l'objet.

A peine Pie VI était assis sur le trône pontifical, que l'empereur Joseph II, qui s'était laissé pénétrer, sans s'en apercevoir peut-être, des principes de la moderne philosophie, entreprit, dans ses provinces des Pays-Bas, des réformes religieuses sans le concours de l'autorité pontificale. Plusieurs monastères supprimés, d'anciens usages religieux abolis ou changés, de nouvelles doctrines enseignées dans les rescrits impériaux, tout annonçait dans ce prince l'intention de s'affranchir jusqu'à un certain point, dans le gouvernement de ses vastes états, de la puissance spirituelle des pontifes romains ; les philosophes et même les sec-

taires se félicitaient de le compter bientôt au nombre de leurs adeptes.

Pie VI, profondément affligé de ses innovations, lui fait d'abord entendre la voix du père commun des fidèles; il l'avertit avec tous les ménagemens que réclame la dignité impériale, mais avec le zèle qui doit animer le premier pasteur de l'église catholique, de s'arrêter dans la voie dangereuse où il s'est engagé. Pénétré de douleur en apprenant l'inutilité de ses charitables avis, il part de Rome pour Vienne, malgré son âge avancé et la longueur de la route qu'il doit parcourir avant de trouver la brebis qui commence à s'égarer. Reçu dans la capitale de l'Autriche avec tous les honneurs dus à sa haute dignité, ce ne fut pas sans la plus vive douleur qu'il vit le monarque autrichien, se bornant à ces témoignages de son respect pour le chef de l'église, poursuivre l'accomplissement de ses desseins.

De plus grands sujets d'épreuves, réservés à ce vénérable pontife, par les impénétrables décrets de la Providence, de-

vaient mettre sa vertu dans tout son jour. Arrive en France cette révolution par laquelle la philosophie avec toutes ses impiétés allait triompher de la religion catholique et proscrire ses ministres. La constitution civile du clergé, qui renversait l'ancienne discipline de l'église gallicane, et séparait le clergé français de l'église romaine, ce centre de l'unité, porta un coup terrible au cœur de Pie VI. Cependant ce fut alors qu'il parut avoir repris, comme l'aigle, toute la vigueur de sa jeunesse, par la vive sollicitude et le zèle ardent qu'il montra dans cette déplorable circonstance. Alors, le corps épiscopal, conseillé par sa sagesse et soutenu par sa fermeté, repoussa avec le plus grand succès les attaques de l'erreur, et mit au plus grand jour l'impiété de ses doctrines. De Rome partait incessamment la lumière qui devait éclairer les pasteurs et montrer à leur troupeau le chemin de la vérité. Qu'on lise les brefs nombreux, adressés par ce saint pape aux archevêques et évêques de France, et l'on ne pourra s'empêcher d'admirer sa charité,

sa sollicitude, son zèle, son courage, et l'étendue de ses lumières.

Ce fut par ces qualités, qui lui attirèrent la reconnaissance de toute l'église, qu'il mérita la haine des révolutionnaires, et devint digne de leurs persécutions. Après le départ pour l'Égypte du général Bonaparte, qui l'avait consolé par des témoignages de respect et par de bonnes apparences en faveur des prêtres français, chassés de leur patrie, il se vit en butte à la fureur du directoire exécutif. Après avoir résisté, avec une constance inébranlable à des propositions de ce gouvernement, que sa conscience repoussait, il fut enlevé de son palais, à l'âge de quatre-vingts ans, et transporté en France, au milieu des peuples consternés qui, rassemblés sur les chemins où il passait, lui demandaient sa bénédiction, comme celle d'un martyr. Traité, presque sans nul égard pour sa vieillesse et pour sa dignité, il étonne ses grossiers et insensibles conducteurs par sa tranquillité, sa douceur, son humilité, et dans les fers il ne se montre pas moins grand, moins majestueux

que sur le trône pontifical. Il traverse les Alpes, et arrive enfin, excédé de fatigues, sur le territoire de cette France, qui, de royaume très-chrétien, est devenue le centre de toutes les erreurs. Ses yeux se mouillent de larmes d'attendrissement et de compassion, lorsqu'il voit les habitans des villes et des campagnes, bravant les menaces de ses ennemis, accourir sur son passage, se prosterner devant lui, le conjurer de les bénir et l'accompagner de tous les témoignages de leur affection et de leur respect jusqu'à Valence, où il doit terminer sa laborieuse et sainte carrière.

Où est le sage, où est le vieillard qui sait ainsi souffrir et mourir, sans murmurer, sans se plaindre de ses persécuteurs ? Parfait imitateur de cet Homme-Dieu dont il était le vicaire sur la terre, le vénérable Pie VI a rendu sa mémoire immortelle par toutes les vertus qui caractérisent les vrais chrétiens et les saints pontifes.

Pie VII, devenu son successeur dans des circonstances plus favorables, offrit

au monde le spectacle des mêmes vertus. Ami de la paix, il se hâta de profiter des bonnes dispositions que le chef du gouvernement français faisait paraître, en faveur de la religion catholique, pour relever ses autels et lui rendre une partie de l'influence qu'elle avait perdue. A cet effet, il consentit à un concordat, où, par quelques sacrifices, il espérait amener les choses à un point tel que l'église de France recouvrerait insensiblement son premier éclat. Par ce même amour de la paix, très-compatible avec la fermeté apostolique, il se décida à venir à Paris donner l'onction sacrée à celui qu'il regardait comme un instrument, dont la Providence venait de se servir pour réparer les désastres de la catholicité. Si quelques personnes regardèrent ce voyage et cette consécration comme un acte de faiblesse de la part de ce vertueux pontife, le plus grand nombre lui a rendu justice, en exaltant la victoire qu'il avait alors remportée sur ses propres répugnances. Certes, il lui fallait un grand courage et des motifs bien déterminans

pour entreprendre un si long voyage dans une saison pluvieuse et froide, où il avait à traverser de hautes montagnes, couvertes de neiges, et malgré les incommodités auxquelles il exposait sa vieillesse.

Ce fut avec une bien vive admiration que les fidèles de tout état, contemplèrent les aimables vertus de ce chef de l'église catholique. Dans quelque lieu qu'il portât ses pas, il captivait tous les cœurs par sa bonté, et son extrême douceur. Nous ne rapporterons que le trait suivant, qui fait connaître jusqu'à quel point il était doué de ces deux aimables qualités. Un jour qu'il traversait la grande galerie du musée, au milieu d'une nombreuse multitude de fidèles, agenouillés pour recevoir sa bénédiction, un jeune homme, prétendu esprit fort, crut se distinguer, en restant debout et la tête couverte au moment où ce vénérable pontife passait devant lui : « Apprenez, monsieur, lui dit le successeur de saint Pierre, qui avait jeté les yeux de son côté, que la bénédiction d'un vieillard est toujours bonne à quelque chose. »

Les mêmes afflictions qui avaient conduit au tombeau la vieillesse de Pie VI, attendaient celle de Pie VII. A peine quelques années s'étaient écoulées depuis son retour de Paris à Rome, que l'homme dont il avait consacré l'usurpation, dépouilla l'église romaine de son patrimoine, abolit, pour ainsi dire, le siège de Rome, pour le transporter en France, et le fit enlever lui-même du milieu de son peuple consterné, pour en faire son prisonnier dans la ville de Fontainebleau. Un traitement si barbare ne fit point fléchir la fermeté du saint pontife. Non moins inébranlable pendant sa captivité, il sut résister à toutes les menaces de son persécuteur, et par sa haute sagesse se défendre de tous ses artifices, éviter tous les pièges qu'il lui tendait. Résigné à la perte de sa puissance temporelle, à la spoliation de son église, à la dispersion du sacré collège; resté seul avec Dieu et avec sa pauvreté, il imposa par l'empire et la majesté de sa vertu à celui qui faisait trembler les plus puissans rois de l'Europe. Nulle concession contraire aux sain-

tes lois de l'église ne déshonora ses cheveux blancs; jamais plus belle victoire ne fut remportée sur un conquérant, que celle dont il était redevable à sa patience invincible, à son attachement inviolable aux droits de son siège et aux principes de la catholicité.

---

SAINTS ÉTABLISSEMENS, SOUTENUS OU FORMÉS  
EN FRANCE PAR LES FIDÈLES, DEPUIS LA  
RESTAURATION.

L'esprit du christianisme, inspirateur de toutes les bonnes pensées et de toutes les bonnes actions, s'est réveillé en France, depuis que ce royaume est rentré sous l'autorité de ses princes légitimes. En moins de dix années, il a fait disparaître presque toutes les traces que l'irréligion ou l'indifférence religieuse avait laissées dans la capitale et dans les provinces. Les anciens hospices, dont plusieurs étaient presque délaissés, ou livrés à une mauvaise administration, ont été secourus par les largesses de personnes chari-

tables qui ont cru ne pouvoir mieux sanctifier leur passage de cette vie à l'autre, qu'en admettant au partage de leurs richesses ces asiles de l'humanité souffrante. De nouveaux hospices ont été fondés dans les lieux qui en manquaient, par les mêmes bienfaits et les mêmes motifs; et dans tous ces établissemens, consacrés aux œuvres de miséricorde, les vertueuses filles de saint Vincent de Paul ont été appelées à remplir leur charitable et courageux ministère. Là, on ne voit plus de malades abandonnés aux accès de l'impatience, ni à l'indifférence sur leur salut éternel. Les consolations de la piété, les instructions et les secours religieux s'approchent incessamment de leur couche; et en même temps que la charité travaille à la guérison de leurs maux corporels, son zèle s'occupe avec ardeur de celle des maladies de leur âme.

De nombreuses églises réparées, embellies, et pourvues des ornemens nécessaires à la pompe du culte divin; les cimetières entretenus dans la décence convenable; des pasteurs, encouragés par les

bienfaits de leur troupeau, à en répandre d'autres parmi leurs pauvres paroissiens, tels sont, en partie, les effets de l'esprit religieux qui a remplacé parmi nous l'esprit de la révolution.

Par ce même esprit, les séminaires se sont remplis de jeunes clercs, destinés à le propager, soit par les missions, soit par le ministère pastoral, et à dédommager ainsi l'église de France, des pertes nombreuses qu'elle a faites et qu'elle fait chaque jour des vieux ministres, échappés aux massacres, à la déportation, et à d'autres persécutions.

Que dirons-nous de ces communautés de vierges, et de ces nombreuses associations qui se sont formées dans presque tous nos départemens, soit pour vaquer plus librement à la contemplation des choses du ciel, soit pour chanter, la nuit comme le jour, les louanges de Dieu, soit pour élever la jeunesse dans les principes de la religion de Jésus-Christ, soit enfin pour secourir l'infortune et soulager les misères humaines? A quelle autre source ces associations ont-elles puisé

leurs motifs en se formant, qu'à cette source divine d'où découlent toutes les vertus, que dans ces maximes de charité envers Dieu et envers les hommes, que le christianisme seul nous enseigne et nous donne la force de pratiquer?

C'est en vain qu'une fausse sagesse s'effraie du nombre de ces communautés; quelle crainte peuvent-elles inspirer à une nation catholique? Ce n'est que dans le silence de la charité et de la piété qu'elles suivent la carrière que l'esprit religieux leur a ouverte. Toute leur ambition se borne à se faire connaître par de bonnes œuvres, et à prouver, par l'exemple de leurs vertus, que Dieu n'a pas encore détourné du royaume de Saint-Louis les regards de sa miséricorde.

FIN.

TABLE  
DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

	pag.
Succès prodigieux de la prédication des apôtres. . . . .	1
Belle discipline établie par les apôtres, leur symbole. . . . .	15
Martyre de saint Étienne, Saint Jacques, saint Pierre et saint Paul. . . . .	19
Action charitable de l'apôtre saint Jean..	25
Martyre de saint Ignace et de saint Polycarpe. . . . .	29
Martyrs des Gaules. . . . .	34
Apologues de la religion chrétienne. . .	40
Saint Irénée.. . . .	47
Procès admirables du christianisme pendant le second siècle.. . . .	50
Tertullien; ses prescriptions, et son apologétique. . . . .	54
Origène; son apologie pour la religion chrétienne. . . . .	61
Martyre d'un enfant nommé Cyrille. . .	67

\*

	pag.
Martyre de saint Maurice et de la légion thébéenne. . . . .	69
Martyre de saint Victor de Marseille. . .	73
Étendue et violence de la persécution sous Dioclétien. . . . .	78
Conduite des chrétiens pendant les persécutions. . . . .	84
Croix miraculeuse, apparue à Constantin. Le labarum. Triomphe du christianisme. . . . .	88
Église de la Résurrection. Invention de la sainte-croix. . . . .	92
Concile général de Nicée. Caractère des principaux évêques qui s'y rendirent. Respect de Constantin pour les pères de ce concile. . . . .	96
Fermeté de saint Ambroise à l'égard de l'empereur Théodose. Soumission et pénitence de ce prince. . . . .	102
Charité de saint Martin. . . . .	106
Monastères d'Égypte. Ville d'Oxyrinque. Nombre des solitaires. . . . .	107
Manière de vivre des solitaires. . . . .	111
Solitaires les plus célèbres. Réflexions. .	114
Sainte Paule et sa famille. . . . .	127
Conversion de saint Augustin. . . . .	130
Éminentes vertus de sainte Geneviève. . .	136

Jeunesse de saint Benoit. Il fonde le monastère du Mont Cassin. Respect de Totila, religieux roi des Goths, pour ce saint. . . . .	144
Éminente piété de sainte Radégonde, reine de France. . . . .	148
Mission en Angleterre, vers la fin du sixième siècle. . . . .	155
Jeunesse, épiscopat, travaux et vertus de saint Éloi. . . . .	159
Travaux d'Alfrède, roi d'Angleterre, pour faire fleurir la religion chrétienne dans ce royaume. . . . .	165
Piété et autres grandes qualités de Robert, roi de France. . . . .	169
Fondation de l'ordre des chartreux. Vie austère de ces religieux. . . . .	175
Vie admirable des premiers habitans du désert de Citeaux. . . . .	180
Monastère de Clairvaux. Sublimes vertus des religieux de cette maison. . . . .	184
Conversion d'un seigneur languedocien. . . . .	187
Piété de saint Louis. . . . .	192
Institution du jubilé à la fin de chaque siècle. . . . .	198
Voyage de saint François d'Assise en Égypte. Sa conversation avec le Soudan. . . . .	201
Sublimes vertus de saint Yves. . . . .	204

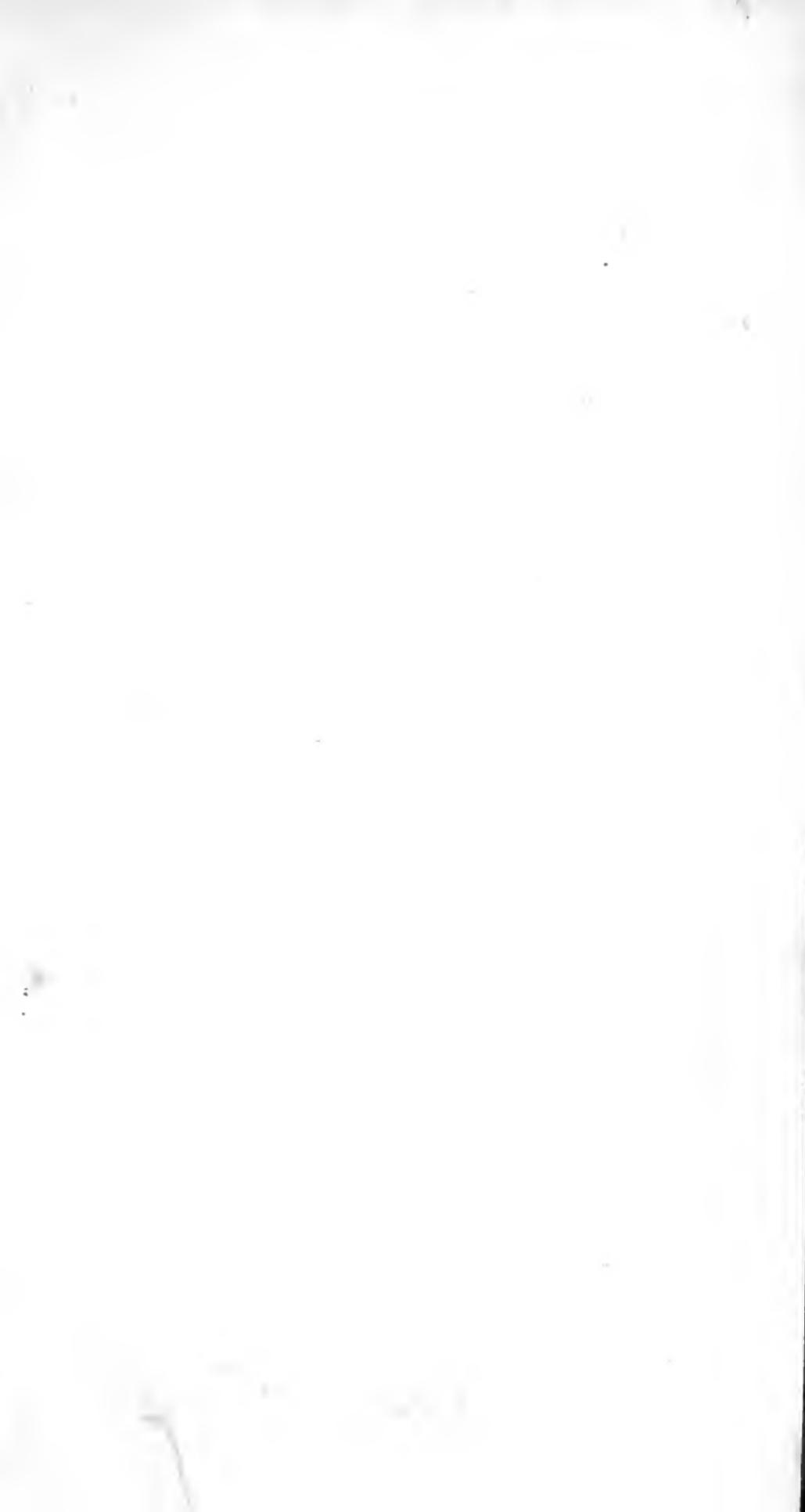
	pag.
Jeunesse, austérités, et réputation de saint François de Paule.. . . . .	209
Saint Ignace de Loyola. Établissement de la Compagnie de Jésus.. . . . .	215
Progrès de la Compagnie de Jésus. . . . .	250
Établissement des frères de la charité, par saint Jean-de-Dieu.. . . . .	254
Établissement de la congrégation de la doctrine chrétienne. . . . .	257
Établissement de la congrégation de l'Oratoire. . . . .	244
Conduite héroïque de saint Charles Borromée, pendant la peste de Milan, en 1576. . . . .	250
Traits remarquables de la vie de dom Barthélemy-des-Martyrs, archevêque de Brague, en Portugal. . . . .	258
Vertus de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, en Espagne. . . . .	268
Travaux apostoliques de saint François Xavier. . . . .	277
Traits détachés de la vie de sainte Thérèse. . . . .	287
Traits de vertu et paroles mémorables de saint François de Sales.. . . . .	308
Principaux traits de la vie de saint Vincent de Paul.. . . . .	350

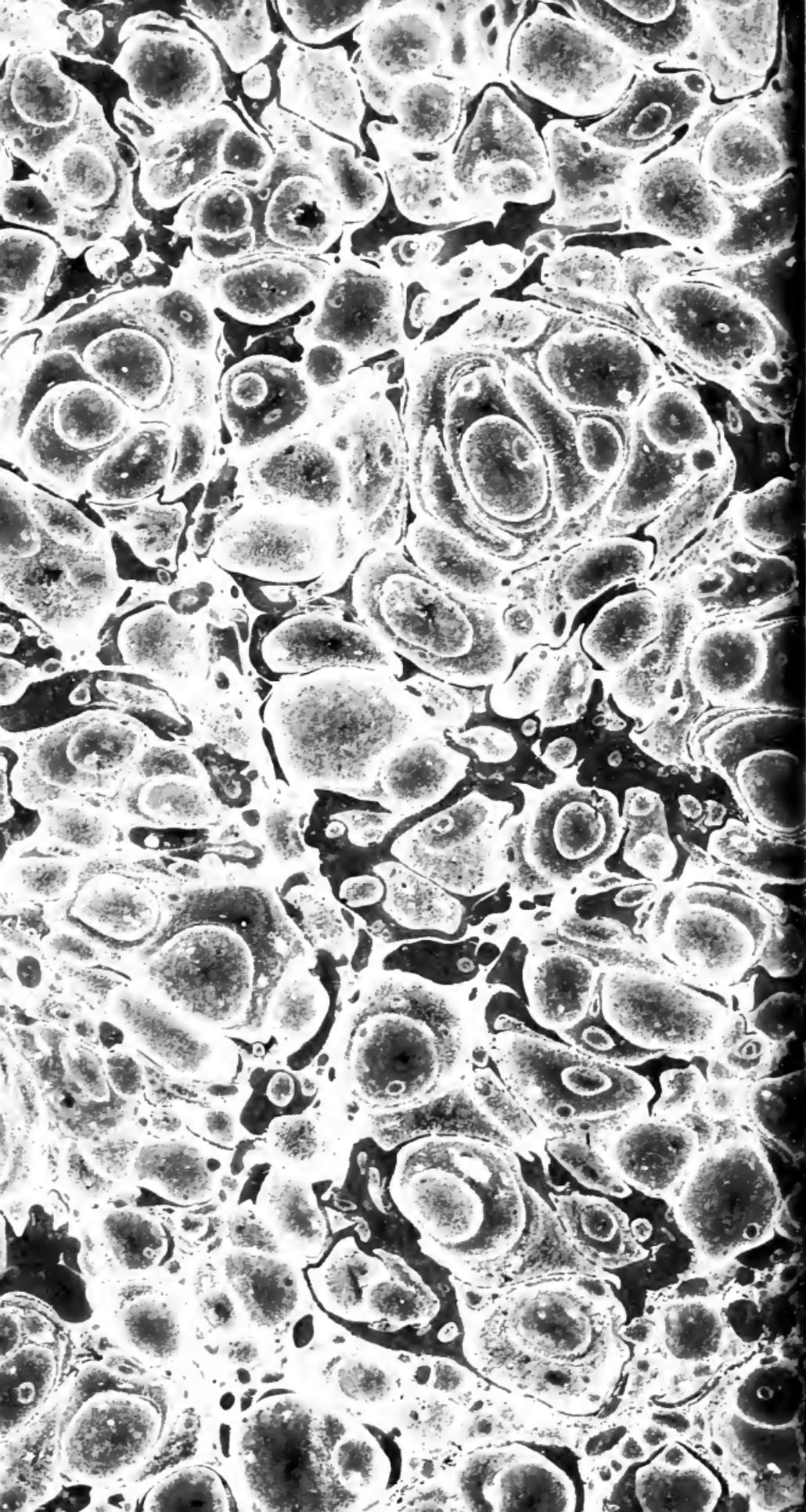
Règlement et exercices des filles de la charité. . . . .	244
Principales circonstances de la fondation des <i>Enfans-Trouvés</i> . . . . .	350
Dévouement généreux du clergé de France pendant la révolution. . . . .	360
Constance et résignation de Louis XVI dans les derniers momens de sa vie. . .	368
Souffrance et mort héroïque de la reine et de madame <i>Élisabeth</i> . . . . .	372
Admirables vertus des papes <i>Pie VI</i> et <i>Pie VII</i> . . . . .	376
Saints établissemens, soutenus ou formés en France par les fidèles, depuis la restauration. . . . .	385

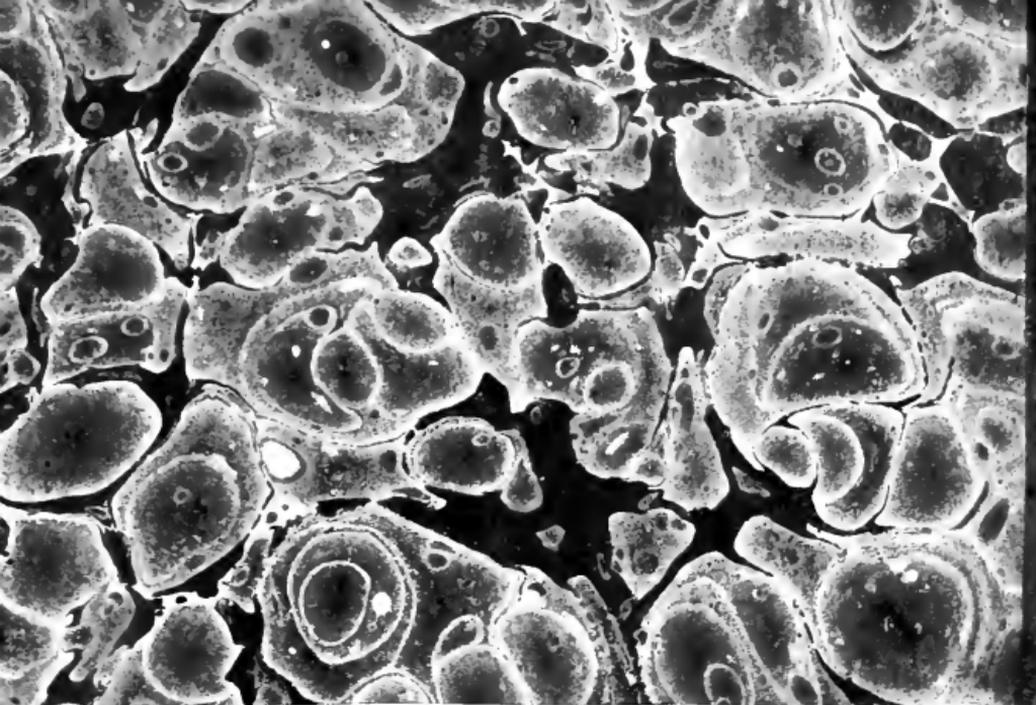












Handwritten text on a white rectangular label, oriented upside down relative to the marbled background. The text is written in cursive and appears to be:

18 - Gayre = 25 K...  
19 - Gayre = 25 K...  
20 - Gayre = 25 K...

